

DENIS GUÉNOUN

Trilogie de Pâques, 2

LA LEVÉE

D.G., 1989

Préface à l'édition 2015

*Tout ce que j'ai écrit pour le théâtre est marqué par une tension entre, d'une part, le goût pour la forme dramatique (situations nettes, bonne allure du récit, captation de l'intérêt, qualité des dialogues), et d'autre part l'inclination envers des dynamiques qui contrarient cette forme et la menacent d'éclatement. Une de ces forces disruptives aura souvent été l'introduction de l'Histoire. Comme Peter Szondi l'a magnifiquement montré¹, la forme dramatique, en toute rigueur, est portée à s'affranchir de la référence historique : parce que le drame tend à une sorte d'absolu formel – rapports purs d'alliances ou de conflits, évolution nécessaire et donc interne des situations – qui aspire à une autonomie, une rupture de tous les liens extérieurs, alors que l'intrusion de l'Histoire multiplie les échos, les éléments venus du réel, les données de temps et d'espace qui ancrent le récit dans une réalité indépendante, un dehors. Ainsi dans *Le Printemps*, cette menace sur l'unité de la forme dramatique se manifeste-t-elle par la surabondance délibérée des personnages, lieux, situations et lignes narratives, en même temps que cette exultation du multiple affirme la convocation sur scène d'un monde : foules, mers, royaumes et révoltes – tout un recours épique à la vie d'un réel objectif.*

*La Levée, qui suit *Le Printemps* dans la Trilogie de Pâques² – bien que les deux récits soient tout à fait séparables – et qui fut écrite quatre à cinq ans plus tard, est conforme à la même visée d'ensemble, mais avec un mode d'articulation très différent des deux éléments contraires : présence du monde historique et forme pure du drame. Je dois avouer que, toute modestie bue, en relisant ce texte après m'en être éloigné vingt-cinq ans, je suis plutôt saisi par ce qui m'apparaît comme une synthèse assez puissante des deux tendances*

¹ P. Szondi, *Théorie du drame moderne* (1956), éd. l'Age d'homme, 1983 et éd. Circé, 2006.

² Pour tout ce qui concerne *Le Printemps* et la trilogie, voir la préface à la réédition de la pièce dans D. Guénoun, *Le Printemps*, édition 2015 (sur internet) : <http://denisguenoun.unblog.fr/documents/textes-2/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

hétérogènes. Je tente, dans cette préface, de rappeler les conditions et les caractéristiques de cette tentative.

*

Les conditions, d'abord. J'ai été nommé directeur du Centre Dramatique National de Reims en mars 1986, pour y prendre mes fonctions en septembre. Je venais de traverser l'énorme expérience du Printemps, prolongée par un séjour à Hollywood en vue d'écrire une adaptation de notre Springtime pour le cinéma³. Je savais, d'une conviction très forte, que la pièce serait suivie de deux autres, l'une sur le romantisme allemand, et la troisième sur les années 20 et 30 du XX^{ème} siècle. Mais je ne savais pas dans quel ordre je m'y attellerais. Mon passage en Californie, les impressions que j'y avais accumulées avec quelques ouvrages et documents, me donnaient l'envie d'aborder tout de suite l'histoire du cinéma et du communisme. Arriva la nomination à Reims. En découvrant la ville, la région, leur histoire, je compris que j'étais sur le lieu des grandes confrontations franco-germaniques qui avaient occupé, pour une bonne part, les derniers siècles.

En effet, la région champenoise, outre ses vins (et même ses vins sont liés à l'histoire des migrations venues du nord-est, comme le montrent bien des noms de grandes marques) se signale par les profondes marques qu'y ont laissées l'histoire des batailles, mouvements de troupes, allées et venues des armées se succédant sans cesse sur cette vaste plaine, passage stratégique obligé entre les étendues maritimes à l'ouest et les reliefs de l'est. La route allemande vers Paris s'étend des Ardennes à la Marne, tout autant que, dans l'autre sens, la route française vers le Rhin. Innombrables sur cet axe sont les sites de combats, et les résidus, même physiques, des armes habitent les terres et parfois les arbres. Ayant vécu en Alsace des séjours marquants (j'allais en vivre d'autres, plus tard), j'étais très sensible à l'histoire, nourrie de fascination autant que d'hostilité, entre les deux pays, les deux pensées, les deux cultures. Une visite au site de Valmy emporta mes dernières réserves : je décidai de me consacrer à l'histoire franco-allemande nouée autour du romantisme.

³ Projet co-écrit par Ben Barzman, Norma Barzman et moi-même, à l'invitation de Jack Gajos et Gérard Paquet, entre novembre 1985 et février 1986.

En quoi le romantisme est-il un moment où s'éprouve le débat franco-germanique avec une force toute particulière ? Les travaux de certains de mes amis, Tzvetan Todorov d'une part, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy de l'autre, m'y avaient sensibilisé d'assez longue date⁴. Cela tient au fait que le romantisme, mouvement littéraire, artistique, philosophique, ne se comprend que comme contrecoup de la Révolution. Le mot « contrecoup » doit s'entendre ici dans la plénitude de ses résonances. Il désigne un après-coup d'abord, une conséquence. Les Romantiques conçoivent leur art et leur pensée comme exprimant un changement de monde, inédit, inouï, qui résulte du bouleversement produit par la révolution française. Le mot pointe un effet en retour ensuite, et en sens contraire : les jeunes Allemands qui inventent le romantisme, après avoir été envoûtés par le mouvement révolutionnaire qui a saisi l'autre côté du Rhin, se retournent contre lui, et vont tenter de construire une alternative culturelle globale à l'hypothèse révolutionnaire. Le terme (contrecoup) fait signe enfin vers une sorte d'écho détourné : car si la Révolution se produit dans la société puis dans la politique, le romantisme s'élabore dans les arts, et ne revient à la politique – on l'a beaucoup écrit – que comme une politique esthétisée. En d'autres termes, le fait de situer la pièce dans l'élan romantique, et en Allemagne, permettait de confronter révolution et contre-révolution, politique et littérature, le tout dans la circulation entre France et Allemagne. Si Le Printemps s'était déployé entre plusieurs pays et deux continents, La Levée allait mobiliser le lien passionnel entre deux nations. Toujours pas d'unité de lieu, et cette tendance à l'éclatement du drame : mais un resserrement de la multiplicité sur la dualité, module éminemment dramatique.

C'est alors que survint un événement pour nous remarquable : une petite trouvaille historique. Petite, mais saisissante. M'intéressant aux Romantiques, je ne pouvais que chercher à mieux connaître Goethe : celui-ci, non-romantique accompli, étant ce géant littéraire à l'ombre duquel les Romantiques avaient poussé et crû, et dont ils révéraient le paradoxal parrainage. Je n'avais pu qu'être frappé par l'épisode au cours duquel Goethe, accompagnant un Prince en campagne, s'était retrouvé au cœur de l'étrange et mystérieuse bataille de Valmy, conclue – si l'on peut dire – par l'énigmatique reculade allemande, laquelle reste un emblème dans la

⁴ T. Todorov, *Théories du symbole*, Seuil, 1977. P. Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire*, Seuil, 1978.

symbolique révolutionnaire et une douloureuse incertitude dans les mémoires germaniques. J'avais donc lu, beaucoup lu Goethe dans ces années de préparation, décidant de choisir Faust comme première mise en scène de mon mandat rémois. Par ailleurs, en me familiarisant avec le premier groupe romantique, qu'on désigne souvent comme groupe « d'Iéna », je me sentais de plus en plus attiré par la figure de Caroline Michaëlis, qui y assume le rôle d'inspiratrice, voire de pivot érotique central, ayant été, après un premier mariage sans avenir, successivement le grand amour de Friedrich Schlegel, puis l'épouse de son frère August, et enfin celle de Schelling, leur compagnon en poésie et en philosophie. Caroline, avant d'occuper cette position cœur du romantisme précoce, avait dans sa jeunesse croisé Goethe dans la maison de son père, à Göttingen – sauf erreur de ma part, puisque j'évoque cela aujourd'hui de mémoire après vingt-cinq ans d'éloignement. Mon grand ami allemand de l'époque – et qui l'est toujours –, Paul Smaczny, avant de devenir un remarquable réalisateur et producteur de films, s'intéressait de près à l'histoire littéraire de nos deux pays. Nous parlions beaucoup de l'évolution du projet, et il m'aidait par ses lectures et ses intuitions à explorer un peu le champ de ce lien franco-germanique dont il montrait un si magnifique exemple. Lorsque je lui demandai de fureter d'un peu plus près autour de la figure de Caroline, il m'apprit une chose stupéfiante. Notre héroïne, proche de Georg Forster, meneur de l'insurrection à Mayence lorsque cette ville d'Allemagne, soulevée contre ses Princes, demanda rien moins que son rattachement à la république française, Caroline donc, séjournant dans la ville lors du siège de 1793, y avait noué une liaison avec un jeune soldat français, donnant naissance à un fils, mort très jeune quelques années plus tard. Cet amour entre un jeune combattant de l'armée révolutionnaire et la future égérie du groupe d'Iéna, dont était né un enfant sans avenir, s'imposa à mes yeux, dans l'instant, comme une frappante allégorie de la relation entre révolution et romantisme – entre France et Allemagne de ces temps agités.

Je voulus en savoir plus. Il n'était pas trop difficile de connaître un peu mieux Caroline : les sources d'information étaient surtout accessibles en allemand, mais Paul m'aidait à les explorer. Que savait-on alors du soldat français ? Son nom : Jean-Baptiste Dubois-Crancé. C'était tout. On se mit donc en quête de ce Jean-Baptiste. Toutes les sources connues de nous étaient muettes. Un Dubois-Crancé est présent dans l'historiographie de la révolution, conventionnel notoire puis figure de l'Empire, et le nôtre était

repéré comme son neveu, mais on n'en savait rien de plus. Peut-être un historien érudit eût-il pu déterrer quelques indices, mais nous en étions incapables. C'est alors qu'un jeune professeur d'histoire vivant en Champagne, Jean-Pierre Husson, à qui je racontai l'histoire à la faveur de circonstances dont j'ai tout oublié⁵, eut cette idée simple, mais peu prévisible. S'il s'agit d'un simple soldat, me dit-il, ce sera difficile. Toutefois c'est peu probable. Si, en revanche, Jean-Baptiste avait rang d'officier, on peut trouver sa trace : depuis le XVII^{ème} siècle, tous les officiers de l'armée française ont leur dossier au fort de Vincennes. Il suffit d'aller voir. Ce qu'il fit. Il obtint l'autorisation d'entrée dans les archives de Vincennes, se fit guider jusqu'au dossier de Jean-Baptiste, qu'il dénicha. Et il sortit des rayons – sans doute le premier à le faire depuis deux siècles – le dossier de cet homme, dont il put suivre la carrière militaire, et dont d'un coup se dressa la figure, inconnue de quiconque mais pour nous reconnaissable. L'homme était un jeune officier subalterne. Il avait bien participé au siège de Mayence, faisant office d'aide de camp du commandant de la place, le Général d'Oyré. Il était mort, quelques années plus tard, au passage du Rhin en 1800. Nous apprîmes ainsi deux faits qui nous renversèrent. Une coïncidence, à laquelle l'historien fut sensible : notre soldat était natif de Warcq, petit bourg des Ardennes dont lui-même, Jean-Pierre Husson, était originaire – conjonction frappante en effet. Et une pépite : Jean-Baptiste était présent à Valmy ! Le document l'indiquait sans doute possible. Nous avons alors fébrilement cherché sa situation dans la bataille. Son état de services indiquait son affectation, et grâce aux histoires de ces journées (dont je disposais en nombre, me passionnant pour leur déroulement stratégique et leur énigme, sur laquelle on a beaucoup écrit), je pus trouver la place exacte du régiment dans l'affaire : il était posté sur la colline, au pied du moulin. Jean-Baptiste était donc au centre de l'affrontement, là-même où ces unités avaient lancé le cri sans précédent : « Vive la Nation ! », repris par tous ces jeunes conscrits de la levée, clameur qui, selon la légende, aurait frappé de stupeur les adversaires, et peut-être déclenché leur arrêt, puis leur recul. Mais d'autre part, ce qui n'était pas rien pour mon récit, Jean-Baptiste, l'inconnu, faisait ainsi face à Goethe dans le choc (ou non-choc) des deux armées, même si ni l'un ni l'autre

⁵ Je ne connaissais pas Jean-Pierre Husson. Il me semble que c'est Gérard Lefèvre, alors secrétaire général du Centre Dramatique, qui me le fit rencontrer. Mais je ne me souviens plus de l'occasion de notre rencontre.

ne pouvaient connaître leurs existences respectives. Leur seul rapport indirect allait être, l'année suivante, la liaison de Jean-Baptiste avec Caroline, que Goethe avait rencontrée, fillette ou jeune fille, dans la maison familiale.

Je me trouvais ainsi doté d'un face-à-face décalé mais cohérent, entre France et Allemagne – de même qu'entre Histoire (politique et militaire) et histoire des arts : entre Révolution et poésie. Je voulais d'autres confrontations binaires, et j'imaginai bientôt la pièce comme une succession de ces relations duelles se relayant l'une l'autre, sur le modèle de La Ronde, célèbre pièce de Schnitzler où chaque scène met aux prises deux personnages, et où la succession d'une scène à l'autre, conservant le second protagoniste de la précédente et délaissant le premier, en fait surgir un troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on en vienne, par un hasard très construit, à retrouver dans le dernier échange le protagoniste de la scène initiale. J'aimais l'idée de cette forme pure, convoquant les personnages pour les abandonner en route, et dont le fil serait tendu, non par les péripéties touchant une personne, mais par le schéma d'une composition rigoureuse. Je formai donc le modèle suivant : 1 : Goethe / Jean-Baptiste ; 2 : Jean-Baptiste / Caroline ; 3 : Caroline / Dorothee ; 4 : Dorothee / Napoléon ; 5 : Napoléon / Goethe, qui me donna la matrice formelle des cinq actes, ou cinq parties, de la future pièce. Les passages de relais ainsi enchaînés confrontaient tous Allemagne et France, sauf le troisième, le central, entre deux Allemandes et donc deux femmes, ce duo ou duel interne à l'histoire allemande étant en quelque sorte le centre et l'arc qui soutenait l'édifice⁶. Je voyais à cette structure bien d'autres vertus : par exemple le fait que, de la première situation à la dernière, c'était Goethe qu'on retrouvait face à un soldat de la révolution française – au début soldat populaire inconnu, et à la fin Empereur, ce qui dessinait tout un devenir de la Révolution, le parvenu impérial venant en quelque sorte se substituer au jeune combattant soulevé – qui était mort.

Je me doutais bien que personne ne décèlerait ce fil, la joyeuse pureté de cette structure. J'avais fait l'expérience, avec Le Printemps, de cette distorsion entre réalité et perception du texte : la pièce paraissant éclatée entre scénarios et situations multiples, dans un apparent désordre foisonnant, alors que la composition sous-jacente avait été pensée avec une précision horlogère, et articulée à un schéma très tendu. A l'époque du Printemps, je

⁶ Puisque, on l'aura remarqué, la structure s'établit ainsi : homme-homme, homme-femme, femme-femme, femme-homme, homme-homme.

n'en avais cure, et je souhaitais même cette invisibilité : parce que la puissance de la composition se manifestait, à mes yeux, dans l'intérêt passionné que les spectateurs portaient à ces heures de représentation théâtrale. La force de cette écoute, cette captation de l'attention d'un public nombreux et populaire – sur des thèmes et sujets très élaborés, qui auraient pu passer pour cérébraux, tenant à l'histoire des idées et des arts – résultait, principalement, de la fermeté de la composition et de la structure. Peu m'importait alors qu'elle se vît ou non : elle se faisait sentir, en permanence. Cependant, j'avais conscience qu'il n'en allait pas ainsi à la lecture : et que des lecteurs pouvaient se décourager devant la multitude des références historiques et la dispersion apparente des séquences. Or, j'accordais beaucoup d'importance au fait que ces textes restent lisibles, et pas seulement jouables : et, au demeurant, il fallait bien que certains les lisent d'abord, pour qu'ils continuent d'être joués. Dans La Levée, j'avais donc le désir de procéder autrement, ou au moins de faire évoluer la manière.

Je pensai que le lien entre les cinq parties, et le principe de leur succession, gagnerait à être matérialisé, rendu sensible par un élément plus concret et plus directement offert au regard. L'idée que j'adoptai me vint sans doute sous l'influence de la pièce de Marguerite Yourcenar, Rendre à César, elle-même adaptée d'un récit intitulé Denier du rêve⁷. Dans cette pièce, et sans qu'on s'en avise immédiatement, l'histoire, apparemment erratique, suit en fait le parcours d'une pièce de monnaie qui passe d'un personnage à l'autre. Et on comprend peu à peu (si on le comprend) que la pièce (de théâtre) abandonne en cours de route les personnages pour s'en tenir à l'histoire de la pièce (de monnaie). Cette manière de latéraliser ou de dériver la fonction des personnages me plaisait au plus haut point : je n'avais jamais beaucoup aimé la centralité des rôles, surtout réputés principaux⁸. C'est ainsi que j'en vins à concrétiser le passage d'un duo à l'autre – évoqué ci-dessus – par le trajet d'une objet, en l'occurrence une boîte, vide mais à double-fond, comme le secret de toute histoire, voire de l'Histoire, qui n'apparaît jamais au premier coup d'œil⁹. Au fond, l'histoire de la pièce devenait celle de cette

⁷ M. Yourcenar, *Rendre à César*, (1961), in *Théâtre I*, Gallimard 1972. *Denier du rêve*, Grasset 1934, Gallimard 1972.

⁸ Notre pratique théâtrale antérieure (dans la compagnie l'Attroupement) se plaisait à les faire assumer successivement, au cours d'une même représentation, par des acteurs et actrices différents.

⁹ Une lecture récente me remet sous les yeux le célèbre *incipit* du texte de Derrida, « La Pharmacie de Platon », si important pour ma jeunesse : « Un texte n'est un texte que s'il cache au premier

boîte, de ces feuillets d'écriture camouflés et perdus, dont on ne saurait sans doute jamais s'ils contenaient le fin mot, le chiffre égaré de la bataille, ou s'ils n'étaient formés que par quelques notes personnelles sans importance, abandonnées fortuitement par Goethe, le grand écrivain. Or le secret de la bataille était beaucoup plus que celui de la simple affaire de Valmy : Goethe avait dit, puis écrit, dans une parole fameuse censément prononcée sur le lieu même du combat manqué : « De ce jour, et de ce lieu, date une ère nouvelle dans l'histoire du monde »¹⁰. Ce que la boîte contenait et cachait à la fois, c'était donc bien le mystère, le sens, de cette époque ouverte, la nôtre, notre temps et notre monde, dont La Levée entendait faire son sujet – central et manquant.

*

La réalisation de La Levée fut bien différente de celle du Printemps¹¹. Le spectacle¹² durait une soirée. Chaque partie avait lieu dans un espace différent de ce grand théâtre, aménagé pour l'occasion : la première dans un chapiteau dressé dans le hall d'entrée ; la deuxième dans la petite salle ; la troisième sur le plateau de la grande salle, avec le rideau de fer descendu et des gradins installés pour les spectateurs sur la scène, en deux groupes de rangées se faisant face de part et d'autre d'un couloir que parcouraient les acteurs¹³ ; la quatrième partie se déroulait dans la grande salle, à laquelle les spectateurs accédaient depuis le plateau en voyant le rideau de fer se lever, mais dont le parterre avait été vidé de ses fauteuils et se trouvait aménagé en une sorte de théâtre en rond avec des sièges de fortune ; et pour la cinquième partie, les spectateurs assis au balcon voyaient l'action se dérouler au-dessus

regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu. » J. Derrida, « La pharmacie de Platon » (1968), republié dans Platon, *Phèdre*, ed. L. Brisson, GF- Flammarion 2004, p. 257.

¹⁰ Voir ci-dessous la note p. 155.

¹¹ Voir <http://denisguenoun.unblog.fr/documents/textes-2/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

¹² Présenté au Centre Dramatique National de Reims en mai et juin 1989.

¹³ Dans ce dispositif, qu'on appellerait aujourd'hui bi-frontal (je n'aime pas ce mot, qui me paraît absurde), les acteurs se déplaçaient donc dans l'allée au centre. Pas seulement au sol : pendant la grande scène (nodale, à tous égards) du rêve des Romantiques, Goethe et ses partenaires fantasques et fantastiques se mouvaient en hauteur, sous les cintres du théâtre, parcourant l'espace en chariots ailés, ou en vélos, à plusieurs mètres du sol, comme des figures oniriques pédalant dans le ciel. Les très grandes reproductions des toiles de la Galerie de Dresde étaient, elles, au dessus et autour des spectateurs.

de l'orchestre, les acteurs jouant sur un promontoire, petite scène surélevée au dessus du vide.

Cette dernière partie ménageait d'autres surprises : sur la grande scène, se déployait aussi un écran de cinéma, de larges dimensions. Car la vision de Goethe sur le champ de bataille avait été tournée avec les moyens du cinéma. Ce film fut une immense aventure, qui avait prolongé ici, dans les années de préparation, la démesure sociale et géographique du Printemps, amplifiée et réduite à la fois. Amplifiée : parce que le film avait été réalisé au pied même du moulin de Valmy, avec la participation de trois mille figurants en costumes, mobilisés par des mois d'efforts dans les lycées et collèges de la région. Réduite : parce que le tout durait dix minutes, en un unique plan-séquence, filmé en format trente-cinq millimètres, avec un équipement abracadabrant (un unique travelling de 250m sur un rail portant une grue Louma de 8m de haut) et surtout une équipe technique de premier plan, conduite par le chef-opérateur Bernard Zitzermann¹⁴. Je ne vais pas m'étendre ici (y ayant déjà insisté dans la préface du Printemps) sur le fait que cette sorte d'équipée exorbitante n'exprimait pas seulement une mégalomanie de réalisateur, mais donnait corps avant tout à une expérience sociologique, et politique au bout du compte, de mobilisation active de milliers de personnes dans une région, autour (et au sein) d'un théâtre et d'une réalisation artistique. J'ai passé, pour ma part, des mois à visiter, l'un après l'autre, chacun de ces groupes pour parler longuement avec eux – et donc ainsi avec tous ces jeunes gens, dans des interventions personnelles – du cinéma, de l'Histoire, de la Révolution, et du débat entre France et Allemagne¹⁵.

Le spectacle fut un grand succès public. Moins immédiatement exalté, que Le Printemps, parce que le dispositif choisi réunissait chaque soir deux-cent cinquante personnes, et non le millier de l'amphithéâtre de Châteaувallon¹⁶, sans doute aussi parce que nous étions en intérieur et non sous les étoiles, en Champagne et non au bord de la Méditerranée. Et encore

¹⁴ Le film connut une existence indépendante, sous le titre *Un rêve de Goethe à Valmy*, et fut projeté dans plusieurs festivals.

¹⁵ Ce qui nous avait permis d'obtenir le soutien des pouvoirs publics locaux, et aussi de la Mission du Bicentenaire de la Révolution française, sans lesquels une expérience aussi démesurée n'aurait pas pu avoir lieu.

¹⁶ Mais les représentations furent bien plus nombreuses, et donc l'ampleur du public au bout comparable.

pour une raison que je veux évoquer, puisqu'elle concerne la trilogie. J'avais pensé cette pièce comme une sorte de mouvement central dans l'ensemble des trois œuvres, au sens musical, et elle était donc portée par une rythmique plus retenue, plus adagio si l'on veut, en particulier dans un développement final comme en suspension, sans bouquet, fin sans fin, en l'air. C'était choisi, à tort ou à raison. Pour l'économie d'ensemble du triptyque, je m'en réjouis plutôt. Le spectacle, en tout cas, fut jugé assez unanimement réussi. La critique dite « nationale » l'ignora totalement, subodorant sans doute une animation populaire du Bicentenaire qui ne méritait pas son intérêt. En revanche, plusieurs très grands journaux allemands firent le voyage à Reims, et nous consacrèrent de vastes pages intelligentes, attentives, informées et chaleureuses.

*

La Levée exprime donc le désir d'une dramatisation plus concentrée, plus resserrée, dans le schéma d'ensemble de la pièce. L'activité dramatique, le souci ou le sentiment dramatiques – pour emprunter à Jovet ce dernier concept –, je l'ai dit, étaient sans cesse présents dans Le Printemps : mais de façon plus nucléaire, plutôt dans les composants ou éléments de la structure que dans sa forme générale, d'allure épique¹⁷. Dans La Levée, la limitation du nombre de personnages, le resserrement (très relatif) de l'action, le fait d'y suivre un fil principal et non plusieurs, contribuent à ce resserrement. De même, certaines scènes de couples (en particulier au sein du groupe d'Iéna) et la présence assez appuyée de l'amour (plus discret ou décalé dans le Printemps, au moins quant au schéma principal) marquent sans doute une proximité nouvelle avec des préoccupations théâtrales plus classiques. Mais la pièce reste travaillée, comme toutes les autres, par la tendance inverse : l'abandon ou l'apparition de rôles en cours de route du fait du mode de construction choisi, l'absence d'intrigue centrale – si ce n'est une histoire de boîte... –, la dépersonnalisation délibérée des figures dans la scène nocturne de la Galerie, la pluralité des lieux et l'impossibilité de certains d'entre eux au regard des formes courantes (la course de Dorothee dans Paris) maintiennent le désir de soumettre la forme dramatique à des tensions dissolvantes ou centrifuges.

¹⁷ Cf. T. Todorov, « Un drame du temps présent », in *Le Printemps*, édition 2015, p. 255. <http://denisguenoun.e.d.f.unblog.fr/files/2015/03/le-printemps-edition-2015-v3.pdf>

Resterait alors à se demander pourquoi et comment a été possible, sur une tout de même assez grande échelle, cette tentative de faire théâtre à partir de l'Histoire et en elle. J'en dirais aujourd'hui ceci : à l'époque, cela paraissait possible, et je ne percevais pas le degré d'écart ainsi manifesté avec le théâtre tel qu'il allait se reconfigurer pour quelques décennies, en France en tout cas. Nourri de Shakespeare, des Romantiques, de Brecht et de quelques autres, je ne sentais pas combien cette volonté allait marginaliser ces pièces par rapport au main stream, s'il existe, de l'écriture dramatique dite contemporaine. Je voyais bien que la dimension relevait d'une certaine hybris, suspecte pour beaucoup. Mais je n'avais pas deviné l'ampleur du pas de côté à l'égard de ce qu'était devenu, ou en train de devenir, le théâtre. Alors, pourquoi tant de gens m'ont-ils fait confiance ? Spectateurs en très grand nombre, comédiens et participants, et aussi, tout de même, partenaires, institutions, théâtres, pouvoirs publics et autres ? Je vois une raison. Nous étions dans les années quatre-vingt. La plupart d'entre nous avons vécu l'après-guerre, sinon la guerre mondiale elle-même. Nous avons baigné dans la guerre d'Algérie, les coups d'État, le dégel à l'Est, mai 68 et ses suites : nous étions gorgés d'Histoire. Tout le monde l'est, toujours : évidemment – néanmoins selon des modes divers. Nous aimions l'histoire, en train de se faire et de se défaire, nous y trouvions des centres d'intérêt passionné – et plus encore : nous lui faisons une certaine confiance. Nous pensions, de tout cœur, que l'Histoire pouvait s'ouvrir, qu'elle pouvait être une force de naissance et d'éclaircissement. Un printemps, une levée. Certes, le progressisme simpliste avait bien des coups dans l'aile. Mais la conviction que le cours du monde portait du sens, ou pouvait faire sens, nous vivifiait comme un air que nous respirions goulûment. Ce milieu des années quatre-vingt fut celui de la perestroïka, et beaucoup d'entre nous – j'en étais – avons cru à une transformation démocratique de l'Union soviétique, avec les immenses conséquences mondiales qui pouvaient en découler. Au regard de cela, je me souviens de la proclamation, par Patrick Le Mauff au début d'un soir de La Levée, de notre effroi et de notre rage, cependant que s'engageait le massacre du Printemps (oui, du Printemps) de Pékin, à coups de chars et de canons.

Pourquoi rappeler cela aujourd'hui ? Parce que, si ce théâtre (Le Printemps, La Levée, et d'autres pièces autour) ont aujourd'hui un tel air d'extériorité par rapport aux mœurs théâtrales dominantes, c'est sans doute

du fait que depuis lors l'époque a cessé de croire en la valeur de l'Histoire. L'Histoire, pour ce temps ou ses tendances majeures, aurait cessé d'être le terrain, la provenance, la matière et l'horizon des vies. Le théâtre qui s'en nourrit aurait perdu sa justesse. Et l'heure a sonné du repli sur des vies dés-historisées, orphelines de leurs sources et de leur sens des temps.

Ma foi, il n'en a pas toujours été ainsi. Ce désabusement est apparu : il est un fait historique, un trait de notre histoire. Ce qui est apparu disparaîtra. Notre éloignement de l'histoire pourra s'éloigner à son tour. Et notre théâtre, donc, changer à nouveau. Après tout, les printemps se suivent : depuis ceux de Prague ou de Pékin, écrasés, ont surgi à notre surprise les printemps arabes, dont le futur est encore à écrire. Il n'est donc pas absolument impossible, comme disait Claudel, que ces pièces trouvent un jour quelques nouveaux lecteurs, acteurs, spectateurs. D'où le sens à les republier ici, pour les rendre à nouveau disponibles aux chercheurs d'avenir¹⁸.

Nodica-Pise, juillet 2015.

¹⁸ En 1989, la pièce a été publiée en un joli volume réalisé par le Centre Dramatique National de Reims, avec le concours de la DRAC et de la Région Champagne-Ardenne, ainsi que le soutien d'une entreprise (franco-allemande, comme il se devait) : Boehringer Ingelheim en France. La référence de cette première édition est : Denis Guénoun, *La Levée*, Editions Les Cahiers du Grand Nuage, avril 1989, ISBN 2-9503679-0-9. Elle n'est évidemment plus disponible aujourd'hui, sauf chez des vendeurs de livres d'occasions.

A Claire, Jean-Luc, Philippe.

Remerciements à Paul Smaczny, Jean-Pierre Husson et Bernd Wilczek.

FAUST
JOSEPH STALINE

JOHANN WOLFGANG GOETHE
WAGNER, *son ami*
HARDENBERG, *officier prussien*
ANSELME, *jeune lettré, qui vieillira*
PREMIER SOLDAT, *puis gardien de musée*
SECOND SOLDAT
JEAN-BAPTISTE DUBOIS-CRANCÉ, *jeune officier français*
COMPAGNON, *son compagnon*

CAROLINE BÖHMER, *puis SCHLEGEL*
GEORG FORSTER
FRANÇOIS, *acteur français*
MATHILDA, *jeune femme de Mayence, puis MADAME COMPAGNON*
UN CITOYEN *de Mayence*
UN AUTRE, *plus jeune*
FRIEDRICH SCHLEGEL

AUGUST WILHELM SCHLEGEL
NOVALIS
SCHELLING
DOROTHÉE VEIT, *puis SCHLEGEL*

NAPOLÉON BONAPARTE
UN PRINCE, *rallié*¹⁹

¹⁹ La distribution de la pièce lors de sa création est donnée en fin de volume, p. 156.

PROLOGUE

0.

Passent Faust et Staline, traversant la plaine, sur deux chevaux noirs.

STALINE

Qui sont ceux-là ?

FAUST

Solitudes éparses, qui espèrent encore se réunir.

STALINE

Que font-ils ?

FAUST

Ils simulent, racontent, font et refont des histoires.

STALINE *inquiet*

Crois-tu qu'ils pourraient nous rejoindre ?

FAUST

Staline, tu m'agaces.

STALINE

Faust, vieux Faust, j'ai peur.

FAUST

Fuyons, fuyons.

I

LA NUIT APRÈS LA BATAILLE

Valmy, septembre 1792

1.

GOETHE

Je ne pouvais pas refuser, lorsque le prince Charles-Auguste m'a prié de le rejoindre à la guerre.

Il venait de prendre un commandement dans l'armée des Prussiens, qui entrait en France.

Je le lui devais, comme son ministre, son ami.

J'ai quitté Weimar le huit août. J'étais à Francfort le douze. Le vingt-trois, à Mayence, où j'ai passé une joyeuse soirée en compagnie des Forster.

Nous avons parlé, longuement. L'humeur était légère. Il ne fut pas question de politique. Je les savais républicains, et moi, j'allais relever les trônes.

La femme de Forster a mis bas, au petit matin. On dit que l'enfant n'est pas de lui.

J'ai trouvé l'armée à Trêves. Toute la ville s'encombrait d'un emmêlement de voitures et de troupes.

J'ai longé le charroi jusqu'à Luxembourg, puis Longwy, qui venait de tomber entre nos mains, comme une pomme.

Le vingt-sept j'ai atteint le camp de Praucourt. Le duc était là, le régiment, tous les proches. Nous avons eu des rires et des embrassements.

Il régnait une joie fébrile. On allait marcher sans encombre jusqu'aux Tuileries, jusque Versailles.

Les émigrés, à nos côtés, disaient que toute la France serait prise d'émotion à notre venue.

L'armée de Prusse était sans égale : on le savait.

Et puis, un peuple à ce point désuni, toute cohésion défunte,

le cœur fendu, l'âme craquée,

ne pouvait pas tenir notre coalition monarchique. La chute de Longwy prouvait cela.

Le premier de septembre, tombait Verdun, sans résistance. Nous y avons trouvé une bourgeoisie soumise.

Simplement, le commandant de la place s'est tiré une balle dans le crâne après avoir signé. Ce point était inattendu.

Nous y sommes restés dix jours. C'est alors qu'il a commencé de pleuvoir.

Depuis Verdun qu'on marche, la pluie n'a pas cessé. Épaisse ou fine mais dure, sans trêve, féroce.

Les vêtements sont trempés, les caisses, les voitures. Les chevaux dégoulinent. Ils pleurent.

Nous sommes entrés en Champagne. Plaine morte.

Nous étions enfoncés. On pataugeait dans les cloques, les ravines. Les voitures versaient.

Certains étaient malades. Méchante courante.

L'armée française reculait, pas loin. On a parlé de paniques. Des salves trouaient le silence.

Les paysans nous ont regardé froidement. Ils nous ont refusé leur pain.

C'était peu de choses. On avançait. Paris était à quelques jours. Je l'ai écrit à Christiane.

Christiane, j'ai tant rêvé de Paris. Nous n'avons pas de ville si grande. On y voit les plus beaux théâtres. L'art du théâtre y est à la perfection. Et aujourd'hui, avec ces troubles ?

Paris va s'ouvrir, belle femme. Je te choisirai une frivolité.

L'affaire s'est engagée ce matin. Qui sait comment ?

Le jour était déjà bien clair quand la marche a repris. Puis, vers huit heures, des canons adverses ont commencé de gueuler.

On ne se croyait pas si voisins. Le brouillard occupait les plaines, épais, perfide, on était aveugles.

Nos pièces ont répondu, et bientôt toute la plaine faisait feu, furieusement, partout.

La journée a passé ainsi, à canonner sans trêve, mais sans progrès non plus.

Il fut question de mouvements étranges. On comprenait mal. Des rumeurs volaient.

Maintenant le jour s'achève, la Champagne va s'obscurcir encore. Les brumes auront eu le renfort du soir.

Personne ne sait, tout se dit, tout se réfute.

Les pieds sont trempés. On pèse. Goethe, Goethe, encore une journée sans écrire. Une nuit de plus à coucher dans la boue.

Arrive un groupe animé : trois officiers, deux soldats. Trois officiers : Wagner, un ami de Goethe, venu de Weimar comme lui; Hardenberg, officier de rang assez élevé, sans doute prussien; un tout jeune homme, Anselme, galonné aussi. Deux soldats : un grand et un petit, par exemple.

WAGNER

Goethe, Goethe, une rumeur court le camp.

On dit que tu connais les ordres, que tu sais ce qui se passe.

Ma foi, si c'est vrai, Goethe, tu as bien de la chance. Cette journée est très mystérieuse. Moi, je n'y comprends rien.

Qu'est-ce que cette immobilité, dites-moi, depuis des heures ? Pas de mouvement, pas de défense. Nous sommes face à face avec les foutus républicains, que nous venions chercher, me semblait-il. Ou j'ai mal compris la guerre ? Et on ne bouge pas ?

Qu'est-on venu faire ici ? J'avais de l'occupation, à Weimar.

Ma foi, la chose m'échappe. Tant pis. Je ne suis pas responsable, il y a des conducteurs, des stratèges. Ils se réunissent.

J'ai faim. L'inaction me gèle les jambes.

Y a-t-il quelque chose à manger ? Faisons un feu, au moins. Soldat, préparez donc un feu, là, dans ce trou.

HARDENBERG

Pas de flamme. Nous avons des ordres.

WAGNER

Vous craignez qu'on nous détecte ? Ah, c'est délicieux !

Nous sommes cinquante mille Allemands dans ce bout de plaine; on a canonné tout le jour. L'ennemi nous a repérés, je suppose !

HARDENBERG

Pas de flamme sur le front.

WAGNER

J'ai froid ! Ah, la Prusse, la Prusse !

Alors, tu es dans les secrets ? Quelles sont les consignes ?

Va-t-on se décider à attaquer, nom d'un philosophe ?

Il est advenu des choses bien étranges, aux environs de midi. Je ne dirai rien.

GOETHE

Je ne crois pas à l'attaque, aujourd'hui. La nuit tombera bientôt.

Il s'assoit, et se met à écrire.

WAGNER

Il écrit ! Voilà le comble ! Il écrit !

J'ai faim. Soldats, avez-vous quelque chose à manger ?
 Les gens du peuple ont des ruses, parfois, des savoir-faire en situation difficile.
 Vous avez bien quelque chose à manger. Là, dans vos sacs.

PREMIER SOLDAT

Non, je n'ai rien.

Il s'éloigne.

HARDENBERG

La voilà, la raison de notre manœuvre.

J'ai entendu qu'on s'étonnait de nous voir faire mouvement vers l'arrière. Il y
 a la boulangerie, les provisions.

Les Français sont rassemblés dans notre dos. Il faut libérer le pain.

WAGNER

Certainement. Pour cela, il faut qu'on les attaque.

HARDENBERG

On les attaquera. Bien sûr. Ce soir, demain à l'aube, on les attaquera.

UN COURRIER, *passant*

Prenez les dispositions pour la nuit ! On campe !

HARDENBERG

Demain matin, aux premières heures. Ce sera demain matin.

2.

ANSELME

Comment va-t-on dormir ? Le vent est cinglant, on gèle.

HARDENBERG

Je n'ai pas de couverture. Et vous ?

WAGNER

Quelle idée idiote que de laisser le bagage !

HARDENBERG

L'action ne devait pas durer.

WAGNER

C'est bien cela. C'est bien cela.

ANSELME

Il se remet à pleuvoir. La plaie. Comment dormir ?

WAGNER

Tu ne dors pas.

HARDENBERG

C'est stupide. Qui peut dire combien durera la bataille. Il faut se reposer.

LE SECOND SOLDAT

Je sais une façon. Comme à la montagne.

ANSELME

Dis-nous ça ?

LE SOLDAT

Il faut creuser un long trou, en terre. Tu t'y glisses, quelqu'un aide à boucher. Dedans, il fait chaud.

HARDENBERG

J'essaie. Creusons.

LE SOLDAT

Je vous aide.

WAGNER

Eh bien, chiche.

HARDENBERG

Chacun son trou. De l'ordre.

ANSELME

Vous êtes piqués ! Se faire enfouir, comme ça, dans la plaine !
Les Français sont à portée d'obus. Ils vont nous enterrer pour de bon, vous
allez voir.

HARDENBERG

Peu importe. L'affaire est longue. On s'organise.

ANSELME

Moi, je crois aux signes. Je ne veux pas me faire enterrer ici !

WAGNER

Assez causé ! Il y a du travail !

Et Goethe, qui écrit encore ! Écris ça, Johann ! Ça mérite le souvenir.

Ils creusent.

ANSELME

Les Français nous abominent.

On dit qu'à Chalons, des volontaires arrivent de Paris, par milliers.

Les exaltés, les fanatiques.

Ce sont eux qui dans les prisons, au début de ce mois ont massacré les prêtres,
les insoumis, les gens de bien.

Vous imaginez ce qu'ils éprouvent pour la Prusse.

Ce renfort va nous encercler, et nous attaquer à la hache.

WAGNER

À propos de hache,

j'ai entendu dire qu'à Reims, vingt mille paysans se rassemblent des
campagnes voisines, pour protéger leurs terres et leurs bêtes
contre l'armée qui avance.

ANSELME

Qui avance ! Comme vous y allez !

WAGNER

Oh, toi, l'insecte,

LE SOLDAT

Il paraît que des avant-postes ont lié connaissance.

Les Français ont offert des vivres à une de nos patrouilles, qui n'avait rien.

HARDENBERG

Vraiment ?

WAGNER

Ils leur ont donné des feuilles, écrites en allemand,

qui expliquent que la tyrannie des rois est nuisible aux peuples d'Europe.

ANSELME

Quand nous sommes entrés à Verdun, la ville a paru bienveillante. La place
s'était livrée, en bonne forme.

Je ne sais si vous l'avez entendu, mais pendant la première marche de la troupe,
 un coup de feu a claqué contre nous. Un peu de peur, pas de mal.
 Après quelques minutes, on a pris un Français dont l'arme au poing était encore chaude. J'ai eu à le garder.
 Je l'ai fait placer contre un parapet, trois soldats autour de lui.
 Il s'est assis sur la pierre, derrière laquelle coulait le fleuve, calmement. Il faisait grand soleil.
 C'était un très beau jeune homme, vigoureux, très jeune, dont se remarquaient surtout les yeux noirs, et un regard aigu,
 que je croisais, de temps à autre. Il paraissait presque gai, légèrement moqueur, mais à peine,
 on eût dit qu'un infime sourire lui pinçait les lèvres et les yeux.
 Comme passait le temps, il a commencé de se balancer, sur la murette, d'arrière en avant, puis en arrière.
 C'était presque un enfant, et cela semblait donc un jeu.
 Puis j'ai entendu un bruit sourd, et le cri d'un de mes hommes. D'un rejet plus vif, il s'était laissé tomber dans le fleuve derrière lui. Il a coulé.
 J'ai souvent revu depuis ce regard insoucieux et obscur.

LE SOLDAT

Voilà. Vos trous sont prêts.

WAGNER

Je m'y mets. J'ai sommeil. Comblez-moi.

Johann, tu prends celui d'à côté ?

GOETHE

Non, je reste là un moment.

HARDENBERG

Aide-nous, soldat. On s'enfonce. C'est bien, merci.

Et toi ? Que vas-tu faire ? Qui comblera ton forage ?

LE SOLDAT

J'ai besoin de rien. Je me débrouille.

Il s'éloigne.

3.

HARDENBERG, *enterré*

Je crois que l'armée de la Prusse n'a rien perdu de son éclat,
cet art militaire triomphant qui fait l'admiration de l'Europe.
Nous attaquerons demain matin. Ils seront mis en déroute.
Ce sera une belle bataille, vous verrez.

*Il s'endort.*ANSELME, *enterré*

Dites.

WAGNER

Oui ?

ANSELME

Est-on sûr qu'il n'y aura rien cette nuit ?

WAGNER

Tout de même ! La nuit ! Les Français ne sont pas des chats !

ANSELME

On ne sait rien. Tout est si étrange.

*Il regarde le ciel — nuages ? crinières de la lune ? étoiles en fuite ? — et s'endort.*WAGNER, *enterré*

C'est vrai qu'il fait bon. L'impression est curieuse. Faut dormir, Johann.

GOETHE

Oui, oui.

WAGNER

La plume aussi est une démente. Comme le vin, la luxure.

Pour écrire, certains comme toi délaisseront la table. Même le lit.

Bon, il n'y a pas de lit. Mais la terre est chaude. Bien des couches n'ont pas
cette douceur.

Qu'est-ce que tu écris ? J'aimerais savoir. On peut rêver, un soir de défaite.

Oui, de défaite. Tu verras.

GOETHE

Dors.

WAGNER

Que penses-tu des Français ? Crois-tu pas que nous avons la chance de vivre
une époque
sans exemple ?

Que peut-on y comparer, dans l'Histoire ? La venue du Seigneur ? La
Réformation de Luther ?

Mais le Christ, Luther, sont des hommes. Leur génie, leur philosophie se
comprennent. Par exception.

Ici, c'est un peuple qui philosophe. Des multitudes inspirées. Il n'est pas sûr
qu'on ait jamais vu cela.

GOETHE

Chimère d'Allemand.

WAGNER

Qu'est-ce que tu écris ? On t'a observé, parlant avec le Duc.

Qu'est-ce qui passe, dans les profondeurs du peuple, Johann ? Qu'est-ce qui
court, qui frémit ?

Ta femme, par exemple. C'est une ouvrière. En jase-t-on assez, à Weimar !

Chacun se demande pourquoi tu l'as prise.

GOETHE

Laisse ma femme, le peuple. C'est un mystère, cela s'écoute.

Comme on regarde les plantes, ou les éclats de couleur dans un fragment de
pierre.

C'est aussi de la nature, tout pareillement que les bêtes. La langue de Dieu.

Les Français font du mal. Mais ils ont l'intelligence de cela.

Le bougre. Il dort. Il m'a interrompu, et maintenant il dort.

PREMIER SOLDAT, *revenant*

Quelle nuit !

Il y a des morts, rompus. Des villages vides. Mais rien, pas une miette.

J'ai visité une ferme, qui n'avait pas le moindre quignon, pas une bouteille, la
cave déserte. Ils ont fait le ménage en partant.

J'ai trouvé une armoire à pain. Quelque chose dedans bringuebalait, faisait du
bruit. J'ai cassé, bien sûr.

C'était un livre. Vous savez lire, même en français ?

GOETHE

Montre.

C'est un manuel de cuisine.

LE SOLDAT

Excellent. On lira les recettes.

Trois bibelots, d'une autre ferme, plus loin. Une petite mère de Dieu, mignonne.

GOETHE

Et ceci ?

LE SOLDAT

Je ne sais pas. Une boîte.

GOETHE

Elle est belle.

LE SOLDAT

Ah bon ?

GOETHE

Regarde. Le fond est double. Quelqu'un a caché là des bijoux, des mystères.

LE SOLDAT

Vous la voulez ?

GOETHE

Tu es gentil. Non, tu lui trouveras un usage.

Fais-en cadeau à ta promise, c'est plaisant.

LE SOLDAT

Prenez-la. Je vous la donne.

GOETHE

Pourquoi ?

LE SOLDAT

Vous êtes mon premier écrivain. J'avais jamais vu.

Ça me fait plaisir de vous la donner.

GOETHE

J'en suis touché. Le bois est beau, tu sais. Les ornements sont fins, qu'on voit chatoyer dans les moirements de la lune. Et puis, elle est un peu étrange.

J'y serrerais mes écritures.

LE SOLDAT

Qu'est-ce que vous écrivez, comme ça, sans cesse ?

GOETHE

Je ne te le dirai pas. J'ai aussi mes énigmes.

Je ne le dirai à personne. Sauf à ta boîte, peut-être.

Je glisserai mon secret dans le double-fond.

LE SOLDAT

Au moins, va-t-on attaquer, bientôt ?

GOETHE

Je ne sais pas. Tu voudrais ?

LE SOLDAT

Qu'on attaque, ou qu'on s'en aille. Je n'aime pas cette journée.

On ne se repliera pas sans attaquer ? N'est-ce pas ?

Qu'est-il arrivé aujourd'hui, à midi ? Monsieur, qu'est-il arrivé ?

Silence. La nuit continue de marcher sur la campagne, comme une reine défaite. Cheveux déliés, pieds nus. Le temps tourne. Goethe écrit.

4.

Voici que le petit matin se glisse, craintif, parmi les branches, comme une ombre. Or, c'est une lueur. Wagner se réveille, sort de son trou. Puis les autres.

WAGNER

Encore la pluie. Pays de vase.

ANSELME

Avec le jour, on voit un peu mieux. Il y a moins de brume.

Nous sommes dans une mauvaise posture. Les Français occupent un très large demi-cercle, qui nous déborde des deux côtés. Ils tiennent les hauteurs.

On ne les délogera pas. Ils sont nombreux, en ordre.

Mais, si rien ne bouge, eux peuvent nous encercler, sans peine. Et alors, je ne

donnerai pas bien cher de la grande armée de Prusse. Et de nos chemises.

Il faut négocier. Lever le camp au plus tôt. Cette position est à faire peur.

HARDENBERG

Négociateur !

ANSELME

Johann, voulez-vous voir le théâtre ? Tout se découvre à quelques pas, derrière ce bouquet.

GOETHE

Merci. Excusez-moi, je travaille.

HARDENBERG

Encore ! Avez-vous dormi, au moins ?

ANSELME

Votre sujet est important, je suppose.

WAGNER

Il a ses raisons.

ANSELME

Il faut négocier, d'urgence.

Les conditions ne sont pas mauvaises. Leur commandement est en désordre.

L'accord se trouvera.

HARDENBERG

Je ne conçois pas que vous n'ayez pas de honte. La Prusse ! L'Armée de Frédéric !

Le commandement n'est pas entre vos mains, pour notre salut.

Plaise à Dieu que le choc reprenne, et nous épargne cette tâche.

ANSELME

Plaise à Dieu qu'il nous en préserve ! Voyez-vous l'armée ?

Toute la troupe se conchie. Et on livrerait bataille ?

WAGNER

Belle armée, qui craint la lutte.

Si tu chies, soldat, c'est de peur.

HARDENBERG

Nous attaquerons. Ce matin. Il est vrai que la maladie, les éléments nous

bravent. Mais nous avons des forces. La Prusse ne détale pas devant des guenilles. L'assaut n'a pas eu lieu.
Et quand le choix serait de déguerpir ou de se faire battre, Brunswick ne choisirait pas la retraite. C'est un grand soldat.

ANSELME

Brunswick est un incapable.

HARDENBERG

Contrôlez-vous, Monsieur.

ANSELME

L'assaut n'a pas eu lieu ? La blague ! Et hier midi ? Que s'est-il passé hier midi ?

On ne joue pas ainsi avec l'honneur des armes.

HARDENBERG

Officier, modérez-vous, et prenez garde à vos paroles.

ANSELME

Je prendrai garde à ce qui me plaît. Je suis libre de mes pensées, et ne suis pas sous vos ordres.

HARDENBERG

Je peux en référer à vos supérieurs.

ANSELME

Je m'en moque. Tous murmurent ce que je dis. Tous, vous en parlez, sous cape.

Vous savez bien que Goethe connaît le mystère, qu'il écrivait toute la nuit !

Interrogez-le !

Goethe plie ses feuilles. Il les glisse au fond, au double-fond de la boîte, qu'il pose. Il se lève.

WAGNER

Johann, nous voulons savoir ce que tu écrivais.

GOETHE

Plaît-il ?

WAGNER

On t'a vu courir à tes feuilles, après une conversation avec le Duc.

Qu'est-ce qui t'a empêché de dormir ? Quel secret, quelle hantise ?

GOETHE

Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

WAGNER

L'ordre d'assaut a été donné, hier midi. La ligne a marché au moulin. Les trompettes avaient sonné.

Et puis, est venu un contre-ordre, un commandement d'arrêt. L'infanterie a dû faire halte.

Avant l'engagement, en marche ! Que s'est-il passé, enfin ?

On a forfait avant de se battre. Elle n'aurait pas pesé lourd, l'armée française.

Pourquoi l'assaut n'a-t-il pas eu lieu ? Pourquoi a-t-on retenu la troupe ?

Tu le sais, n'est-ce pas ?

GOETHE

La position n'était pas bonne. La ligne en contrebas.

ANSELME

Allons, Johann, ce n'est pas suffisant.

GOETHE

Nous n'étions pas assez forts, les Autrichiens n'étaient pas arrivés.

HARDENBERG

Pourquoi avoir sonné la charge ?

GOETHE

Le brouillard s'est dissipé brusquement, et en approchant on a vu les Français.

On les avait mal estimés. Ils étaient nombreux, en bonne discipline.

L'action s'engageait mal.

WAGNER

C'est faux. C'est indigne. On conduit ici cinquante mille hommes, venus de toute l'Allemagne, et d'assez loin,

l'abordage est sonné

et on s'arrête, sans affrontement,

pour attendre ? Pour négocier la retraite ?

Qui fera croire à l'Allemagne qu'il ne s'est rien passé, dans cette plaine ?

GOETHE

Alors, je ne sais pas.

WAGNER

Nous sommes des pantins. Des princes nous agitent. La stratégie est pour les rois.

GOETHE

Vous êtes fous. La campagne vous rend fous.

Je ne peux pas vivre sans écrire. C'est ma santé, ma respiration.

La moitié de ma vie se perd à faire le ministre, à faire la compagnie d'un prince admirable qui me couvre de bienfaits et me demande mes conseils.

Et je n'écris plus ! Pour les fastes de sa cour, ou pour la boue de ses campagnes, je n'écris plus !

Je suis célèbre. Mais de quelle œuvre ?

Un roman d'amour donné voilà vingt ans, une épidémie de suicides. Une pièce historique. Et depuis ?

Je m'étiôle. On me critique, ce que je fais déçoit.

J'ai besoin de lumière, comprenez-vous ? Le soleil, la grande clarté, le Sud !

Je suis allé à Rome, pour tenter de comprendre le fond de l'art. Je veux des Grecs. Des Classiques. De la Mer. Assez de nos vapeurs et de nos fantômes.

Idées droites. Formes immenses. Voilà pourquoi j'écris : je cherche Athènes, et la lumière des Tragiques. Ça vous va ?

Je cours les rayons, la moindre clarté qui se réfracte. Je me mêle de science, de physique. C'est le Monde qui nous enseigne. La pensée est petite. Le monde est plus vaste que notre génie qui s'épuise, qui toussote. Je vais à l'école des tombées optiques. Je cherche la forme des fleurs et la géométrie des cristaux.

Et on me sabre ! Je suis coursé par une meute de newtoniens qui s'agrippe à mes chausses.

Ces messieurs veulent que toute la structure du monde s'entende avec les mathématiques. Et que ce qui n'est pas expliqué ainsi ne soit pas expliqué du tout.

Je respecte les mathématiques. Mais que nous diront-elles de l'amour d'une femme ? Tout de la dot, rien du cœur.

Eh bien les couleurs sont ainsi, et la lumière. Leur nature ne se dit pas en nombres. Newton est un baladin.

Cela m'affecte, cela m'occupe. Je fais de nouvelles observations, je les consigne. J'essaie de perdre un peu moins ma vie qu'en cherchant noise aux Français, qui font de vilaines révoltes.

ANSELME

Tu te moques de nous, tu t'amuses.

WAGNER

Tu connais le secret. Tu le caches.

GOETHE

Wagner ! Toi aussi ?

WAGNER

Je n'arrive pas à te croire, Johann. Ce jour a un chiffre, que tu possèdes.
Le Duc de Weimar est un proche ami de Brunswick. Je crois qu'il le connaît.
Qu'il te l'a dit. Et que c'est cela que tu écrivais.

ANSELME

On saura la réponse bientôt, allez. Le jour est debout. Si on doit donner un
assaut, il ne tardera pas.
Alors, nos frayeurs seront peu de choses. Songes et angoisses levés dans
l'immobilité, le sommeil. Fatigues. Petits monstres de nuit.
Mais si on n'attaque pas...

HARDENBERG

Il se produit un mouvement parmi les troupes, au loin. Je vois des courriers
qui circulent, donnent des ordres.

ANSELME

En voici un qui vient à nous.

HARDENBERG

C'est l'assaut. J'en suis sûr.

UN COURRIER, *arrivant*

On lève le camp ! Rangez les armes ! L'armée fait mouvement vers le Nord !

ANSELME

Où va-t-on ?

LE COURRIER

Vers le Nord. Il paraît qu'on se replie. On prend un campement là-bas.

ANSELME

Enfin. On bouge.

HARDENBERG

N'approuvez pas trop vite. C'est une fuite, Monsieur.
Encore faudra-t-il que la Révolution ne nous saute pas à la gorge pendant la
débâcle.

Ils s'éloignent.

GOETHE

C'est fini. Je crois qu'on rentre. Bientôt l'Allemagne.
Curieuse promenade en France, non ? Ce n'est pas cette année encore que je visiterai Paris.

WAGNER

Réunis ton bien.

GOETHE

J'ai peu de choses, on a laissé le bagage.
Ma couverture, que j'aime. Mes cartes, mes plumes.
Quelques vêtements. C'est tout.

Il s'éloigne.

WAGNER

Et cette boîte ? Elle n'est pas à toi, cette boîte ?

UN OFFICIER, *passant*

Pressons ! On ne tardera pas à se mettre en route !
Le régiment de Weimar est en tête. On partira les premiers !

WAGNER

Bah, elle est vide. Tant pis.
Il la laisse.

5.

Ils s'en vont, l'armée des Prussiens. Les Français ne tarderont pas. Depuis Attila, ou plus tôt, on ne l'a pas vue souvent vide, cette plaine. Une armée chasse l'autre, tout le temps.

Et si nous tardions, un peu ? Si nous donnions, par décision du rêve, quelques minutes de liberté aux fleurs ? Aux bleuets, aux marguerites ? Aux fougères, aux bruyères, dans le petit bois ? Aux millepertuis, dont la vertu est cicatrisante (tu auras bien du travail, petite) au plantain, aux houx (sauvages, sans boules) aux aubépines, aux renoncules ? Aux vignes – ce qu'il en reste...

Si nous laissons parader les mésanges ? Les chardonnerets, les piverts, les coucous ? quel souffle ! Les faisans, les martin-pêcheurs, les corbeaux, si nombreux, qui tournent ? Les alouettes, les républicains ?

Les mouches ! Les sauterelles ! Les bourdons, les frelons ? Les charançons, les doryphores ? Poux, pucerons et punaises; fourmis rouges et araignées ? Les faucheurs et les cousins, les brigadiers, les libellules, les cochenilles farineuses ?

Et les papillons ! Les Citrons, les Machaons, les Vanesses ! Les Cléopâtres ? Les Apollons ? Le paon du jour, la jolie, la piéride ?

Les musaraignes ! Voici une musaraigne qui court, libérée ! Que cherches-tu, frémissante ? Les blaireaux !

Les martres, les scarabées, les couleuvres ? Les biches, les orvets, les bouleaux, les hêtres ? les saules, les cognassiers assez cogné ! – les noyers et les troènes, les faux, les coudriers, les buis ?

Il ne pleut plus. Le soleil montre même un bout de ses plumes. La Champagne s'ébroue, xylocopes et salamandres, et les ormes, et les charmes, écureuils, chauves souris, quelques moutons incertains qui sortent, luzernes, nénuphars et grenouilles,

et des cadavres humains, dormants,

et cent mille boulets tombés là, qu'on peut trouver encore aujourd'hui dans les champs, après deux siècles, demandez aux paysans, vous verrez, tous en ont quelques-uns dans leurs chambres.

Tiens, c'était court, je vois des Français qui arrivent.

6.

Entrent Jean-Baptiste, et Compagnon.

JEAN-BAPTISTE

Partis ! Ils sont partis ! Caillou ! Il faut les poursuivre !

C'est encore chaud. Toutes ces choses, qui traînent.

Je préviens l'état-major. Caillou, casaque. On va les courser !

COMPAGNON

Quel est cet énervé ? Ils font mouvement, c'est sûr. Mais lequel ?

Peut-être une manœuvre, pour nous prendre à revers.

JEAN-BAPTISTE
Qu'ils essaient.

COMPAGNON
Ou tenter une autre route vers Paris.

JEAN-BAPTISTE
On la coupera.

COMPAGNON
J'espère.

JEAN-BAPTISTE
On n'en est plus à se protéger, je te dis ! La débâcle ! Ils dévissent !

COMPAGNON
C'est l'odeur de poudre, qui t'enflamme ?

JEAN-BAPTISTE
Je suis pour les droits du peuple. Et je vomis l'Allemand.

COMPAGNON
Enragé, quoi.

JEAN-BAPTISTE
Pas du tout !
J'ai pris les armes à quinze ans et demi, avant la Bastille. Rien n'avait bougé encore.
Mon oncle seulement s'agitait beaucoup pour la réunion des États. Il est député. La renommée de chez nous.
Dans la famille, tout le monde est militaire. Mon grand-père, mon père, les oncles. Sauf les femmes, et un chanoine.
Je me suis engagé, comme les autres. Le premier mai de quatre-vingt-neuf.
Depuis cela, tout est en branle.

COMPAGNON
Bien sûr. L'existence est différente. C'est l'armée.

JEAN-BAPTISTE
Peut-être.
Mais j'ai changé ma vie, et le pays a changé la sienne. Je ne veux pas revenir à la maison.

COMPAGNON

Tu la renies, ta maison ?

JEAN-BAPTISTE

Ma Maison ? Je la révère. Maman. Comme on a bien vécu.

Les frères et les sœurs. Tiens, ça m'émeut, quand j'en parle.

Mais c'était avant. Ça ne revient pas. J'ai grandi, c'est plus pareil. C'est irrévocable.

Oh, la tête me tourne. Fais gaffe. Je vais tomber.

Il tombe, évanoui.

COMPAGNON

Quel est ce braque ?

Il le gifle.

Tu vas te réveiller, dis ?

JEAN-BAPTISTE

Il faut les poursuivre. Canon, canette. Prévenir l'état-major.

COMPAGNON

Ça fait combien de jours que t'as pas mangé ?

JEAN-BAPTISTE

En quatre-vingt-dix, au village de Warcq, on m'a élu capitaine.

Ils n'étaient pas, auparavant. On était trois à y prétendre. Certains disaient qu'à seize ans j'étais trop jeune.

COMPAGNON

Mais bouffe quelque chose, nom de Dieu ! Un morceau de ce pain.

JEAN-BAPTISTE

Je leur ai parlé. Du quartier, de l'Ardenne. Et de la Constitution de la France.

Ils m'ont élu.

C'est plus le même air, qu'on respire. C'est la liberté.

Comment tu t'appelles ?

COMPAGNON

Compagnon.

JEAN-BAPTISTE

Joli nom, pour un ami. Merci du pain.

Regarde ! Une musaraigne !

COMPAGNON

C'est un rat ?

JEAN-BAPTISTE

Mais non ! Une musaraigne, toute petite. Où va-telle ? Où tu fouines, museau ?

Il la suit, un peu.

Tiens, qu'est-ce que c'est ? Pour moi ? Tu me l'offres ?

Il découvre la boîte.

COMPAGNON

Tu as trouvé un trésor ?

JEAN-BAPTISTE

Presque. Une boîte. Très jolie.

COMPAGNON

Et dedans ?

JEAN-BAPTISTE

Rien. Lourde, mais vide. Je la garde. Je l'offrirai.

COMPAGNON

À qui ?

JEAN-BAPTISTE

Rien ne presse.

COMPAGNON

Ainsi, tu as dix-neuf ans, officier ? Je te croirais moins jeune.

Connu beaucoup de femmes ?

JEAN-BAPTISTE

Assez peu.

COMPAGNON

Peu, mais tout de même quelques-unes ?

JEAN-BAPTISTE

Très peu.

COMPAGNON

Oh Je vois ce que c'est ! Mais c'est pas bien, militaire !

Comment veux-tu avoir de l'autorité ?

Il faudra que je t'y conduise, à la prochaine ville. Je veux t'éviter le ridicule, garçon.

Domage qu'on ne soit pas à Paris.

C'est ma forêt à moi, c'est ma ville. Comme à toi les bois de l'Ardenne.

C'est ma campagne : elle a ses cris, ses fleurs, ses insectes.

Et quelques bêtes nocturnes, que je connais bien.

JEAN-BAPTISTE

Lesquelles ?

COMPAGNON

Papillons de nuit, capturés sans peine. Filles ouvertes.

Il t'en faut une, bien bonne. La grande bouche à qui je pense à l'instant.

Viens à Paris, pour la rencontre.

JEAN-BAPTISTE

Tu te trompes, Compagnon. Je ne vois pas la vie ainsi.

Je veux une femme, très belle, très bonne. Une seule. Je m'y donnerai, entièrement.

Elle me fera garçons et filles. Ma Fiancée, mon Unique. Petite jumelle devant Dieu.

Pour elle je me tiens prêt, propre. Rien d'autre. J'attends.

COMPAGNON

C'est encore l'enfance ! L'Ancien Régime de la vie !

Tu habites la maison des Pères. La Vieille Demeure !

Faut changer. Secouer la tradition. Faut vivre.

JEAN-BAPTISTE

Rien à faire, Compagnon. N'insiste pas, c'est fixé dans ma tête.

Je suis ainsi fait. C'est solide.

COMPAGNON

Vois-tu, petit môme de l'Ardenne, tes yeux sont doux et profonds comme

ceux de ma défunte mère,
je t'aime bien.

JEAN-BAPTISTE

Il faut courir. Caillou. Capote. On nous attend là-bas.

II

RÉPÉTITION

Mayence, 1793

7.

Le théâtre de Mayence, vide.

JEAN-BAPTISTE

Bonjour, madame. Savez-vous si
le citoyen Forster, enfin Monsieur Forster, peut-être,
est ici ?

CAROLINE

Non. Vous voyez, il n'y a personne. Je suis seule.

JEAN-BAPTISTE

J'ai une missive pour lui.

CAROLINE

Il va venir. Vous pouvez attendre.

JEAN-BAPTISTE

Merci.

Il se promène.

CAROLINE

On ne vous a jamais vu.

JEAN-BAPTISTE

Je viens d'arriver à Mayence.

CAROLINE

Ah ? De nouvelles troupes sont venues ?

JEAN-BAPTISTE

Non. Je suis arrivé seul.

CAROLINE

Vous aviez voyagé en Allemagne déjà ?

JEAN-BAPTISTE

Jamais.

CAROLINE

Ce pays près du Rhin est très beau. Le Rhin est très beau.

Il est puissant, il a aussi de la sérénité.

Cette ville ici est un peu médiocre. Elle n'a pas de générosité, de connaissance.

Peut-être aimez-vous ? Il y a une chose, seulement : on a inventé l'imprimerie. C'est à Mayence qu'on inventa l'imprimerie.

C'est important ? Si vous tenez un livre ou une gazette, c'est parce qu'ici on a commencé.

Pour cela nous aimons la ville médiocre. Mais c'est tout.

Ah non ! Certains aiment le vin. Le vin du Rhin est très bon.

Je n'en bois pas, mais souvent les hommes. Les Français aussi, n'est-ce pas ?

Vous verrez, le vin du Rhin a beaucoup de gloire chez les soldats français.

Ainsi un soldat voyage seul en Allemagne ?

JEAN-BAPTISTE

Je suis le nouvel aide de camp du général commandant Mayence.

CAROLINE

D'Oyré ?

JEAN-BAPTISTE

J'ai rejoint mon poste.

CAROLINE

D'où venez-vous ?

JEAN-BAPTISTE

De Champagne.

CAROLINE

Vous étiez aux batailles de Champagne ?

JEAN-BAPTISTE

Oui, madame.

CAROLINE

Quelle déroute pour les Prussiens, n'est-ce pas ? Quelle – comment dites-vous – c'est une gifle !

Cette expédition de France était un désastre. Les Princes maintenant sont ridicules, défigurés.

Il y eut beaucoup de morts ?

JEAN-BAPTISTE

Peut-être pas tellement de morts. Vous savez, la journée était anormale. Il n'y a pas eu d'assaut véritablement, comme on l'entend d'habitude. Enfin je ne sais pas, je n'ai pas connu tant de batailles, mais on me l'a dit. Ils ont hésité, fait des marches arrière. Seulement, le canon a tonné tout le jour.

CAROLINE

Pourquoi cela, croyez-vous ? – le recul ?

JEAN-BAPTISTE

On leur a fait peur ?

CAROLINE

Oui, vous êtes effrayants.

D'Oyré est un brave homme, on raconte ?

JEAN-BAPTISTE

C'est mon oncle, je ne critiquerai pas.

CAROLINE

Vous êtes le second de votre oncle ?

Il reste donc des faveurs, dans votre armée ? Après la révolution ?

JEAN-BAPTISTE

Pourquoi dites-vous cela ? Vous n'avez pas le droit. J'ai pris les armes très jeune. J'ai de la bravoure, des mérites.

On l'a reconnu, on m'a récompensé.

CAROLINE

Ne vous mettez pas en colère.

JEAN-BAPTISTE

J'ai fait beaucoup. Je me suis dévoué pour la Révolution. Je donne tout, je me fatigue.

J'ai dix-neuf ans.

CAROLINE

Oui. Mais c'est votre oncle.

Il se promène.

JEAN-BAPTISTE

Il est abîmé, ce théâtre.

Monsieur Forster est comédien ?

CAROLINE

Forster ? Comédien ? Mon Dieu !

Il n'y a plus de comédiens ici, vous savez. Ils sont tous partis.

Beaucoup de gens ont fui, à l'entrée des Français. Et les Français ont laissé fuir, libéralement. C'est beau.

Maintenant, le théâtre est joué par des gens de la ville, après le travail. On donne beaucoup de pièces.

Vous ne savez pas qui est Forster ?

JEAN-BAPTISTE

Excusez-moi. J'arrive.

CAROLINE

Forster est un grand homme. Il a fait le voyage autour du monde, avec le Capitaine Cook. Vous rendez-vous compte ? Tout le tour de la terre. Il était plus jeune que vous, il avait dix-sept ans.

C'est lui qui a écrit le récit publié.

C'est un écrivain, il publie beaucoup de livres. C'est un savant. Il a écrit de la botanique, de la philosophie.

Il est le nouveau président du Club Jacobin de Mayence. Depuis hier. Votre allié. Il veut faire la Révolution ici. Il donne tout, comme vous dites, il se fatigue.

Il a beaucoup d'ennemis, certains veulent le tuer parce qu'il est avec vous, certains disent qu'il trahit l'Allemagne.

Il aime l'humanité, il est républicain au tréfonds.

JEAN-BAPTISTE

Je ne savais pas.

Que fait-il dans ce théâtre ?

CAROLINE

Il y a parfois des réunions du Club ici. Le plus souvent, c'est au Palais. Les Jacobins sont contents d'occuper la grande salle où trônaient le Prince et la Cour.

Mais parfois, c'est au théâtre. Il n'y a pas beaucoup d'endroits pour se rassembler en foule.

Ces jours-là, pas de pièce.

JEAN-BAPTISTE

Vous êtes dans le Club aussi ?

CAROLINE

Non. Les Jacobins ne prennent pas les femmes. Ainsi je ne dois pas me décider.

Nous venons seulement voir les séances, depuis les tribunes. C'est amusant. Nous sommes spectateurs ici.

Alors, pour nous venger, nous faisons du théâtre quelques-unes. Spectatrices au Club un jour, actrices sur la scène le lendemain. Comme c'est le même endroit...

JEAN-BAPTISTE

Vous devez préférer la scène.

CAROLINE

Savez-vous que vous êtes très attractifs, pour les femmes allemandes ?

JEAN-BAPTISTE

Pardon ?

CAROLINE

Vous êtes attractifs, pour les femmes d'ici.

JEAN-BAPTISTE

Merci Madame, mais vous ne me connaissez pas.

CAROLINE

Je ne dis pas : vous. Je dis que les Français, vous êtes attractifs.

Vous savez, ce qui attire une femme, c'est de connaître le principe qui est au fond d'un homme.

Ce qui fait qu'il vit, qu'il agit.

Une femme veut toucher cela, le prendre en elle.

Vous, Français, avez un principe terriblement secret pour nous, et attirant.

Avez-vous vu, par exemple, combien les écrivains, les artistes ont du succès auprès des femmes ? Avez-vous remarqué cela ?

Goethe, par exemple. Le grand Goethe. Il venait chez nous quand j'étais jeune fille. Mon père est un savant aussi, vous savez. Il reçoit du monde. Goethe est venu.

Toutes les filles de Göttingen étaient amoureuses. Il pouvait les prendre toutes. Pourtant il n'est pas beau.

Mais il a une force intérieure, une vertu de poésie et de gloire qu'une femme veut connaître.

Eh bien, les Français, vous êtes ainsi. Vous avez la République au dedans. La

République est de la philosophie, de la pensée.
 Vous avez une pensée au-dedans de vous qui vous met debout, qui lève.
 Ce qui fait votre peuple debout, levé. Une Allemande veut sentir cela au fond
 d'elle-même. Le retenir. Le dissoudre dans son sang.
 C'est pourquoi je dis que vous êtes attractifs.

Il l'embrasse.

Il y aura un bal ce soir, on vous l'a dit peut-être. C'est une fête pour la
 plantation du nouvel arbre de la liberté.
 Il y a déjà un arbre de la liberté à Mayence : Mais la plantation était un échec :
 personne n'est venu, pas vraiment de réjouissance.
 Comme Forster est élu nouveau président depuis hier, il veut une fête réussie.
 Alors on plante encore un arbre. On dansera, ce sera très beau, voyez : il
 neige.
 Viendrez-vous ?

Entre Forster.

Georg, voici Monsieur le Neveu du Général d'Oyré qui a pour vous une
 missive.

Jean-Baptiste la donne.

FORSTER
 Merci, lieutenant.

Jean-Baptiste sort.

8.

FORSTER
 Thérèse s'en va.

CAROLINE
 Redis-le.

FORSTER

Thérèse part. À Strasbourg. Avec la gosse. Elle a raison. Je l'ai même poussée. C'est trop dangereux ici. J'ai peur pour elle, ça me prend des forces. C'est provisoire. Je la mets à l'abri. Je la couvre. C'est mieux.

CAROLINE

Elle part seule ?

FORSTER

Mais non ! Huber l'accompagne. Je ne peux pas la laisser seule. Avec l'enfant. Je n'ai pas le droit de faire ça. Elle a besoin de lui, tu sais bien. Il lui donne une certaine sérénité, une dévotion qui la rassure. Elle est fragile. Tu ne comprends pas cela. Tous, vous la croyez indépendante. Mais moi, je sais où elle boite. C'est une petite fille, perdue. Je ne veux pas qu'elle ait froid.

CAROLINE

Elle t'abandonne, au cœur des épreuves.

FORSTER

Ne dis pas ça. Je lui ai demandé de partir.

CAROLINE

Qu'elle te plante avec Huber, que veux-tu, c'est un moment de votre histoire. Peut-être le dernier, peut-être pas. Sans importance. Mais qu'elle te lâche, seul au point central de la tempête, exposé à toutes les haines et à toutes les injures, je le trouve ignoble, c'est tout.

FORSTER

Ce n'est pas vrai. Tu ne sais rien de nos pactes.
Et puis, je ne suis pas seul. Tu es souvent là, non ?

CAROLINE

Je ne suis pas ta femme.

Je ne serai pas ta maîtresse non plus. Ton appui dans les jours difficiles. Je t'aime trop.

Quand tu venais à la maison aux fleurs, à Göttingen, peux-tu seulement imaginer ce que j'ai senti ? Tu me surplombais de tes vingt-trois ans, moi qui en avais quatorze tout juste et regardais lentement passer les mois en attendant de grandir. Tu avais fait le tour de la terre, Georges. Toute la terre ronde ceinturée, enrubannée de ta course comme un cadeau. Tu m'offrais, négligemment, une toile tissée à Otahiti. Une toile venue de ces femmes nues et sales, de ces créatures de fables et de romans que tu nous a décrites ! Peux-tu seulement concevoir quelles sortes de frissons provoque une toile tissée à Otahiti sur les épaules d'une jeune fille allemande ? Je m'y suis enveloppée,

toute nue comme elles. J'étais à toi. L'amour d'une jeune fille est sacré. C'est un joyau. Tu ne l'as même pas vu.

FORSTER

Mais si. Nous avons entre nous ces caresses de toile. Que pouvais-je faire ? Rejoindre à l'étage la fille de quatorze ans dans la maison du Professeur, pendant que, dessous, les savants faisaient colloque autour du feu ? Te voler un baiser ? Te faire du mal ?

CAROLINE

Quelques mois après, je suis allée comme souvent dans la maison de Thérèse, qui était mon amie. Un peu plus grande, un peu plus mince. Dans ses affaires, j'ai vu le même tissage. C'était le moment où tu étais plus souvent chez eux, moins chez nous. Tu as trouvé le chemin de la chambre, je suppose. On peut mourir pour ces choses-là. De tristesse, bien sûr. Mais surtout

de savoir qu'elle t'utilisait. Que tu lui étais indifférent, et qu'elle t'épouserait bientôt pour te faire servir à ses visées de voyage. Cela, c'était vraiment cruel. Ne pas pouvoir te donner ce que j'ai su, tout de suite, qu'il te fallait et qu'elle ne te livrerait pas.

Parce qu'elle ne l'a pas en elle-même. Parce qu'elle ne le détient pas au profond de son cœur, et ne peut donc pas le donner. Parce qu'elle est sèche, virile. Et que tu manquerais ta vie.

FORSTER

Tu te trompes, Caroline.

CAROLINE

Alors j'ai pensé : cette souffrance-là, je ne veux plus la vivre. Cette jalousie, qui fait si mal parce qu'on ne pleure pas sur soi-même, mais sur un autre : je l'ai rayée de ma vie. Cette petite destruction intime et ce broiement régulier du sang dans les colonnes profondes de l'être : plus jamais.

FORSTER

Je comprends.

CAROLINE

C'est pourquoi je ne suis pas ta maîtresse. Mais je suis là, c'est vrai.

Je mesure seulement le désastre qui nous tombe. La tache politique du départ de ta femme. Quand tous les Mayençais halètent de frayeur à l'idée de se faire encercler par les armées de Prusse, et que tu fais tout, noblement, pour les convaincre qu'il n'y a pas le moindre danger, que la France nous protégera,

le départ de ta femme et de ta fille pour Strasbourg n'est pas d'une signification qui puisse aider à te croire.

FORSTER

Je ne permettrai pas aux médiocres habitants de cette médiocre ville de formuler le moindre jugement de cette sorte. Si l'incertitude pèse, c'est par la veulerie et la bassesse de ces gens qui aiment les chaînes, la servitude, et ramper devant leurs maîtres. Que veux-tu faire ? C'est une nation d'esclaves, de pleutres, qui ne se hisse pas au talon de l'idée qu'un Français se fait de la liberté. On ne leur demande que de vivre à leur guise, c'est trop ! Il leur faut des liens, de l'oppression. Nation de bœufs. Que pas un n'ait l'audace de me reprocher mes craintes pour Thérèse et ma fille !

CAROLINE

Comme je t'aime, ainsi. C'est toi : tribun devant les foules, bravant la mort sans un geste,
et si petit, si mesquin devant ta femme.
Mais tu es sombre, pour un qui prend en main le sort de la ville.

FORSTER

C'est ainsi. J'ai voulu que l'ouragan m'enlève. Je suis dans l'œil du cyclone.
Mais mon œil aussi est grand ouvert.

Il lit la missive.

Les élections se font mal. Personne ne vote. Ils ne veulent pas voter.

CAROLINE

J'espère que nous aurons une belle fête, ce soir. Un bel arbre, un bal enjoué. Des Français seront là. Je les ai vus à la parade, mais pas encore à la danse. Je suis impatiente.

Ils attendent l'arrivée des autres, nerveusement.

9.

Dans le théâtre, quelques semaines plus tard.

WAGNER, *arrivant*

Monsieur Forster est dans ce théâtre, et comme je cherche Monsieur Forster,
j'entre dans ce théâtre et je vais parler à Monsieur Forster.
C'est vous, je suppose ?

FORSTER

Oui.

WAGNER

Cher Monsieur, je m'appelle Erasmus Wagner, et je suis de passage à Mayence, où je suis venu visiter ma tante, ma vieille tante Leonida Wagner, dont le genou est très enflé et très douloureux. Je n'ai pas pensé que la situation politique de la ville dût me dispenser d'embrasser cette vieille femme, qui m'a bercé tout petit et que je ne reverrai peut-être jamais plus, tellement elle est vieille. (Enfin c'est une robuste.) Mais la vie est ainsi faite que j'entends poursuivre ma route, et voilà des officiers à la barrière qui m'annoncent que la sortie de cette ville me serait interdite. Je me suis renseigné. On m'a dit que vous présidez la cité. Je viens donc vous voir.

FORSTER

J'ai entendu parler de votre affaire.

WAGNER

Vous m'en voyez – ému. J'ajoute, Monsieur Forster, que je vis à Weimar, dans l'intimité de Goethe, avec qui je sais vos relations. Vous êtes un lettré. Vous avez des usages. Même si la République vous est montée à la tête, je ne vous crois pas homme à retenir les gens. Voulez-vous bien donner ordre qu'on me laisse sortir, s'il vous plaît.

FORSTER

Est-il vrai que vous êtes officier de l'armée prussienne ?

WAGNER

Je l'étais, pour le joli voyage en France. Je viens de donner mon congé. Je rentre.

FORSTER

La situation ici est tendue. L'armée prussienne est proche, on annonce que nous serons assiégés sous peu. La garde s'émeut du passage d'un officier adverse, vous comprenez cela. C'est son devoir.

WAGNER

Ah. Vous êtes en quelque sorte, à me dire,

FORSTER

que vous pourriez être un informateur de nos ennemis. C'est invraisemblable ? Je n'y crois pas beaucoup. La vie à Mayence n'est pas très secrète. Le

Prussien peut savoir ce qu'il veut.

Pourquoi quittez-vous l'armée ?

WAGNER

Cette guerre ne me convient pas.

FORSTER

Convient-elle à Goethe ?

Eh bien soyez des nôtres. Restez ici.

WAGNER

Merci. L'invitation me va au cœur. Mais j'ai de certaines affaires qui m'attendent.

Et, pour être sincère voyez-vous, je n'aime pas l'aventure des Princes mais ne suis pas jacobin non plus.

FORSTER

Je vais voir ce qu'on peut y faire. Excusez-moi, je suis engagé un moment : je vous ferai attendre.

Mais vous avez du loisir, aujourd'hui. Il se fait ici une répétition de théâtre. Asseyez-vous. Soyez témoin.

Il s'adresse à la troupe.

Mes amis, voici M. François, qui est à Mayence depuis quelques jours à peine, venant de Paris.

Il est délégué par la Convention Nationale pour traiter avec nous des affaires rhénanes.

En faisant connaissance, en parlant un peu, j'ai eu la surprise de découvrir son métier ordinaire, quand il ne soulève pas la France (et l'Europe, bientôt) : il est acteur, dites-moi.

De la célèbre troupe de la Nation – précédemment Comédie-Française; c'étaient les Comédiens du Roi, vous savez.

Paris n'est pas Mayence : les Comédiens là-bas n'ont pas fui au loin avec les Princes. Je lui ai raconté que les nôtres ont disparu dans les malles du Grand-Électeur, que notre théâtre s'est trouvé vide

et que de bien courageux habitants le font vivre maintenant. Ma foi, nous n'y avons pas perdu : le théâtre de Mayence est animé ces jours-ci. Mais nous manquons de savoir-faire. M. François a bien voulu voir une de nos séances, pour nous soutenir de sa présence et, peut-être, de quelques conseils. Je le remercie pour tous.

La troupe se met en place.

UNE JEUNE FEMME

La pièce que nous devons jouer dans quelques jours s'appelle *L'Arbre de la liberté*.

FRANÇOIS

Ah. C'est intéressant.

LA JEUNE FEMME

L'histoire, c'est un jeune homme qui, dans une ville de Rhénanie comme la nôtre, a voulu abattre l'arbre.

Il s'appelle Gustel.

Il s'est glissé, la nuit, sur la place. Il a commencé d'attaquer l'arbre avec sa cognée. On l'a entendu, il est arrêté, mais l'arbre est abîmé. C'est un jeune arbre. Il demande des soins. Gustel est en prison maintenant.

FRANÇOIS

Pourquoi a-t-il fait cela ?

LA JEUNE FEMME

Il n'aime pas la Révolution.

FRANÇOIS

Diable, je m'en doute.

Est-il bien utile de montrer ce personnage ?

Ne vaut-il pas mieux communiquer l'amour de la liberté ?

UN ARTISAN

Il y en a beaucoup comme lui.

FRANÇOIS

Croyez-vous ?

FORSTER

C'est le problème de Mayence.

UN JEUNE

Et tous ceux qui ne vont pas voter ?

LA JEUNE FEMME

Il y en a de plus en plus, comme lui.

FRANÇOIS

En les jouant, vous les encouragez.

L'ARTISAN

Monsieur l'acteur, en montrant les crimes dans les Tragédies, les fait-on croître ?

Les Parricides, les Incestueux ?

J'ai cru ce qu'on m'a dit : que le théâtre corrigeait les vices en les mettant sur la scène.

LA JEUNE FEMME

C'est ce que nous voulons. Corriger ceux qui n'aiment pas les arbres.

LE JEUNE

Ils sont nombreux. Très peu votent pour élire la Convention Rhénane. Ceux qui vont voter ont peur : on leur dit qu'ils sont des traîtres.

FRANÇOIS

Traîtres ? Au despotisme !

L'ARTISAN

Il faut les comprendre. On leur a dit que pour voter ils doivent prêter serment. Ils ont peur. Ils ne veulent jurer de rien.

FRANÇOIS

Le serment d'être libre ! Quelle contrainte !

LE JEUNE

C'est pareil. Il faut jurer, ils ont peur. Beaucoup ne savent pas ce qu'il faut jurer, mais ils ont peur.

LA JEUNE FEMME

C'est vrai. Ils ne savent pas ce qu'il faut jurer.

WAGNER

Par exemple : je suis ici dans la ville la plus libre d'Allemagne, mais je ne peux pas en partir.

FORSTER

Voilà ce que nous débattons, quand la nouvelle Convention sera réunie.

FRANÇOIS

Jouez donc cette scène, on jugera.

LA JEUNE FEMME

Gustel est fiancé à Rickchen. C'est mon rôle.

Elle veut le faire libérer, c'est normal. Elle l'aime. Elle implore le bailli.

Mais c'est un homme corrompu et ignoble.

FRANÇOIS

Le bailli de la ville révolutionnaire est un homme ignoble ! Par le sang des Princes !

LE JEUNE

Il s'est rallié à la Révolution par intérêt ! Il n'est pas vraiment convaincu !

L'ARTISAN

C'est le cas chez nous. Il y a des pourris qui font la mine à l'occupant. Parce que c'est l'occupant.

Ce pourrait être le Russe, le Grand Mogol qu'ils le caresseraient de même.

LE JEUNE

Ils se font aimer de l'armée par leurs lècherries. Ils usent de cet aveuglement pour couvrir leur corruption.

Pourquoi les paysans sont-ils dégoûtés de la France ? On leur prend leur récolte !

Est-ce que tout ce grain va aux réquisitions de la troupe ? Ou s'il en reste dans certains greniers ?

FORSTER

C'est ainsi, François. On nous sabote, on monte le peuple contre nous. Nous avons démasqué certains partisans du Prince, qui se faisaient croire nos agents afin d'exaspérer la campagne – et de remplir leurs besaces.

FRANÇOIS

Il est vrai. Nous voyons cela à Paris aussi.

FORSTER

Ici, c'est plus dur. Le peuple ne parle pas la même langue.

Ils n'ont pas lu les décrets. Il faut traduire.

Et puis, l'armée des rois de France a souvent passé par là : exactions, armée de

despotes. C'est proche.
Les paysans ne font pas bien la différence entre pillages d'hier et réquisitions
d'aujourd'hui.

WAGNER

Les soldats français la font-ils toujours ?

FRANÇOIS

Tudieu ! Qu'entendez-vous par là ?

WAGNER

Rien. J'interroge. Je voudrais savoir : en vérité.

FORSTER

Oui, le plus souvent. Les Français sont dignes. Mais ce grand corps a des
membres corrompus, c'est la nature.
On connaît parfois de vilaines choses. Peu.

WAGNER

Le destin est sombre. Les paysans de France ont fait cette révolution pour
garder leurs récoltes, abolir l'impôt forcé.
Et ici, dans les campagnes, des paysans souffrent les levées arbitraires et la
faim
parce que la Révolution est venue.
Que voulez-vous qu'ils comprennent ?

FRANÇOIS

Allons-nous voir cette répétition ?

LA JEUNE FEMME

Un officier français entre dans la prison. Rickchen veut implorer la grâce de
Gustel.
Mais le bailli tente de s'y opposer. Voilà ce que nous devons jouer maintenant.

FRANÇOIS

À la bonne heure. Qui interprète l'officier ?

CAROLINE

C'est moi.

FRANÇOIS

Écoutons.

LA JEUNE FEMME, *criant*

Monseigneur !

Elle tombe.

FRANÇOIS, *affolé*

Qu'y a-t-il ?

Qu'avez-vous, ma jolie ? Elle s'est fait mal. Où souffrez-vous ?

LA JEUNE FEMME

Mais,

je joue.

FRANÇOIS

Pardon ? Mon Dieu, mademoiselle, quel besoin avez-vous de hurler ainsi et de vous jeter à terre à vous rompre les os ?

LA JEUNE FEMME

Enfin, elle souffre !

FRANÇOIS

Qui donc ?

LA JEUNE FEMME

Rickchen ! Elle l'aime, elle a peur !

FRANÇOIS

De la Vérité ! Il faut de la Vérité !

Avez-vous jamais vu une dame présentant une supplique devant un notable, ou une personne d'importance – c'est le cas, ici –

se lancer au sol comme dans un étang pour la baignade ! Et en hurlant !

Ceci est une fantaisie ! Il faut être vrai, citoyenne, sur le théâtre. Il faut être fidèle aux choses, à la nature !

LE JEUNE

Il y avait une vérité ici, puisque vous y avez cru.

FRANÇOIS

Bravo ! La belle vérité ! Il y avait de la vérité dans la chute, au point que j'ai craint pour ses os ! Est-ce à cela que la citoyenne veut intéresser l'assistance ?

Faut-il que l'assistance n'ait plus qu'un seul souci : savoir si l'actrice s'est ou non fracassé le genou ? Ou bien que l'on s'occupe toujours un peu de la fiancée et du jeune homme en prison ?

Quoi, encore ?

LA JEUNE FEMME, *en pleurs*

Mais j'ai voulu bien faire ! Tout ce qu'on fait n'est pas bien. La pièce est mauvaise, les personnages sont désagréables, je n'ai pas pu dire un mot de plus que « Monseigneur ! », le premier de ma tirade, et en plus je fais mal la comédienne. C'est dur !

FRANÇOIS, *la consolant*

Enfin, ce n'est pas grave. Ne vous tourmentez pas. On va écouter la suite ! Il n'était pas mal dit, ce Monseigneur – encore que Monseigneur, pour un officier républicain...

LA JEUNE FEMME

Vous voyez !!!

FRANÇOIS

Allons, allons, mon radis, ma binette. Je ne parle que pour la vérité, c'est tout. Je n'ai rien d'autre à faire valoir. Pourquoi est-ce une femme qui joue l'officier, par exemple ?

CAROLINE

La troupe manque d'hommes.

FRANÇOIS

Et ce jeune, là, qui ne dit rien ? Il est français. Le voilà, votre officier. Il sera vrai, lui, vous verrez. Il lui suffit de cette belle prestance qu'il a.

FORSTER

Il est important que l'officier français soit joué par quelqu'un d'ici.

FRANÇOIS

Pourquoi ?

CAROLINE

Dans la suite de la pièce, l'officier fait preuve de magnanimité. Il gracie le jeune homme, lui fait un peu de morale, Mais il est généreux, il le comprend.

FRANÇOIS

Bien !

CAROLINE

En fait, bientôt Rickchen le reconnaît pour son cousin. C'est un Allemand, du Rhin, qui est entré dans l'armée française sous la révolution, et y fait

son chemin.

FORSTER

Il faut dire ici qu'un Allemand du Rhin a sa place dans l'armée française.

WAGNER

Pourquoi ?

FORSTER

La Convention Rhénane vient d'être élue, Monsieur. elle discutera de notre avenir.

WAGNER

Eh bien ? Je ne comprends pas.

CAROLINE

Ce que Forster veut dire, c'est qu'il présentera au vote une pétition qui demande notre rattachement à la France.

WAGNER

Rattachement à la France ! Vous êtes fêlés !

FORSTER

L'armée prussienne est autour de nous. Demain elle nous assiège. Que pourra Mayence toute seule ?

WAGNER

Demandez une alliance, une protection si vous voulez ! Je comprends cela.

FORSTER

La liberté est une seule patrie. Il n'y en a pas d'autre.

WAGNER

Mais vous êtes allemands !

FORSTER

Et alors ? Les Alsaciens aussi ! Pourquoi des Hongrois vivent-ils en Autriche ?

Où avez-vous trouvé une seule langue par pays ?

J'ai plus à voir avec Paris qu'avec le fond de la Pologne.

J'y ai vécu. Quatre ans ! Je sais ce que je dis.

Un pays est une volonté commune. C'est tout. L'Allemagne : trois cents couronnes. C'est une nation, peut-être ?

Le Rhin est large. Il est la frontière naturelle de la France. Comme les Alpes.

Nous sommes de ce côté-ci. C'est notre avenir. Sinon nous ne tiendrons pas.

L'ARTISAN

La Révolution française est luthérienne, sans le savoir. Donc : allemande.

C'est un recommencement. C'est une répétition.

Elle reprend la marche du monde où Luther l'avait laissée.

UN SOLDAT, *arrivant du dehors*

Forster ! On vous appelle au château. Il paraît qu'on voit les Prussiens du pont !

FORSTER

Vous comprenez ?

Dans une semaine le siège sera bouclé. C'est une nation, ça ? Notre nation ?

WAGNER

Eh bien, faites-moi sortir avant, s'il vous plaît.

Tous sortent en désordre.

LA JEUNE FEMME

Tu vois ! Je n'ai dit que le premier mot.

Elle sort.

JEAN-BAPTISTE

Je n'ai rien compris, encore. Je ne sais toujours pas l'allemand. L'acteur, lui, il se débrouille.

Caroline, je t'ai apporté un cadeau. C'est très important, j'y tiens beaucoup.

C'est une boîte. Elle est jolie, n'est-ce pas ? Je l'ai trouvée en Champagne.

Une musaraigne me l'a montrée, petite, courant dans les buissons. C'est pour toi. Je m'étais dit que je l'offrirais à ma femme. Tiens. Je te la donne.

Je te veux pour femme, Caroline. Je veux te prendre avec moi et ne plus te laisser.

CAROLINE

Nous ne pourrons pas.

JEAN-BAPTISTE

Pourquoi dis-tu des choses aussi stupides ?

CAROLINE

La politique ne voudra pas. Forster va faire voter le rattachement à la France.

JEAN-BAPTISTE

Nous serons rapprochés.

CAROLINE

Forster va partir à Paris, porter la pétition.

C'est mieux. Ils voudraient tous le tuer.

Lui parti, je ne peux pas rester dans cette ville. J'étouffe. Je suis malheureuse.

La politique va nous séparer, Jean-Baptiste. C'est dommage. Je t'aime. Tu es beau comme l'idéal. Comme les vues abstraites de l'esprit et de l'espérance.

Mais je veux partir, avant le siège. J'ai une petite fille, tu sais bien.

JEAN-BAPTISTE

Tu dis des bêtises. Tu es complètement affolée, incohérente. Il y a une raison : c'est parce que je t'annonce que tu es ma femme, et que je ne te quitterai plus.

Alors, tu t'égares. Ce n'est rien. Je te veux.

CAROLINE

Je dois partir. J'ai peur. La vie me travaille.

Le monde est fou, il glisse.

Tu m'as prise, tu m'as marquée, au point que je m'échappe. Tu es trop jeune, ou trop pur, ou trop simple.

Rien ne s'oublie, rien ne s'ignore. La Révolution est un grand flux de sève qui inonde la nation et toutes nos vies, n'est-ce pas ?

Tu m'as baptisée de tes yeux, de tes bras, de la France.

Je suis enceinte. Je n'y peux rien. Je vais partir. L'enfant que tu m'as fait me fait peur. Je veux m'enfoncer au fond de l'Allemagne.

Je suis enceinte de toi, comprends-tu ?

10.

Le théâtre de Mayence, quelques semaines plus tard. Sur la scène, deux paillasses.

LA JEUNE FEMME

Ils nous reprochent d'avoir aimé des officiers français.

Eh bien quoi, nous sommes des femmes. Nous aimons. Français ou pas, ce sont nos hommes.

Évidemment, moi, je suis mariée, c'est un peu plus avantageux. Ils ne peuvent pas me refuser à mon mari.

Compagnon viendra me chercher, nous partirons en France. Il a eu de l'avancement, on l'écoute.

Connaissez-vous la France ?

Vous aussi, vous sortirez, allez. Vous n'êtes pas de celles qui meurent en prison.

Évidemment, vous avez des choses contre vous : Jean-Baptiste est vraiment très jeune. C'est seulement votre amoureux. Mais il sait ce qu'il veut, celui-là, croyez-moi, ça se voit tout de suite.

Et ce qu'il veut, c'est vous. Il vous sortira.

Et puis, vous êtes supérieure, vous connaissez des gens.

Dites, alors vous connaissez Goethe ? Comment est-il, cet homme ? Je l'admire, j'ai lu *Werther* plusieurs fois.

C'est triste ! Maintenant je ne le lis plus, sinon je pleure à chaque coup.

Je lis ses pièces, parce que vous savez, moi, c'est le théâtre. Je veux jouer, je jouerai. En France, ou ailleurs.

Le libraire m'a montré l'an dernier une pièce de Goethe incroyable. Faust, le magicien. Je n'ai pas vu tout le sens, mais j'ai été saisie.

Pour la scène, c'est difficile : les chevaux, les démons, le vent et la nuit et les airs. Mais c'est beau, c'est âpre. On voit une jeune fille qui se perd par amour.

Comme cet homme sait conter les choses tristes ! Est-il triste, lui aussi ?

COMPAGNON, *entrant*

Lève-toi, Mathilda. Bonjour, Madame. Je t'emmène. On quitte la ville. Pressons.

L'Officier de la garde nous attend, tout de suite.

Madame, vous allez voir Jean-Baptiste, il vient. Il n'a pas obtenu votre liberté, mais il vient.

C'est un bien bon jeune homme, savez-vous. Il vous aime. Il ne vous le dira peut-être pas, mais je vous le dis, moi, parce que vous devez le savoir : quatorze officiers resteront ici, captifs, avec le Général d'Oyré, pendant que notre armée retourne en France.

Jean-Baptiste était libre, madame, et partait avec nous. Il a voulu troquer sa place contre celle d'un otage. L'autre n'a pas fait le difficile, vous imaginez.

Il reste là, prisonnier. Je crois que c'est pour vous.

Bien sûr, d'Oyré aussi est son oncle. Mais je crois que c'est pour vous. Aimez-le bien, madame. Il le vaut.

Ils sortent. Entre Friedrich.

FRIEDRICH

Merci, soldat. Laissez-nous. Prévenez-moi dès le message.

Bonjour. Vous ne me connaissez pas ? N'ayez crainte : ça va venir.

Je m'appelle Friedrich. Je suis le frère d'August Schlegel. Le jeune frère, comme vous voyez.

Je suis très troublé de vous rencontrer enfin. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Tout un petit monde s'émeut en Allemagne depuis qu'on vous sait en prison.

C'est votre père qui a prévenu August. Mon frère est nerveux, le sang vif.

Et il s'agite ! Il a vu la moitié de la Prusse. La moitié supérieure.

Ça ira, ça ira, vous verrez. On attend une dépêche aux commandants d'ici qui doit vous laisser libre.

Je suis là pour vous reconduire en lieu sûr.

C'est beau, de mouvementer ainsi le monde. Vous avez du magnétisme.

Vous êtes séduisante.

Vous n'avez pas froid ? Cette prison est glaciale.

Mais c'est un théâtre ? O, les sièges dans l'ombre. O, les rideaux blessés.

Qu'a-t-on joué ici ? Ça résonne ! Qui était le premier amant de la comédie ?

CAROLINE

Dieu, tout ce que vous amenez avec vous, Frédéric ! La liberté peut-être, l'Allemagne, votre frère, les années d'étude et le passé, la maison aux Fleurs, Göttingen,

mon père, le moment abrité des premières heures de lecture, de pensée, d'idées françaises,

mes sœurs et les voiles de l'enfance et le rire des servantes dans les lumières d'été,

et votre jeunesse, votre sourire mordant, votre audace,

– c'est beaucoup pour une veuve en prison.

UN GARDE

Monsieur, le courrier arrive. Madame est libre tout à l'heure. Venez.

Ils sortent.

JEAN-BAPTISTE, *entrant par une autre porte*

Caroline ! Caroline !

LE GARDE

Qui cherchez-vous ?

JEAN-BAPTISTE

Caroline Böhmer ! Elle est prisonnière dans le théâtre !

LE GARDE

Elle part. Elle est libérée. Elle quitte la ville.

JEAN-BAPTISTE

Ah. Bon. C'est mieux. C'est mieux pour elle.

Je la retrouverai plus tard, voilà tout.

Elle était ici ?

LE GARDE

Oui. Voici sa paillasse.

JEAN-BAPTISTE

Ah. Bon.

Je dois l'épouser, vous comprenez. Elle porte un enfant de moi.

Je la retrouverai, plus tard, au fond de l'Allemagne, et de l'Est.

Je vais attendre. Puis-je rester ici ?

Je suis fatigué. Je voudrais dormir.

Il se jette sur la paillasse.

Comme le temps a passé depuis la guerre de Champagne. Nous étions si victorieux.

Calotte, carotte.

Moins d'un an, et toutes les choses renversées.

Je vais dormir. Mes yeux, mes bras et le monde qui m'entoure s'effondrent, glissent vers le bas doucement.

Il s'endort.

III

LE CORPS DE SCHELLING

Dresde, 25 août 1798

11.

Dresde. À l'entrée de la Galerie.

CAROLINE

Comme l'été s'envole ! Les semaines, groupées, à tire d'aile.

FRIEDRICH

Il fait bon, dehors. Dresde est couverte d'oiseaux.

CAROLINE

On n'a pas le temps ! Bientôt il faudra s'en aller, je n'ai pas vu la plus petite partie des peintures.

Je les ai vues : je suis passée devant.

Mais je veux m'arrêter : je veux être envahie, je veux voir.

AUGUST

Au début la vue est rebelle. Chaque tableau se déguise, tout est voilé.

La pensée fuit, l'œil tourne.

Il faut attendre. L'instant viendra. Quelque chose de soi va s'ouvrir.

CAROLINE

Il faut du temps ! Je n'ai pas encore approché la Madone.

Elle me fait peur. Je rôde. Je m'acclimate aux toiles alentour.

Mais elle ! mais le centre !

FRIEDRICH

Allons-y. Je t'y emmène.

CAROLINE

Non ! Le soleil tombe. Le jour finira trop tôt : le Gardien va fermer.

Je veux voir la Vierge avec tout un jour devant moi. Et ce n'est même pas assez. Il faudrait le temps infini : sans borne.

FRIEDRICH

Viens ! On ne quittera pas la Galerie. On se cachera dedans.

CAROLINE

Toute la Nuit ?

AUGUST

Voilà un fragment d'épopée. La Caverne. Le Puits aux Images !
– mais nocturnes. On ne verra rien.

FRIEDRICH

Quelle importance ? Des Torches, du feu !
Viens, August, prenons-la.

AUGUST

Que dira ta nouvelle compagne ? Une nuit dans les Ombres ! Elle paraît
souvent inquiète.

FRIEDRICH

Ce n'est pas ma compagne. Une Amie.
Elle est étrangère ici. C'est la Nouvelle. Parmi nous, vieux compères.
Elle est incertaine, elle est troublée.

CAROLINE

Friedrich, tu l'aimes. Cela m'étonne. J'aurais plutôt cru à une femme jeune,
neuve comme toi.

AUGUST

Caroline ne concevra pas que tu aimes une femme épanouie : sauf elle.
Caroline est sûre d'être ton seul amour Majeur. Sinon, des jeunes filles.

CAROLINE

Cette femme et moi, n'avons rien à voir. Ce n'est pas comparable.

FRIEDRICH

Ce n'est pas comparable.
Caroline est le pur éblouissement de ma jeunesse. La première et dernière idée
– ineffaçable, le type – de l'humanité féminine, de la part des femmes.
Caroline m'a introduit. Elle m'a conçu. C'est par elle que je suis. Elle ouvre
les voies du monde, et je m'y engouffre à sa suite. Comme toi, August.
Elle est notre pilote. Notre Veilleur sur l'Océan. Nous ne valons rien sans elle.
Nous sommes amoureux, toi et moi, sans recours. Toi et moi, liés, unis
par cet amour qui nous jointe et nous fond.
Mais tu es mon frère. Elle est ta femme. Et la fraternité est mon modèle.
Mon absolu, ma haute idée.
Voilà cinq ans, tu as voulu que j'aille lever Caroline de son lit de prison,

je l'ai requise, serrée entre mes bras, et l'ai portée jusqu'à ton lit comme le
chevalier qui porte à son frère l'anneau, la Coupe,
je l'aime. C'est vrai. Comme toi. Grâce à toi, par toi. Pour toi.

AUGUST

Je n'ai pas osé aller te chercher moi-même. Je me sentais si gauche,
dans le rôle du Chevalier enlevant la Belle dans la Tour,
j'avais si peur que tu ne viennes pas à mes côtés.
Je ne voulais pas confondre ta liberté, ta sortie de Mayence,
et ma prière à toi de me rejoindre, et l'insomnie et le désir brûlant.
Friedrich était l'enfant qui me conduirait, Antigone, à tes genoux. L'insolence,
l'irrévérence ardente sont sa part. Je savais qu'il t'aimerait. Déjà ses
questions avant de te connaître.
Et tu es venue.

CAROLINE

Que c'était beau ! Cette foudre d'insolence tombant dans la prison.
Pas seulement la prison. La grossièreté des Prussiens heureux d'avoir jeté bas
une insurrection, une révolte.
Les prisonniers, battus. Parfois jusqu'à la mort. Là, tout près de moi. Le
crachat du garde Prussien sur le sol. Le regard du Prussien en riant.
Pas seulement Forster parti, et moi seule, dans cette ville haïssable et
haïssante, qui me voyait comme le Diable et les Singes de l'Enfer,
ni seulement que j'étais enceinte, et douloureuse, et vouée à la honte,
ni seulement la petite à mes côtés, yeux grands ouverts,
– mais l'Enfer, l'enfer brûlant et atone de ces années de mariage dans la
province profonde et pourrie,
et ce médecin bon et cruel, mes deux enfants morts, le passage des jours et des
saisons, clos, étanche, sans un bruissement de l'air et du vent
ces années fermées, déjà morte à moins de trente ans, déjà finie, les premières
rides
et Mayence et Forster et la prison et le gosse du Français
et puis votre venue à tous deux par Frédéric, et la Vie, la Grande Vie ouverte
et féminine enfin commencée,
mon Dieu mes Schlegel, mes anges, la Vie ouverte...

AUGUST

Emportée.

CAROLINE

Je vous ai pris tous deux, et puisqu'il a fallu vous choisir
je t'ai choisi, August, puisque vous le vouliez tous deux et que je le voulais
aussi.

FRIEDRICH

Et si la fraternité se montrait plus large, le choix trop petit ?

CAROLINE, à *August*

Toi, ma vie enfin volée, mon essor. Ne me laisse pas.

FRIEDRICH

L'espace du choix, étroit comme la geôle.

Comme ces avenues sont maigres. Ne perdons-nous rien ? Et notre enfance
avenante ? Et nos mirages ?

Quelle chute ! Vienne un monde plus vaste !

CAROLINE

C'est comme à Mayence : je n'ai jamais porté la cocarde, moi.

Laissez-moi. Je veux mon mari. Le bonheur est mon idole. Voilà. Le bonheur.

FRIEDRICH

La Fraternité s'étend aux Intelligents, aux consanguins de l'Esprit. Mon frère
et moi menons la danse. Nous sommes fous d'avenir. Où sont les
autres ?

C'est la Fraternisation des choses qui s'avance, regarde. C'est plus et mieux
que les anciennes figures de l'amour et de la pensée. Ça travaille, ça
recoud, ça furète.

Aujourd'hui peut-être, ce soir, ici, si le choix était aboli et le destin ouvert ?

La Communauté différente. Ce soir ? Chacun aux autres cheminant, les voies
improvisées.

Qui a peur ? Qui s'enfuit devant la Nuit qui vient, l'ombre des marbres et des
flammes ?

Pas moi ! Pas nous deux, August ! Pas nous trois ! Où sont les autres ?
Schelling ! Novalis ! Dorothée !

Où est la Vierge de Dresde, je la veux ! Viens avec moi, Caroline, je
t'emmène. Une vierge ne nous effraie pas.

Entrons ! Entrons dans le Musée intense ! Franchissons le soir, la Ténèbre. Ne
sortons plus !

Où sont les amis, le groupe ?

Que les murs nous enclosent ce soir ! À nous tous, peintures et marbres ! Dans
la Galerie fermée la nuit sera libre. Le monde, Romantique. Nos Fureurs
sont en route.

CAROLINE

Il me fait rire. Eh bien, entrons.

12.

Dans la Galerie.

LE GARDIEN

Nous sommes dans la Galerie de Dresde, extrêmement célèbre partout en Europe pour ses collections d'art prestigieuses, principalement rassemblées par Frédéric le Sage, Électeur et duc de Saxe, ami de Luther, protecteur de Durer et de Cranach; Auguste II, Électeur de Saxe, roi de Pologne, et surtout par son fils, Auguste III, collectionneur, ami passionné des Arts. À la fin de la Guerre de Sept ans, ce prince, pour fêter la paix, eut l'idée singulière de laisser admirer ces chefs-d'œuvre à tous ses sujets. Et c'est ainsi, depuis trente-cinq ans, que cette Galerie est ouverte aux visiteurs. D'autres États, dit-on, le font maintenant aussi.

La Maison comprend deux salles : la salle des Antiques, qui rassemble, vous vous en doutez, de nombreuses sculptures, principalement des copies de fameux marbres gréco-romains, parmi lesquels une célèbre Vestale et un magnifique Lutteur. Je vous y conduirai dans un petit moment,

puisque par une de ces bizarreries allemandes que vous et moi connaissons bien, (alors qu'il eût été naturel, ma foi, de visiter le bâtiment en entrant

par les Antiques pour en venir ensuite aux Modernes), nous le parcourrons en considérant les Modernes d'abord.

De deux choses l'une : ou bien on trouvera là une sorte d'illustration du cheminement de l'esprit humain qui part de ce qui l'entoure et lui est proche, pour remonter peu à peu vers l'essentiel (or on sait bien qu'en art, l'essentiel, ce sont les Grecs, qui ont touché comme dit Goethe à une perfection si complète que notre tâche la plus haute est de les imiter); ou bien on dira que cette disposition est l'image d'une de ces caractéristiques bien typées de notre situation nationale, puisque nous n'avons pas d'antiques en propre, issus de notre histoire et nés sur notre sol, de sorte que l'Allemagne n'est elle-même que parmi les Modernes, vraiment.

Nous sommes donc ici dans la Galerie de peinture, qui comprend des œuvres d'Agricola, Albani, Asselijn, Avercamp, pour les A,

Bacchiacca, Backhuysen, Barbari, Barocci, Bartolomeo Veneto, Bassano, Batoni, Bedolo, Bellotto, Bemmell, Berchem, Berckheyde (Gerrit Andriaensz, l'autre est son frère dont nous n'avons rien), Biscaino, Bles, Ferdinand Bol, Hans Bol (très bien représenté), Borch, Bray, Brekelenkam, Brili, Bronzino, Brouwer, ainsi que Brueghel l'Ancien – mais oui, parfaitement – et Buti, pour les B,

ce qui vous donne idée de l'importance des collections, et me permet de

vous dispenser des C, D, E et de la suite, pour le plus grand soulagement de tous.

Une chose, une seule, doit être citée absolument : la Madone de Rafael, dite Madone Sixtine parce qu'on y voit la vénération à la Vierge de Saint Sixte II, pape et martyr, protecteur de la famille des Della Rovere dont l'un des membres, François, prit à son élection le nom de Sixte IV, qu'il rendit fameux surtout en faisant édifier la très célèbre chapelle, dite Sixtine elle aussi (et décorée pour l'éternité par Michel-Ange et le même Rafael), Sixtine, donc, mais sans rapport vraiment direct, on le voit, avec la Madone d'ici. De l'avis unanime, cette œuvre, une des plus parfaites de tous les temps, domine la Galerie de son exténuante beauté : elle nous fatigue, à force d'être calme, absolue, marchant légèrement, pieds nus, sur les nuages, portant au bras l'Enfant nu, divin et soucieux. Rafael est bien le seul à ne pouvoir être donné comme Antique ni Moderne. Goethe dit de lui : Jamais il n'imité la manière des Grecs et pourtant il sent et agit comme un Grec.

AUGUST

Parle-nous de toi, gardien.

FRIEDRICH

Ce gardien est inattendu, Il cite Goethe, et il le connaît.

AUGUST

Cet homme et Goethe ont guerroyé ensemble. C'est une curiosité, une œuvre caractéristique. Il ne dépare pas,

FRIEDRICH

et le Seigneur des lieux fut très perspicace, lorsqu'il décida d'offrir à la curiosité du public, outre les marbres anciens (copiés, inauthentiques), outre les Modernes et Rafael entre les deux,
un Moderne en vrai, la chose même : ce Gardien inimitable aussi.

AUGUST

Raconte, gardien. Le public aimera.

LE GARDIEN

Ces jeunes gens sont un groupe d'artistes philosophes, écrivains, je ne sais pas au juste qui visitent la Galerie quotidiennement depuis trois semaines. Évidemment cela nous crée des habitudes. Mais rien n'est à l'abri de leur arrogance. Leur fidélité à la Galerie m'agace, donc, alors qu'usuellement je me réjouis de la présence des habitués.

Il faut dire que ceux-là n'ont pas de crayon à la main, et c'est étrange. Usuellement, il y a deux sortes de visiteurs : les occasionnels, qui passent. Et les artistes, qui reviennent, mais un crayon à la main.

SCHELLING

Parle de toi, gardien.

FRIEDRICH

Merci, Schelling.

LE GARDIEN

Rien ne me disposait à ce métier. J'étais soldat. Paysan, par ma famille, où on n'a jamais vu de peinture. On est protestants. Depuis, j'ai appris que les catholiques ont des peintures dans leurs églises. Pour nous, c'est surprenant : quelque chose comme on imagine les temples païens, avec des dieux figurés.

Et puis j'ai rencontré Goethe : je suis tombé dans la culture. Pas les beaux-arts, spécialement. Plutôt le roman, d'abord. Je voyais Goethe écrire, j'ai voulu connaître un de ses livres. Vous imaginez : célèbre, et puis qui écrivait, devant moi. J'ai lu *Werther* – l'histoire d'un peintre – et j'étais si absolument triste que le monde me paraissait pâle, défait, glacière. Après, je ne pouvais que mourir, ou lire autre chose. J'ai lu des romans. Sans cesse, l'un après l'autre. Je voulais tout comprendre. Filer de nouvelles histoires. Ma vie a été saisie par le Roman. Avez-vous connu cela ?

J'ai rencontré Goethe à la guerre, pendant la campagne de France. Cet homme m'a déplanté. Démarré, débâclé. Jeté au loin, mon port est libre. On parlait, longuement la nuit, entre les flammes couvées des campements. Il avait une autre façon de considérer les choses. Je le voyais écrire, des jours, des nuits, sans arrêt. Je n'ai plus voulu être soldat.

Rentré en Saxe, j'ai cherché un métier. J'ai eu de la chance, il fallait un concierge ici, avec toutes ces visites. J'ai dû apprendre l'histoire, les tableaux. C'est un cercle, ça ne finit pas. Tout est changé. Ma vie a levé. Avant, j'étais une graine sèche.

Voyez les tableaux, s'il vous plaît, nous avons peu de temps. Il est tard.

AUGUST

Le Gardien a raison : nous sommes au cœur de l'Allemagne. Voyez les deux grands portraits, en pied, d'Henri le Pieux et Catherine de Mecklembourg. Il y a en eux quelque chose de cette raideur, de cette gaucherie qui font l'Allemand, à tout jamais. C'est la grâce lourde qu'il faut à l'Europe.

Un seigneur italien porterait-il si stupidement ce bonnet de travers ? Et quel bonnet ! Fleuri, comme une parure de sauvage océanique sur la tête d'un fermier saxon. Tout le portrait, ainsi, désigne avec crudité à quel point le vêtement de cour est peu convenant au corps robuste, agraire de cet homme. Pourtant fin, vers les jambes. Et elle ! Plus petite, avec cette moue enfantine, poupine, qui transparaît sous la duchesse comme chez toutes les femmes d'ici, avec cette stupéfiante coiffe en crinière comme un cheval harnaché pour la

fête, elle petite, adolescente, tout aussi impossible sous le vêtement de parade qu'il l'est, lui, mais pour des raisons inverses. Lui, en quelque sorte, est trop puissant, trop animal pour la frivolité du tissu. Elle est trop fragile au contraire, trop incomplètement formée pour l'ampleur des bijoux et de la parure.

C'est parce que la vérité de ces deux tableaux est dans ces deux autres que voici, de taille comparable. Ces deux figures en pied, homme et femme, sur ces deux longues toiles aussi,

mais nus ceux-là, vraiment, des pieds à la tête, tenant une pomme, lui a les orteils du pied droit écartés, regardez. Comme ils sont beaux ! Que l'homme et la femme nus sont beaux ! Et comme, pourtant, ils ont aussi si nus soient-ils une sorte de vêtement invisible et absolument présent, un voile absolument transparent mais présent, là, qui les couvre, et leur disconvient autant que le vêtement des autres tout à l'heure,

combien ils ont dans le corps quelque chose de gauche qui reste, comme s'ils étaient encore un peu à l'étroit dans un vêtement mal (légèrement mal, à peine mal) ajusté, comme s'ils n'étaient pas encore absolument, intégralement nus, comme s'ils portaient un peu de leur humanité en vêtement pas tout à fait bien taillé,

alors qu'ils n'ont rien sur eux, si ce n'est la pomme dans leurs mains.

FRIEDRICH

Cranach, vieux Cranach.

LE GARDIEN

Il est tard. Les visiteurs sont arrivés tard.

NOVALIS

Pourquoi avons-nous perdu, en Champagne ?

LE GARDIEN

Je ne sais pas.

NOVALIS

J'avais un parent, là-bas.

SCHELLING

On dit que nos armées étaient les plus fortes.

LE GARDIEN

Cela n'intéresse pas les visiteurs de la Galerie.

NOVALIS

Il paraît que Goethe était bien informé. Est-il vrai que Goethe connaît le

secret de ces journées-là ?

LE GARDIEN

C'est une rumeur, on peut tout dire. Je n'en sais rien, on ne parlait pas de ça.

La visite continue. Je vous conduis à la deuxième salle. C'est un peu court, je sais. Mais la journée se termine, la Galerie va fermer bientôt, tout le monde doit sortir.

Voyons les Antiques, s'il vous plaît. Ce sont des copies, principalement.

FRIEDRICH, *aux autres*

Restons !

Les jeunes gens se cachent dans la salle. Les autres visiteurs s'éloignent, emmenés par le Gardien.

13.

Friedrich, August, Caroline, Novalis, Dorothee, Schelling dans la Galerie.

FRIEDRICH

Nous voici prisonniers des Modernes.

Condamnés à nuiter ensemble.

Le gardien n'a rien vu.

Que fait-on ici, quelle sombre fête jusqu'au jour ?

Quel théâtre noir ?

UN AUTRE

Je cherche.

UN AUTRE

Voici :

introduisons madame,

parmi nous. À notre mystère.

UN AUTRE

– C'est une cérémonie.

UN AUTRE

Son nom, Dorothée :
ce soir, pour vous je la baptise.
– Elle s'appelle autrement, j'oublie.

UN AUTRE

Salut, Madame.

UN AUTRE

Vous entrez chez une grande personne
dont chacun de nous est un membre,
un organe, un petit bout.
Voulez-vous être une partie de ce corps ?

UN AUTRE

Nous avons déjà quelques yeux,
des reins fouillés, un bras long,

UN AUTRE

de solides épaules,

UN AUTRE

des bouches, des bouches en surnombre.

UN AUTRE

Serez-vous notre cour ? Notre dent dure ?
Ou notre oreille,
notre sein palpitant ?

UN AUTRE

Nous concourons à une pensée,
une écriture, un poème,
où chacun de nous s'est perdu,

UN AUTRE

anonymes, définis mais sans marque

UN AUTRE

nous sommes un tissu de philosophie,
de rêves. Venez. Il fait bon
au cœur de la toile.
Perdez-vous.

UN AUTRE

La nuit sera belle, je pressens.
Nous allons initier Madame.
Mais à quoi ?

UN AUTRE

À la beauté :
voyez où nous sommes.

UN AUTRE

Schelling dit :
une peinture est admirable
quand elle abolit la cloison invisible
entre l'idéal et le réel.
Ainsi nous serions captifs, cette nuit
de tous ces murs abattus ?

UN AUTRE

Madame, "abolie" me gêne.
Entre les idées et les choses
je vois plutôt dans ces peintures
que l'ombre couvre peu à peu
la limite invisible, imprenable
mais toujours là.
Il est vrai que parfois cette membrure
se déchire en un cri de douleur
mais la chair du monde n'est jamais
toute à vif
les choses
tout écorchées.

UN AUTRE

Il dit aussi
la beauté est l'infini
dans une présentation finie.
C'est mieux, je crois.

UN AUTRE

Cela veut dire

UN AUTRE
que la beauté ne se suffit pas de l'infini
de l'illimité, de l'absolu, de l'immense
il lui faut un corps, des limites, un dessin.
Mais elle ne se suffit pas du corps,
du dessin, de la forme,
il lui faut un infini qui l'habite,
qui l'ouvre.

UN AUTRE
Schelling, est-ce bien cela ?

UN AUTRE
Je n'ai rien pu dire.

UN AUTRE
La pensée n'appartient pas.

UN AUTRE
Oh, vous défendez votre mari, vivement.
Lui appartenez-vous ?

UN AUTRE
Les fantômes de la nuit se débrident.
Diable, on n'est pas impunément entouré de toutes ces figures.
C'est donc à ce mystère peint ?
À la beauté ?

UN AUTRE
Au petit enfant que voilà. À la lignée des mères.

UN AUTRE
De qui est cet enfant ?

UN AUTRE
De nous tous, de nous tous.

UN AUTRE
Il est du père.

UN AUTRE
Qui est le père ?

TOUS

Nous tous, nous tous.

UN AUTRE

Et vous donc aussi, Madame.

UN AUTRE

C'est ton fils, August.

UN AUTRE

C'est aussi le mien.

UN AUTRE

C'est le fils de la République, de l'Esprit de l'époque.

UN AUTRE

L'Esprit de l'époque est venu, et a couvert Caroline.

UN AUTRE

L'époque c'est toi, c'est moi.

UN AUTRE

Et vous donc aussi, Madame.

UN AUTRE

Nous sommes le père, tous.

UN AUTRE

Pas de lignée.

UN AUTRE

Les enfants n'ont d'ascendance,
qu'eux-mêmes, et le temps.

UN AUTRE

Comme les fragments, les poèmes, les phrases.

UN AUTRE

Qui est l'auteur ?

UN AUTRE

Au siècle finissant. Aux dix-huit siècles tombés.

UN AUTRE

Aux lignées inventives, aux filiations nouvelles.

À ton avenir, gamin.

UN AUTRE

À la Madone.

Le Mystère de cette Chambre, c'est la Vierge.

Vous n'empêchez pas que c'est elle qui trône.

UN AUTRE

C'est ici la beauté

immédiatement corporelle

et spirituelle.

UN AUTRE

C'est la Femme, une femme.

UN AUTRE

Secrète

– oui, c'est le mystère,

UN AUTRE

la Vierge, pas touchée,

pure et ancienne.

L'enfant-femme au fond de nous toutes,

pas eue, pas possédée

vierge vraiment, toute donnée, jamais prise,

sans blessure. J'étais ainsi. Nous avons toutes été ainsi :

florales.

UN AUTRE

Et mère pourtant. Celle-ci a son bébé à l'épaule, voilà

le Divin, le Romantique

UN AUTRE

la déclaration sèche

qui passe chacun, nos limites

et les petites femelles adultères.

UN AUTRE

Vierge-mère, mère absolument pure comme toutes nos mamans,

la grande Frileuse réchauffée, ah, l'Orbite !

C'est ma mère très belle, c'est moi,

Toutes, relevées de nos chutes

levées par celle-là,
 qui a fait un Dieu toute seule, qui n'a trompé qu'elle-même avec l'Absolu,
 Marie, petite et douce sans tache,
 poupée, céleste (comme la servante de Proust).
 Mon Dieu, la servante de Proust à la télé,
 pleurant, aujourd'hui encore (parce que la télé)
 de la mort de Marcel qui disait doucement Céleste, Céleste !
 Divine, Virgine,

UN AUTRE

Vous êtes en danger de catholicisme.

UN AUTRE

Aucun risque.

La poésie romaine est plus immédiate,
 populaire.

Ceci est trop pensé, politique,
 – protestant.

UN AUTRE

Schelling, que vous êtes prétentieux.

UN AUTRE

À la mort.

UN AUTRE

Encore la Mort ?

UN AUTRE

Que veux-tu ? Elle m'a laissé ce devoir.

UN AUTRE

Qui ?

UN AUTRE

Sophie.

UN AUTRE

Qui est-ce ?

UN AUTRE

Morte à quinze ans.

Vierge – mon épousee.

Le seul mystère.

C'est à quoi je m'occupe.
Oui, je guéris, je vais mieux, j'ai même
vu une autre femme.
Oui, je vais mourir après elle
la suivre,
par volonté. C'est simple. Je pense à cela,
très fort, et je vais mourir, je suivrai.

UN AUTRE
Rite, scènes de nuit.

UN AUTRE
Danses confuses, acrobates.

UN AUTRE
Quel est ce temple ? Cette confrérie ?
Où l'autel ?

UN AUTRE
Le Temple, c'est le Corps.

UN AUTRE
Sophie, c'est le Christ.

UN AUTRE
Fils de Vierge.

UN AUTRE
Le Résurgent.

UN AUTRE
La Pâque venue, les Trois Jours.

UN AUTRE
La Tombe ouverte.

UN AUTRE
La Pierre Levée.

UN AUTRE
La pensée est forte, surtout la pensée ainsi.
Elle guide.
Elle pénètre à l'axe du temps,

nous inspire, nous happe,
 comme au fond d'un tuyau très fin où on est
 appelé
 c'est ma vocation.
 Je veux la mort, l'extinction,
 le happement par le Vide,
 l'exténué, ce qui est au bout des conduits de la tête,
 la pointe retournée.
 C'est de la pensée :
 il n'y a pas de geste, pas d'effraction
 pas de sang, ah non, bien sûr.
 Le sang est obscène, offense à Sophie.
 Il faut plus d'amour, de philosophie.
 De la volonté, ferme et douce, de la pensée
 ramassée, réduite,
 le point éteint et très clair qui est au bout des feux
 et des caves, des conduits,
 l'extrémité du Monde, et de l'immonde,
 la mort, la petite mort très sauvage,
 la fin, quoi.

UN AUTRE
 À la Nuit. Au Silence.
 À la coupure des paroles.
 Aux forces pures, au dehors. À la Nature.
 À la vérité sombre et stellaire,
 hors de nous, hors de nous.

UN AUTRE
 Toi, Schelling, le plus philosophe ?

UN AUTRE
 Oui, mais pas ici.

FRIEDRICH
 Aux Modernes qui nous entourent.
 À la maison des Modernes où nous sommes enfermés.
 Au Siècle. Au millénaire, qui monte.
 À la Nuit qui vient, Schelling, aux Abysses, aux Sondes,

au Futur désenchanté.

Ils s'endorment, tous.

14.

Il fait nuit - nuit profonde. Entre le Gardien, une lampe à la main.

LE GARDIEN

Dormez, jeunes têtes !

Vous me croyez trompé, mais je veille.

Je sais que vous êtes là.

Auguste, Caroline,

les trois Frédéric,

et vous, Madame étrangère.

Le monde va, les toiles reposent,

la nuit marche, grande femme drapée.

J'ai l'œil, n'ayez crainte.

Je ne tombe pas.

Entrez, Goethe.

Le Musée vous accueille.

Il y a là des toiles dormantes :

jugez-les.

Dites-moi ce que vaut

celui-ci, qui ronfle,

cette femme, sein dénudé.

Bien peint ? Bien pensé, – ou piètre,

pierreux, friable,

bientôt cassé ?

GOETHE

Attention ! Est-ce qu'ils rêvent ?

LE GARDIEN

Je n'en sais rien.

WAGNER

Prudence. Quand on rêve qu'on rêve,
le réveil est proche.

LE GARDIEN

Ils sont ivres. La Nuit leur a tourné la tête.
Et lourds ! Digérants !

GOETHE

Ah. C'est l'époque. Allemands ?

LE GARDIEN

Peut-être.

GOETHE

Wagner : musique. Enfants, berceuse.
Chansons.

WAGNER

Es-tu Ancien, Goethe, es-tu moderne ?

GOETHE

L'art ancien regarde le Monde,
paisible.
Les Modernes ont la souffrance,
la conscience.
Entre les deux je ballotte,
tantôt Ulysse, tantôt Quichotte,
Voilà Goethe, c'est moi.

LE GARDIEN

C'est peu pour un si grand homme.
Tu vieillis.

WAGNER

Es-tu Allemand, Goethe, ou bien Français ?

GOETHE

J'ai o et e dans mon nom,
à la française.
Un vieux grand-père était tailleur
à Paris.
Si la France a la tête claire,
et l'Allemagne les nerfs à vif,

j'ai des deux entre les oreilles,
un peu Mozart, un peu Corneille,
c'est Goethe, c'est cela.

AUGUST

Es-tu épique, ou dramatique, dis ?

FRIEDRICH

Es-tu comique, oder tragique ?

SCHELLING

Es-tu peintre, es-tu poète,
es-tu sculpteur, ou musicien,
es-tu ministre, ou romancier ?

LE GARDIEN

Sarabandes, rondes et masques.

TOUS

Réveil, réveil.

WAGNER

Colère, ardeurs. Puissance à la voix.

Cris, râclément des organes.

Visions.

TOUS

Regards enchaînés. La voilà, l'Initiation,

le Grand Sommeil, (enfin !)

Madame ! Madame !

LE GARDIEN

Passent des sorcières, les bras couverts d'animaux.

Les sorcières : Sabbat ! Sabbat !

Cuisines, œufs pourris !

TOUS

Euménides, montée du chœur.

Bêtes tapies, cloportes,

Lourds hannetons.

GOETHE

Je ne suis rien, j'ai tous les torts.

J'écoute le monde, je vis, je dors.

LE GARDIEN

Où es-tu, Goethe ? Dans la Galerie,
je ne te vois plus ! Je t'ai perdu !
Es-tu dedans, ou dehors ?
Es-tu vivant, es-tu mort ?

GOETHE

Je suis vivant comme les toiles,
et mort comme ceux-là qui dorment,
je suis dedans comme le cœur,
et sur le toit, palmier dans le ciel,
Je suis d'Orient, un peu Arabe,
un peu indien (ou flamand)
un peu Faust, un peu Staline,

LE GARDIEN

Passent Faust et Staline, égarés.
Staline : où est la sortie, où est la sortie ?

GOETHE

un peu magicien ou démon,
je vais entre l'un et l'autre
balance suspendue,
je suis Goethe, je suis l'Europe,
fendue.

CAROLINE

Es-tu un homme, ou une femme ?

GOETHE

Comme toi Caroline,
un peu des deux.
Mais moins politique, moins embrassée
par la Révolution,
moins aimé, moins redouté

FRIEDRICH

(Serais-tu, Goethe, de cette humanité supérieure, virile et femelle à la fois ?)

GOETHE

J'ai de la femme dans les hanches,
et de l'homme par les yeux,
je suis Goethe, je tourne, je penche

je suis les deux.

WAGNER

Je suis fourbu, à force de sauter.

Quelle exaltation !

GOETHE

Comme la Nuit est sereine. Août à Dresde : vent chaud.

Le toit de la Galerie peut crever, on verrait des étoiles en chevelure !

Vois ceux-ci qui dorment ! Quelle robustesse. Quelle jeunesse exacte. Quelle vie.

Que le monde est digne, et vaste. Comme la pensée est petite, si elle ne s'ouvre pas à lui, comme une femme à son ardent amoureux !

Goethe, Wagner et le Gardien sortent, en sautillant. On entend le silence, les souffles paisibles du sommeil, la douce nuit qui marche. Entendez.

15.

DOROTHÉE

Au cœur de la nuit profonde, je me suis levée. Je dormais mal, ou peu. Je me suis promenée dans la Galerie.

Il faisait clair. La lune d'été, en longues chutes baignait les couloirs, et la salle. On apercevait la forme des tableaux, grands et petits, et d'un côté le profillement des sujets et des ombres. Parfois la genèse d'une couleur. La Nuit en avançant s'était un peu rafraîchie, l'air était moins épais. Il y avait des craquements, des passages sous les lattes, était-ce mon pas, ou des habitants souterrains et nocturnes ? Et puis les souffles, les respirations douces et fraternelles des jeunes gens endormis.

J'aurais dû avoir peur, mais rien. Peut-être aurai-je eu peur, parmi des sculptures. Mais là, les toiles s'étaient presque vidées, repliées sur elles comme des plantes. Tout attendait.

Et puis, dans un angle du mur, je les ai vus tous deux, les amants. Schelling était nu. Ou presque nu, je ne sais pas. Sa peau était tendue et opale sous les tombées lunaires. Très vive, comme un éclat du ciel. Très bleue, très pure. Seul marbre. Comme les épaules rieuses d'un enfant dans l'eau. Caroline, toute vêtue, était debout dans ses bras, dans ses jambes. Ils s'embrassaient.

Ils ont entendu mon pas. Et comme je m'étais arrêtée, frappée, ils m'ont regardée tous deux. J'ai détourné la tête, l'esprit en torche. J'ai passé. J'ai continué ma promenade.

16.

CAROLINE, *la rejoint*

J'ai été mariée, à dix-sept ans, à un médecin qui m'a emmenée dans une province déserte, j'ai eu trois enfants, deux sont morts. J'ai vécu sept ans là-bas.

(Avez-vous eu des enfants morts ?)

Et puis il est mort aussi. Je suis revenue chez mon père, où j'étais un poids. J'ai commencé de courir les hôtes, les villes, avec ma fille à mon bras.

J'ai noué un amour, à cette époque. Noir. Il aurait pu me tuer. Il a presque essayé, un soir, en me cognant la tête à une muraille. Je me suis resserrée dans le silence.

J'ai filé à Mayence, chez Forster. Vous connaissez ? Un écrivain, le plus brillant. Il avait vécu le vrai monde :

d'autres terres, labouré l'océan, possédé des femmes sauvages.

Il a sombré avec la République. Il est mort à Paris, en regardant la révolution prendre feu.

Je suis allée en prison, avec ma fille. Des soldats m'ont brutalisée. Je me suis enfermée autour de la douleur.

Les deux Schlegel m'ont sortie. August m'a voulu pour femme. Je l'aime beaucoup, savez-vous cela ?

Peut-être me suis-je trompé de frère. Peut-être Friedrich était-il mon homme.

Lui et moi sommes de la même race. Nous savons rire. Nous n'avons peur de rien, pas même de la colonne de vide autour de laquelle nous sommes enroulés. Il m'aime. Il m'appartient. Je vous le donne.

Je vous offre Friedrich, ma chérie, prenez-le. Je vous le laisse, comme l'oiseau du sacrifice. Qui en mourra ?

Vous me croyez impuissante ? Je peux tout briser, demain, cette nuit même. Le mariage, les raisons, le peux recevoir les flèches.

Mais je ne veux pas. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Il est si aérien, céleste !

Voulez-vous la raison : l'inavouable ? Il n'est peut-être simplement pas assez beau. C'est la Religion qui nous porte, vous savez.

Il me faut un dieu qui dans ma vie s'avance.

Est-ce Schelling ? Est-ce lui, qui vient ? Ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas seule.

C'était une minute de basculement dans la nuit, où je n'ai pas eu les rênes.
 Pourquoi étiez-vous là ? Pour témoigner à quelle audience ?
 Il m'a semblé sortir de la pensée, du rêve. De la tête. Verser dans la Nature,
 dans le principe. En l'embrassant.
 Pourquoi ? Est-ce la philosophie ? Son système ? Je n'avais rien prévu, ni
 demandé.
 Je ne sais rien des lendemains. August m'est nécessaire. Sans lui, je tombe.
 Mais il est si amical. Toujours sensé. Jusqu'à l'impuissance.
 Pourquoi n'ai-je jamais fait mon deuil du bonheur ? Oh, pas l'arrangement, le
 petit content, les vies en ordre,
 non. Le grand bonheur, absolu, intouchable. Pourquoi la morsure de cela ne
 me laisse-t-elle jamais ?
 Courberai-je ? Ploierai-je un certain jour ?

DOROTHÉE

Mais son enfant ?

CAROLINE

Le gosse ? Mais August n'est pas le père !
 Vous l'avez cru ? C'est gentil. Vous êtes drôle.
 Friedrich ne vous a pas raconté ? Ah, vous n'avez pas tous les secrets de la
 famille !
 Je ne veux pas de ce passé. Je le raye. Je suis déliée.
 Je ne veux pas choisir ma vie pour un enfant.
 Le gosse est à moi. Il est affranchi de ses origines. Après tout, les Français
 nous ont appris cela aussi.
 Voyez-vous cette boîte, habituellement j'y tiens mes écritures, je l'ai toujours
 avec moi.
 J'y ai fourré les quelques descriptions de tableaux à quoi je me livre ici, dans
 la Galerie, depuis le début de ce mois.
 Elle est jolie, n'est-ce pas ? Tout le monde l'admire, elle a un charme très
 singulier. Un magnétisme, les doigts chauffent.
 C'est le père qui me l'a offerte. Mes années de misères.
 J'en retire mes feuillets, voici, je vous l'offre. Il y a quelque chose dedans.
 Prenez-la.

DOROTHÉE

Non.

CAROLINE

Si. Prenez-la. Il reste une feuille : c'est la déclaration de l'enfant à sa
 naissance.
 Vous aurez tout.

DOROTHÉE

Non. Pourquoi ? Pourquoi moi ?

CAROLINE

Mais parce que Friedrich y tient, à sa manière !

Moi, je ne veux plus rien de cette affaire. On est libre de ses traces.

Je ne peux pas la brûler, la jeter dans l'Elbe. Je ne jette pas mon passé.

Disons : je le cède.

À vous. Vous n'êtes pas inscrite dans notre histoire. Vous êtes étrangère, vous êtes d'ailleurs.

C'est physique. Vous n'êtes pas vraiment Allemande. Vous pouvez bien me donner cette joie-là !

DOROTHÉE

Vous êtes folle. Laissez-moi.

CAROLINE

Pourquoi seriez-vous quitte de nos fautes, de nos taches ? De nos écrits, de nos blessures ?

Vous croyez pouvoir entrer ainsi, dans le réseau de mon amour, August, Friedrich qui vous aime ici sans me le demander, sans vergogne,

me sauter dans le dos à mon premier baiser, dans la nuit,

m'épier, me traduire,

et vous en trouver franche, sans charge, sans sceau marqué à votre jambe ?

Prenez mon poids de passé. Vous me devez cela.

DOROTHÉE

Laissez-moi !

CAROLINE

Prenez ! Fille sans faute ! Vierge éteinte !

Prenez !

DOROTHÉE

Mon dieu ! À l'aide !

CAROLINE

Voleuse de sangs. Petite singe.

Brendel ! Fille Mendelssohn ! Dorothee de bazar !

Elle lui donne la boîte. Dorothee s'enfuit.

DOROTHÉE

Friedrich ! Friedrich ! Sortons d'ici, elle me fait peur.

Elle me hait, elle va s'acharner. Elle n'acceptera jamais que je t'aie prise.
C'est à toi qu'elle en veut. Elle t'aime, follement. Elle se rue sur un cheval
blond par dépit, par un sanglot de haine.
Mais c'est toi qu'elle agrippe. Fuyons, Friedrich. Elle va nous tuer tous. Parce
que je suis juive et que tu es Allemand.

FRIEDRICH

Dorothee, Dorothee, calme-toi.

Que se passe-t-il. Tu délirés. Tu es chaude, tu trembles.

DOROTHÉE

Friedrich. J'ai peur. Je veux sortir. J'ai peur.

FRIEDRICH

Ce n'est rien. Dorothea, Dorothea.

Ce sont les tableaux dans la Nuit qui t'affolent. Toutes ces ombres, ces teintes
séchées.

La Galerie est close. Tu sais bien. On ne peut pas sortir encore.

N'aie pas peur. Le jour perce, tout doucement. La lumière vient.

Il n'y a rien, c'est l'été. Il faut attendre un peu.

Le matin va venir. La grande porte s'ouvrira. L'air libre. Le passage.

IV

SACREMENTS

Paris, 1804

17.

On a pris de grandes libertés avec les faits : ainsi, à Valmy, le retrait de l'armée prussienne n'eut pas lieu après une nuit d'attente et d'incertitude, mais après dix jours, immobiles, où l'on campa.

À Mayence, où Caroline se trouvait en effet, il est vrai que le théâtre connut une vie intense après la fuite des Comédiens. Mais la pièce L'Arbre de la Liberté ne fut composée que quelques années plus tard. Caroline, enceinte et captive, ne fut pas retenue dans le théâtre, et encore moins sur la scène, mais au fort de Kronberg, distant de quelques lieues. Il y eut peut-être un acteur parmi les délégués de la Convention (après tout...) mais celui-ci ressemble à Talma, qui ne vint jamais à Mayence. C'est qu'on avait besoin de Talma pour une scène suivante, et qu'on a voulu préparer son entrée.

Dorothée n'était pas à Dresde, elle rejoignit le groupe à l'automne. Mais il est vrai, comme on va voir maintenant, que Friedrich et elle après quelques années d'amour et le changement de siècle, vécurent deux hivers à Paris.

– À quoi s'ajoutent bien d'autres affabulations, et même une insolente petite inexactitude dans la rectification faite ici.

Il faut juger si, comme dans une bonne peinture, toutes ces erreurs de détail servent à la vérité de l'ensemble.

18.

DOROTHÉE, *entrant*

Il y a une lettre d'August.

FRIEDRICH

Ah, c'est bien. Tu l'as lue ?

DOROTHÉE

Je te croyais encore endormi. Il est content.

Il donne des nouvelles des uns et des autres. Il passera peut-être à Paris.

Il te propose de terminer le livre de Novalis pour le publier avec toi.

FRIEDRICH

Montre.

Il lit la lettre.

Quelle horreur. Je voudrais du café. Tu veux bien me préparer du café ?

DOROTHÉE

Tu es triste ?

Aie ! Je me suis fait mal.

FRIEDRICH

Caroline faisait mieux la cuisine.

Tu es plus philosophe, mais elle cuisinait mieux.

DOROTHÉE

Cuisinait ?

FRIEDRICH

C'est loin, maintenant.

August me met en boule.

DOROTHÉE

Pourquoi ? Novalis était son ami.

Ils ont parlé du livre. Il a laissé des notes. August peut finir.

Il faut publier ce texte. La poésie est supérieure.

Mais aïe ! Ça fait mal ! C'est trop chaud !

FRIEDRICH

C'est faux. C'est moi qui l'ai vu en dernier. Je suis sûr que son plan était
changé. Il voulait tout refaire.

Et puis, August est trop sage. Il va tasser.

C'est fini, ce temps. L'écriture à trois, c'est ridicule.

Il n'y a plus de groupe. Chacun est à ses affaires.

On ne va pas simuler.

Chacun vit. Chacun signe.

Il faut publier le livre. Comme il est.

Interrompu, cassé à un bord.

Le poète s'est arrêté aussi. Il s'est brisé.

Il faut montrer la cassure. Ouverte.

Tu as eu de l'argent ?

DOROTHÉE

Non. Le type dit qu'il ne peut pas payer encore.

FRIEDRICH

L'ordure. Il ne faut pas se laisser faire.

S'il veut la traduction, qu'il paie.

Tu n'as pas donné les dernières pages ?

DOROTHÉE

Si. Il veut les voir.

FRIEDRICH

Naïve ! Il peut nous faire attendre autant qu'il veut.

Il nous reste de l'argent ?

DOROTHÉE

Non.

FRIEDRICH

À Paris, il en faut. On va crever.

Va le revoir. Crie, secoue-le. Prends-lui de l'argent.

J'en peux plus, moi. Le jour est noir.

Je t'attends. Je me rendors.

19.

NAPOLÉON

Entrez, l'acteur.

Entre François.

Je suis content de vous voir. Asseyez-vous là. J'ai quelque chose à vous demander.

Entrent le Prince et Compagnon.

LE PRINCE

Citoyen Consul,

le Sénat vient de voter une motion. Vous êtes invité à achever votre ouvrage en le rendant immortel, comme votre gloire.

NAPOLÉON

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE PRINCE

Cela veut dire, j'imagine, que votre gloire étant déjà immortelle,

NAPOLÉON

C'est peu, c'est encore très peu.

LE PRINCE

il serait bon que le système soit immortel aussi.

NAPOLÉON

Ceci n'est pas assez clair.

LE PRINCE

Le Consulat est assailli d'adresses, de toute la France.

En voici une, des autorités des Bouches-du-Rhône.

« Un complot atroce a mis en péril les destinées du pays.

L'arrestation et le supplice des coupables ne rétablira point la sécurité.

Il manque une barrière entre le pouvoir et les ambitieux, entre vous et les poignards. »

NAPOLÉON

Eh bien ?

LE PRINCE

« Que l'hérédité du pouvoir soit donc proclamée ! »

NAPOLÉON

Ne craint-on pas la monarchie ?

LE PRINCE

Plus depuis une semaine. Ils avaient peur que vous rendiez le trône aux Bourbons.

Depuis que vous avez fusillé Condé, il n'y a plus de risque.

Vous êtes comme la France : vous avez du sang royal sur les mains.

Vous pouvez durer.

NAPOLÉON

Pourquoi veut-on que je dure ?

LE PRINCE

Écoutez ceux-là :

« Les citoyens redoutent l'avenir, pour leur existence et leurs biens.

La nation ne recule pas. Elle veut le gouvernement héréditaire, comme ciment de la liberté qu'elle a conquise.

Elle ne se repent pas de la Révolution : elle veut en garder les bienfaits.

En fondant une dynastie, elle ôtera tout espoir aux restes des temps anciens. »

NAPOLÉON

Qui sont-ils ?

LE PRINCE

Les corporations du Nord.

NAPOLÉON

Vous les comprenez ?

LE PRINCE

On a voté les nouvelles lois civiles, tout est en ordre. La société maintenant est clarifiée.

Les Français veulent fixer cela.

NAPOLÉON

Dans quel but ? Pour quelle œuvre ?

LE PRINCE

Et ces autres :

« Un prompt divorce d'avec Joséphine assurera la postérité de Bonaparte, dont la France est l'épouse. »

NAPOLÉON

De quoi se mêlent-ils ?

Qui est-ce ?

LE PRINCE

Les Marins de Toulon.

NAPOLÉON

Qu'on dise au Sénat que la motion n'est pas claire. Quel sera le régime ?

Les sénateurs doivent énoncer leur désir entier.

Excusez-moi, l'Acteur. Je vous verrai plus tard. Je veux relire toutes ces

lettres.

La France a une pensée. Elle me l'enseigne. Je dois l'apprendre.

20.

FRIEDRICH

J'ai cru à la formation d'un homme différent, relevé,
ni homme ni femme, homme et femme ensemble.

À l'inauguration d'un temps nouveau, dont nous étions
la confrérie des apôtres,

et moi le prophète – pourquoi pas ?
– le fondateur.

Je nous voyais franchir les limites de la personne. Tisser une sensibilité, entre
nous,
poétique et philosophique en même temps,
artiste et savante.

Nous étions artistes, savants, prophètes, amoureux, tout à la fois.

Et la Communauté, le lien des hommes était doux !

La Communauté, comprends-tu ? le croisement des fables humaines, des
yeux,

la table où on mange, la vie en partage, tout - les conceptions, les sensations,
les caresses.

Quelle humanité nous faisons !

DOROTHÉE

Comme tu es triste !

FRIEDRICH

C'est fini. Je n'y crois plus. J'ai un trou qui me fore les hanches, les reins et le
ventre.

J'ai peur. Tout le temps. Mais de rien. Du rien. J'ai une grande colonne de
vide au centre,

où je me déverse et qui me boit.

La limite du temps a été franchie – le siècle, tiens, par exemple.

Et il ne s'est rien passé. Rien n'est advenu.

On n'a pas abordé au rivage, à la promesse,

mais on n'a pas explosé non plus. On n'a pas eu la force et la dignité de
mourir au passage du siècle

parce qu'il ne se passait rien.

Novalis est mort, lui. Il était plus fidèle. Schelling s'embourgeoise.
August court après une folle.

DOROTHÉE

Au moins court-il.

FRIEDRICH

C'est vrai. Moi, je dors.

DOROTHÉE

Ne t'abaisse pas.

FRIEDRICH

Je n'ai jamais produit, comme les autres. Créé.

Mais j'avais le génie du commentaire. J'illuminais, par éclairs, la création des autres. Et quelle lumière, bon Dieu ! Quel tracé des lignes et des ombres sous la foudre !

Et l'humour ! Quel humour de brute, de faucon !

L'humour est une inspiration, un emportement céleste. Quel esprit veux-tu porter quand les dieux se retirent ?

Tu pleures.

DOROTHÉE

Non. Je t'écoute. Je ne te crois pas.

Je ne te crois pas deshabité. Le désespoir aussi est une langue de prophète. Les Grands juifs étaient désespérés.

FRIEDRICH

Que dis-tu ?

DOROTHÉE

Je dis cela, je m'insurge.

Les prophètes juifs ont fouetté le peuple de leur désespoir.

Ils réveillent le devenir. Et le troupeau, la horde prophétique hurle de douleur et de rage, et saute.

As-tu vu comme la Bible rugit ? Et le Christ ?

FRIEDRICH

Le Christ aussi ?

Pourquoi es-tu là ? Pourquoi acceptes-tu de tremper mon linge noir, toi qui écris des romans, toi qui lis Goethe tout le jour,

qui vivais à Berlin dans un cercle brillant, admirée ?
 Que fais-tu là, Dorothee, en France, démunie, dans l'hiver finissant,
 près d'un homme qui dort à midi ?

DOROTHÉE

L'humanité remise, changée, c'est nous deux.
 La personne trouée, c'est toi et moi, forés, percés chacun par l'autre,
 hémorragiques sans fin, épuisés.
 Voilà. Je suis ici pour cela. Je ne suis pas moi-même, j'ai délaissé mes bornes.
 Je suis perdue, je suis une toute petite part de l'humanité infinie, à la fois
 homme et femme, à la fois un et plusieurs, qui s'appelle
 nous deux. Toi et moi. Notre amour, Friedrich.
 Je suis l'apôtre et le disciple de ça.

FRIEDRICH

Je comprends. C'est ta force, ta philosophie, ton miracle.
 Marions-nous.

DOROTHÉE

Comment ?

FRIEDRICH

Oui. Proclame le monde qui vient dans la chair entre nous deux partagée.
 Je veux être ta femme, ton amante, ta possédée. Je te veux mon prince viril et
 prenant.
 Mais je t'épouse. À la face du siècle. Je participe avec toi de l'histoire du
 monde, de l'aventure salutaire ou damnée.
 Je te marie. Mais devant Dieu. Pour l'infini. Pour la revenue des corps, la
 remontée de la mort, pour la Pâque et la pierre tombée un petit matin de
 printemps rongé de blessures.
 Je me donne à toi : mais je veux le Christ à ma noce.
 Prends le baptême. Convertis, retourne-toi. Plonge au bain, à l'ablution
 fraîche. Entre avec moi dans l'Église.
 Et marions-nous.

21.

LE PRINCE

Général, puis-je vous dire un mot ?

COMPAGNON

Allez-y.

LE PRINCE

Que pensez-vous de l'hérédité ?

COMPAGNON

Ce que le pays en pense :
ce serait une bonne chose.

LE PRINCE

Que faut-il à la France, pour établir l'hérédité ?

COMPAGNON

Une nouvelle dynastie.

LE PRINCE

Certes.

Mais quel est le nom du système gouverné par une dynastie ?

COMPAGNON

Le système héréditaire.

LE PRINCE

Général, en tous lieux et en tous temps, celui qui dirige une nation et transmet
le pouvoir à son fils s'appelle un monarque.

Tout l'entourage du Consul a peur de ce mot. Nous n'en sortirons pas.
Mais le premier qui le prononcera, clairement, devant Bonaparte, aura droit à
une singulière reconnaissance.

COMPAGNON

Faites-le.

LE PRINCE

Vous savez bien que c'est une mauvaise idée. Je suis d'une famille ancienne.
On me hait, pour cela. On aime les républicains populaires, issus de la rue.
Vous en êtes.

COMPAGNON

C'est gentil de penser à moi.

LE PRINCE

Vous êtes soldat, sorti du rang, glorieux. Vous pouvez dire ce que tous
attendent.

Je suis un ci-devant. On me sifflerait.
 Pensez-y, Général. C'est un honneur très rare que de fabriquer un monarque.
 Cela vaut bien des batailles.

Entrent Napoléon et François.

NAPOLÉON

Entrez, l'acteur. Asseyez-vous là. J'ai une question à vous poser.
 Bonjour, citoyens.

LE PRINCE

Citoyen Consul, le Sénat délibère, mais dans la confusion.
 Ils ont leurs réserves, que voulez-vous.

NAPOLÉON

Leurs réserves !

LE PRINCE

Il faut en finir. Il faut une initiative.

NAPOLÉON

Si vous entendez que je dois la prendre, n'y comptez pas.
 J'ai assez à faire. En cette matière, c'est à la France de dire ce qu'elle veut.

LE PRINCE

Vous n'êtes pas homme à confondre le Sénat et la France.
 Les Sénateurs sont des gens hésitants. Des avocats, hommes de papiers.
 Ils n'iront pas au-devant de l'Histoire. C'est un pays trop venteux.

NAPOLÉON

Qu'ils s'enrhument.

LE PRINCE

Citoyen, il faut mettre les mots d'accord avec les choses.
 Vous êtes souverain. C'est ainsi que le pays marche.
 La Révolution est accomplie. Cela veut dire : irrévocable. Mais aussi :
 terminée.
 Nous le savons. Qu'en sait l'Europe ? Pourquoi l'Angleterre paie-t-elle des
 assassins ?
 Avez-vous des agents à Londres, pour restaurer les Stuarts ?
 C'est que nul ne croit une République durable. Nous ne sommes pas à
 Athènes. La République est une chimère.
 C'est une invention de métaphysique, de philosophie. Ce n'est pas ainsi que

vont les États
Tant que durera la République, il y aura un trône à rétablir.
Et un Bourbon pour l'occuper.

NAPOLÉON

Que voulez-vous ?

LE PRINCE

Le peuple vous aime, jusqu'à l'ivresse. Il a peur des assassins. Pour vous, et
pour lui-même.

NAPOLÉON

Que voulez-vous ?

LE PRINCE

Les soldats le savent, le disent. Les armées grondent.
Feront-ils mouvement, sans votre avis ?

NAPOLÉON

Non. Pas de gouvernement du sabre.
La France est trop intelligente. Quand le sabre s'en prend à l'esprit, il est
battu. L'esprit est plus fort.
Ou il faudrait cinquante ans d'abjection.

COMPAGNON

Que ce doute nous use. Et l'Angleterre regarde !
Il y a des armées en attente. Des Traités rompus.
Et nous lambinons, comme des puceaux.
Puisqu'il faut un roi, Citoyen, soyez-le.

NAPOLÉON

Un roi ?

Crétin ! Sombre crétin !

As-tu vu les rois de l'Europe ? Ils sont vieux. Pas un ne tient à cheval.
Déficients à force d'être portés en chaise.

Regarde ma peau, ganache. J'ai trente ans. Je cours. Que veux-tu que je fasse
dans cette assemblée d'infirmes ?

Sais-tu pourquoi je gagne les batailles ? Parce que je suis le seul gouvernant
d'Europe à avoir été soldat dans le rang.

Sais-tu pourquoi la France est invincible ? Parce que tous les officiers ont
émigré, et que ce sont les sergents, comme toi, idiot, qui sont généraux
désormais.

Voilà comme tombent les digues de l'Histoire ! Les rois se font dans les

romans, qui sont des livres pour distraire les dames,
 moi, c'est l'épopée que j'écris.
 Un bain ! Qu'on m'amène un bain !
 Je suis le seul à pouvoir gouverner la France parce qu'en ce moment, en ce
 moment de l'Histoire, Louis dix-huit y serait impuissant.
 Mais Louis quatorze le serait aussi. Le Monde s'est retourné sur sa base.
 C'est arrivé en France. Mais vous verrez l'Europe, dès demain.
 La Révolution est finie, en effet. J'y suis pour quelque chose. Mais le temps
 n'est pas revenu des Gêrontes.
 C'est un autre monde qu'on va faire.
 Sortez, cadavres. L'Acteur, je vous verrai plus tard.
 Reste, imbécile. Reste avec moi.

Sortent François et le Prince.

Montre-moi ta blessure. C'était là, n'est-ce pas ?
 Quand tu es venu au rapport, en pleine bataille, j'étais content de toi. J'ai
 voulu te caresser,
 et je t'ai vu grimacer de douleur. Il m'est resté du sang dans la main avec une
 poignée de cheveux.
 Ne te mêle pas de politique. Tu en es incapable. Tu vaux mieux. Tu sais la
 guerre.
 Je vais te faire ministre. Ce n'est pas de la politique. Il faut savoir travailler.
 Ça fera plaisir à ta femme. Elle mettra des robes.
 Toujours actrice ? Elle devra cesser. Ça ne convient pas au Gouvernement.
 Le bébé est beau, m'a-t-on dit. Est-ce qu'elle allaite ? Elle doit.
 Couche bien avec elle. Vois-tu, ici, il y a tant de place. Mais Joséphine et moi
 couchons au même lit. C'est ce qu'il faut pour tenir les ménages. Il faut
 un échange de sueurs.
 Tu feras un bon ministre. Mais la politique est pour moi.
 Le pouvoir est une maîtresse, et la politique est l'art de la caresser.
 Je n'aime pas qu'on caresse mes femmes. N'oublie pas ça,
 Compagnon.

22.

FRIEDRICH

Au début, nous avons cru que la Révolution française était la tendance

principale, l'esprit du Temps.
 Et puis elle a frappé à sa limite. Comme l'art, ou l'amour. Alors, il a paru
 que la Révolution devait ouvrir à une religion neuve. Et c'était à nous de
 l'annoncer.
 La révolution fouettait le besoin religieux. Elle brutalisait les prêtres, parce
 que sa vocation était
 la rénovation du divin.
 Elle poursuivait Luther. Réforme et Révolution. Deux marches de l'époque.

Rien n'est venu. La Révolution s'est refermée. Aucun temple. Alors ?
 Nous avons écouté le Christ. Nous avons vu, comme Thomas voyait les plaies,
 le devenir en lui.
 Neuf, non advenu. Ce qu'il faut vouloir, et appeler. Ce fut une joie
 vertigineuse.
 La Pâque. La pierre est tombée, lui se lève. Il y a du nouveau.
 Mais pourquoi la Révolution, alors ? Seulement pour nous conduire à cela,
 nous, quelques Allemands éperdus ? Ce temps était-il de trop ? Notre époque,
 une erreur ? Et l'art ? Et l'amour ?
 Et Luther ? Est-il venu pour rien, envoyé de rien, le Diable ?
 Et si Luther, pourquoi les Modernes ? Pourquoi Durer, Raphaël, les
 Renaissants ? Pourquoi l'Amérique ?
 Faut-il seulement le Moyen-Âge, et l'Europe ? Pourquoi Colomb, Gutenberg,
 tout cela a-t-il commencé ?
 Sommes-nous un bateau sans voile ? Ou décadents ?

DOROTHÉE

Je comprends ce que tu demandes. Parfois j'éprouve quelque chose de
 semblable. Et ma pensée suit exactement le même chemin.
 D'abord cette exaltation, ce bonheur qui monte. Et puis la frayeur, le
 redescendement. La Vertige.
 Je pense, tout ainsi, que les juifs sont venus pour annoncer le Christ. Tous
 Élie, tous Jean-Baptiste.
 Je pense que la religion où j'ai été élevée n'a pas son principe en elle-même,
 mais dans ce qu'elle attend.
 Mais si le Christ a paru, pourquoi des juifs encore ?
 Est-ce une erreur ? Un peuple de trop ?

FRIEDRICH

Que réponds-tu ?

DOROTHÉE

Je réponds oui à ta demande de baptême.
 Je laisse les juifs. Je vais au-dedans de ton Église. Et là, je crois être fidèle.

Juive, comme jamais. Je ne sais pas bien pourquoi. Je ne sais pas le dire.
 Je sais que ma place est ici. Qu'un chemin obscur et nécessaire s'est tracé,
 qui m'a conduit du fond de la Palestine jusqu'ici en Allemagne.
 Que je ne devais pas rester une fille de Palestine, mais qu'il fallait cette route,
 de quelques siècles, vers le Nord, jusqu'ici et jusqu'à toi.
 Ce n'est pas seulement que je t'aime. C'est plus profond.
 Ou si je t'aime, c'est peut-être ça aussi.
 Je sais, quand tu me prends entre tes jambes et que tu me captés, et que tu me
 couvres,
 que cela était exactement nécessaire à quelque folie déposée en moi, depuis
 des siècles, et dont le cœur est divin.
 Il faut que tu m'étreignes, et me baises. C'est une certitude.
 Et je suis juive en cela. Jusque dans tes jambes. Jusque dans le baptême de ton
 église à quoi je dis
 oui.

FRIEDRICH

Quand cette frénésie amoureuse t'occupe,
 alors oui,
 ton corps est bien un temple hanté par un esprit, habité par un mystère,
 où je veux entrer.

DOROTHÉE

Friedrich, dis-moi seulement que c'est moi que tu veux,
 et pas un autre grand oiseau qui vole derrière tes yeux fermés.

FRIEDRICH

Pourquoi ?

DOROTHÉE

Si j'ai peur, c'est du mensonge. On ne ment pas devant un baptême.
 Est-ce moi, dis ? Pas quelqu'un d'autre ?

FRIEDRICH

Pourquoi dis-tu cela ?

DOROTHÉE

Parce que tu n'as voulu quitter la maison de Caroline qu'après la mort de
 l'enfant.

FRIEDRICH

La mort de l'enfant ?

23.

NAPOLÉON

Entre, l'acteur. Nous allons parler. Assieds-toi là.

Laissez-nous en paix, crapauds ! Je me recueille, je suis avec un prêtre.

Qu'on m'apporte un bain ! Assieds-toi là. Nous serons tranquilles. Nous allons parler.

Tu sais qu'un grand changement se prépare.

FRANÇOIS

On le dit.

NAPOLÉON

Je pense organiser une cérémonie. Un rassemblement de grand style.

Je ne suis pas très à l'aise dans les fêtes.

J'aime bien mon cabinet, mes secrétaires, le gouvernement des hommes, la décision et les pensées

et puis les batailles. Le feu et la boue.

C'est-à-dire de la pensée encore. Sais-tu que les batailles ont lieu dans la pensée ?

Avant, les hommes se battaient avec leur force. Leurs muscles et leurs bras.

Depuis l'invention des armes à feu, la force n'a plus d'importance.

Tout se passe dans l'esprit.

On dit que je pense vite. C'est faux. J'applique vite ce que je pense.

Mais je pense longtemps, longuement, lentement.

Cette cérémonie me préoccupe.

Toutes les cérémonies sont du théâtre, n'est-ce pas ? On représente, on décore.

D'abord le lieu. Que dis-tu du Champ de Mars ?

FRANÇOIS

Comme la Fédération. Magnifique.

NAPOLÉON

Magnifique.

FRANÇOIS

La foule par dizaines de mille, la pompe. Le souvenir de quatre-vingt-dix.

NAPOLÉON

La trop grande foule, est-ce bien ?

FRANÇOIS

Il y a les deux aspects. Il suffit de quelques mécontents, par exemple, pour jeter le trouble.

NAPOLÉON

N'est-ce pas ?

FRANÇOIS

Au théâtre on peut avoir une salle enthousiaste, et trois grincheux la crispent.

NAPOLÉON

Inquiétant.

FRANÇOIS

Inquiétant. D'autant que si vous me permettez.

NAPOLÉON

Vas-y.

FRANÇOIS

Au Champ de Mars, on entend mal.

NAPOLÉON

Crois-tu ?

FRANÇOIS

Ah, j'étais à la Fédération. Je ne sais pas si vous étiez à la Fédération.

Au centre, peut-être, à la tribune royale, et encore, je mets en doute.

Mais au loin, dans le peuple on n'entendait rien. Ce qui favorise l'agitation.

Parce que, au théâtre, que le spectacle soit bon ou mauvais, celui qui n'entend pas se détache.

On voit ça, parfois, dans certaines salles de province, mal faites.

Je ne sais pas, dans la cérémonie, si vous avez du texte.

NAPOLÉON

Crucial.

FRANÇOIS

Alors, le Champ de Mars est à déconseiller.

NAPOLÉON

Que penses-tu de Notre-Dame ?

FRANÇOIS

On entend mieux. On entend beaucoup mieux.

Côté discipline, l'édifice a une solennité. Un caractère. Les gens n'oseront pas. La contenance est plus limitée. Encore que vous savez, comparée à un théâtre, c'est une foule immense.
Surtout, si vous me permettez.

NAPOLÉON

Vas-y, vas-y.

FRANÇOIS

L'avantage est que Notre-Dame est couvert.

Parce qu'au Champ de Mars, ou en tout lieu extérieur, il peut arriver de la pluie.

Et je suppose que, dans votre cérémonie, vous serez très habillé.

La pluie sur les très beaux vêtements, très amples, a un effet de catastrophe.

Et, vous savez, une chose qu'on apprend dans la tragédie est que la distance du sublime au ridicule

est très faible.

Le grand apparat mouillé peut être un désastre.

NAPOLÉON

Bien. Laissons.

FRANÇOIS

Au Champ de Mars,

NAPOLÉON

Laisse le Champ de Mars, s'il te plaît.

Louis seize s'y est fait ridiculiser par la France entière.

Et le souvenir de Louis seize n'est pas de mon goût.

Un bain ! Qu'on m'apporte un bain !

Nous irons à Notre-Dame.

Faut-il une tenue simple, militaire,
ou plus ornée ?

FRANÇOIS

C'est affaire de goût. Néanmoins si vous me permettez.

NAPOLÉON

Tu m'agaces. Pourquoi t'ai-je fait appeler ?

FRANÇOIS

Ne soyez pas moderne.

NAPOLÉON

Comment cela ?

FRANÇOIS

Le moderne convient mal avec la grandeur.

Le moderne s'applique à la comédie, au familier.

Cette époque a un peu enlevé la distance des choses, le mystère, l'enchantement.

Si vous voulez de l'effet, du respect, soyez Antique, Romain si possible.

Croyez-moi. J'ai essayé.

NAPOLÉON

Mais comment serai-je à mon aise ? On va me goberger !

Ils vont me fagoter dans des lieues et des toises de tissus et de rubans.

Je n'ai là aucune aisance, comprends-tu. Je n'aime pas ces choses.

Dis-moi. Je t'ai vu jouer les Princes, les empereurs. Ta facilité est sans bornes.

On te croirait élevé à Rome. Ou sur l'Olympe, parmi les dieux.

Ton père était chambrier. Toi, dentiste. Comment fais-tu ?

FRANÇOIS

Je joue.

NAPOLÉON

Ah ça, je sais bien.

FRANÇOIS

Non : je joue ! Je prends plaisir, je m'amuse.

Les tissus me font rire. Je les pétris, je les trifouille.

Et j'ai beaucoup simplifié, vous savez. Je suis un enfant à la parade.

NAPOLÉON

Mais tu te sens le prince, le Romain.

FRANÇOIS

Non !

NAPOLÉON

Tu es sincère ! Sur la scène, tu te crois le Roi !

FRANÇOIS

Jamais.

NAPOLÉON

Mais tu pleures, parfois ! Tu pleures !

FRANÇOIS

C'est jouer qui me bouleverse.

Jouer demande une sensibilité à vif, écorchée, plus extrême que celle du plus sensible des spectateurs.

Un tragédien doit être sans cesse ébranlé, nerveux.

C'est comme à la messe. Quand j'étais petit, je regardais l'office avec stupéfaction.

On me disait que dans l'hostie il y avait un peu du corps de Notre-Seigneur. Je ne l'ai jamais cru.

On les volait, les bouts de galette. On les cassait dans nos dents. On en donnait à des oiseaux, qui s'envolaient d'un coup d'aile, contents, vers les nuages.

Mais quand le prêtre parlait, consacrait le pain, et nous le donnait en partage, chaque fois j'étais secoué d'un tremblement, et je pleurais.

Je ne mangeais pas le Christ. Le pain était vide.

Je mangeais la parole, et je pleurais.

C'est de même quand je joue. Si j'étais le roi, ce ne serait rien. C'est l'imitation qui m'exalte.

C'est d'invoquer un Roi, un héros et qu'il vienne se poser dans ma main, comme un ange plumé. Ou sur mes lèvres.

Et je pleure.

NAPOLÉON

C'est un peu protestant.

FRANÇOIS

Vous éprouverez autre chose.

À Notre-Dame, vous serez l'Empereur, vraiment.

NAPOLÉON

Je ne sais pas, l'acteur. Ça, je ne sais pas.

24.

DOROTHÉE

Elle m'a confié ceci. Il y a plusieurs années.

Tu la reconnais ?

FRIEDRICH

Non.

DOROTHÉE

Pourtant c'est un objet rare.

C'est quand elle m'a appris qu'August n'était pas le père.

Je ne comprenais pas pourquoi elle me donnait cette boîte.

Elle m'a dit que tu tenais à ces souvenirs, à cette époque, et qu'elle voulait se défaire de tout cela.

FRIEDRICH

Tu l'as ouverte ?

DOROTHÉE

Jamais.

FRIEDRICH

Ouvre-la.

DOROTHÉE

J'ai des frissons.

FRIEDRICH

Ouvre-la. Tu vis sur un mirage. Depuis des années, un fantôme.

Il n'y a rien. Tout ceci n'est rien.

DOROTHÉE

Tiens.

Elle lui donne la boîte. Il l'ouvre.

FRIEDRICH

Voilà. Une feuille.

Il lit.

La déclaration de naissance de l'enfant.

Julius Krantz. Né à Lucka, le 5 novembre 1793, de Caroline et Wilhelm Krantz, négociant à Hambourg.

DOROTHÉE
Qui est-ce ?

FRIEDRICH
C'est un faux; l'homme s'appelait Crancé. Dubois-Crancé, Jean-Baptiste.
C'était un officier français, très jeune. Qu'elle avait rencontré à Mayence.

DOROTHÉE
Le père était un Français ?
Mais toi ?

FRIEDRICH
J'étais le parrain. Regarde : devant Friedrich Schlegel, le parrain.
Elle avait connu ce type à Mayence, pendant l'hiver de folie républicaine.
Elle vivait chez Forster. La femme de Forster était son amie.
Et puis la république s'est effondrée, Forster était parti à Paris. Elle a été
arrêtée.
Elle courait un grand danger. Enceinte de quelques mois, une proche de
Forster, le chef républicain. Tout le monde la croyait sa maîtresse.
C'était faux.
Mais elle était veuve, tout de même. L'enfant n'avait pas de père. Le Français
voulait le reconnaître, mais pour elle c'était pire. Encore plus
d'infamie : presque un adolescent. Et français, républicain.
Elle a appelé à son secours. August s'est démené comme un diable. Je suis allé
la chercher en prison. C'est là que je l'ai vue pour la première fois,
abandonnée sur une paille.
Je l'ai conduite dans une maison déserte, près de Lucka. Je l'ai choyée.
L'enfant est né peu après.
Tu as cru que j'étais le père. C'est idiot. Tu pouvais me le dire.
Non, cette affaire-là n'était pas entre nous. J'aimais trop mon frère, qui la
voulait.
Cette affaire était venue de France, avec la République.
Forster est mort à Paris, l'année d'après. Misérable et solitaire, dit-on. Son
fantôme doit errer près d'ici.
Voilà. L'enfant est mort aussi. Toutes ces choses sont mortes. Même la
République crève. Il n'y a plus rien.

DOROTHÉE
Et le père ?

FRIEDRICH
Lui, je ne sais pas. Tant que l'enfant était en vie, il écrivait, il voulait des
nouvelles.

Il espérait épouser Caroline, et quand elle a refusé, il a voulu prendre l'enfant avec lui. Elle n'a pas accepté. Il y tenait beaucoup.

Après, on n'a plus rien su.

Tiens, il y a une coïncidence amusante. Il avait un ami, plus âgé. Un soldat du nom de Compagnon : ça ne s'oublie pas. Qui avait intercédé auprès de Caroline.

C'était un sous-officier. Il a monté en grade, beaucoup. Il est général.

DOROTHÉE

Comment le sais-tu ?

FRIEDRICH

C'est le nouveau ministre de la guerre, depuis quelques jours.

DOROTHÉE

Au début, tu n'admettais pas de quitter August, Caroline, la maison d'Iéna.

Je voulais partir avec toi. J'étais si mal chez eux.

Caroline me haïssait, parce que je t'avais pris. Elle exigeait ta dévotion. Jamais dans ses bras, sans doute, tu me le dis et je te crois. Toujours vierge, peut-être.

Et elle régnait sur la demeure. Moi, je cassais la vaisselle. Elle avait la souveraineté, l'aisance domestique. Et ce halo d'amour dont vous l'avez toujours entourée.

Je voulais t'emmener au loin. Tu refusais.

Et puis, brusquement, tu as changé. Il fallait partir, vite. L'enfant venait de mourir. J'ai cru que cette mort t'avait délié.

FRIEDRICH

C'est à la maison que je tenais. C'est à l'idée de cette famille surnaturelle et inspirée

que nous devons former, tous, comme un seul ménage aux multiples routes.

Quand le l'ai vue prise par Schelling, j'ai su que la maison s'était vidée.

August m'avait l'air d'un grand dadais solitaire, un mari trompé, c'est tout.

Les choses revenaient dans l'ordre.

L'air de la maison m'a paru vicié, je ne respirais plus.

L'enfant n'y était pour rien. Sauf si

DOROTHÉE

Oui

FRIEDRICH

Sauf si c'est la mort de l'enfant, la rupture de l'attache française qui lui a fait abandonner notre rêve,

notre commune d'amour,

et qui l'a poussée à Schelling.

L'enfant, c'était Mayence, la prison, August et moi. J'y tenais, c'est vrai, elle
a eu raison de te le dire.

C'était notre insurrection, notre jacobinisme érotique.

C'est pour cela qu'elle t'a donné cette boîte.

Qu'y a-t-il ?

DOROTHÉE

Je trouve la boîte étrange. Encore lourde.

FRIEDRICH

Montre. Qu'est-ce que c'est ? Une attache.

Oh, un double-fond. Regarde ! C'est un roman !

Il y a d'autres feuillets.

DOROTHÉE

Non ! N'ouvre pas ! Ceux-là ne sont pas à nous. Cette fois-ci n'ouvre pas !

On ne doit pas, on n'y peut rien !

Il ne faut pas les voir. Friedrich, ces feuilles-là vont nous maudire.

Laisse ! Même Caroline n'en savait rien, j'en suis sûre.

C'est d'avant. C'est une histoire française, ou plus ancienne encore.

On sait des vies perdues pour ces effractions. Ces objets ont leurs sortilèges.

Frédéric, je t'en supplie. Je ne veux pas voir cela. Garde-moi. Garde-moi.

FRIEDRICH

Mais Dorothee. Tu trembles ?

Tu es comme un enfant devant un conte !

DOROTHÉE

Je t'en supplie. Je ne veux pas.

FRIEDRICH

La douce Dorothee, maintenant autoritaire.

Petite, ma toute petite.

DOROTHÉE

Non Frédéric !

FRIEDRICH

Tiens. Je te la rends.

Cette frayeur est stupide. C'est comme la peur du noir.

Je verrai ce qu'il y a là-dedans. Je l'ouvrirai en ton absence, pendant ton
sommeil.

Les comptes d'une vieille épicerie, ou des histoires de famille oubliée.

Des feuilles. Du papier, de l'encre. Je lirai ça.
Je suis adulte, moi. J'ai grandi. Je ne suis plus une petite fille.
Où vas-tu ?

DOROTHÉE

Ceci n'est pas à nous. Je n'en veux pas.
Toute cette chute, ce chagrin, cette menace qui peu à peu t'envahit depuis que
nous sommes venus
c'est cet objet noir et méchant qui le fait sourdre lentement entre nous.
Je n'en veux pas. J'ai droit à la paix. Je suis au bord du baptême.
Je vais le rendre.

FRIEDRICH

Dorothee ! Où vas-tu ?

DOROTHÉE

Laisse-moi. Laisse-moi. Je vais voir Paris, la Nuit et le Siècle. Laisse-moi,
Frédéric. À ceci tu ne peux rien.

Elle sort.

FRIEDRICH

Et ce soir ? Où suis-je ce soir, dans cette petite chambre, froide et malsaine, au
cœur de Paris détaché ?
Que ferai-je de la nuit qui commence ?
Vais-je écrire ? Mourir ?
Ou dormir encore ?

25.

DOROTHÉE, *courant, dans la rue*

Monsieur ! Savez-vous où est le Ministère de la Guerre ?

Non ? Comme il fait froid. Comme ils sont froids.

Passants, s'il vous plaît. Oui, vous, jeunes gens.

Je cherche le Ministère de la Guerre. Pourquoi rient-ils ? Ils courent, en bande.

C'est la nuit. On voit des lueurs de fêtes.

Monsieur. Oh, ce visage est livide. Dites-moi où est le Ministère de la Guerre,
s'il vous plaît. Par là ? C'est loin ?

Qu'il fait froid.

NAPOLÉON, *dans le bureau de Compagnon*

Oui, l'Empire. Qu'on m'apporte un bain !

Il y a là quelque chose de républicain, qui s'impose.

Noble et fier. Simple. Qui ne revient pas aux Bourbons.

Qui les détrône, impitoyablement cette fois. La royauté paraît petite !

L'Empire est de meilleure lignée. Il a sa source : Charlemagne. Tout Français reconnaît cela.

Ministres, je veux une statue de Charlemagne au centre de la place Vendôme.

Le Grand Charles, voilà un ancêtre. Je veux aller à Aix, voir sa tombe.

J'emmènerai Joséphine.

Qu'en pensez-vous, défroqué ?

LE PRINCE

C'est immense. C'est à votre mesure.

NAPOLÉON

Bien répondu. Je vous aime.

Et toi, vieux jacobin enrichi ?

COMPAGNON

Tous les soldats de France acclameront.

NAPOLÉON

Pour l'acteur, je connais ses pensées. L'Empire, c'est Rome, c'est Auguste.

C'est Corneille, c'est *Cinna*.

Ah, cette idée me revigore. Le printemps approche, l'hiver va finir.

DOROTHÉE, *dans la rue*

Pourquoi me suivez-vous ainsi ?

LE FANTÔME

Je vous fais peur ?

DOROTHÉE

Non. Pas de peur, ce soir.

LE FANTÔME

Vous me reconnaissez ?

DOROTHÉE

Je ne vous ai pas connu.

LE FANTÔME

C'est vrai. Vous pourriez me deviner.

DOROTHÉE

Je sais. Vous êtes Forster, le fantôme. Je sais que vous rôdez à Paris.
Vous êtes malheureux, à plaindre.
Excusez-moi, je suis pressée.

LE FANTÔME

Gentille femme.
Je rôde, j'expie une faute.

DOROTHÉE

Qu'avez-vous fait ?

LE FANTÔME

Tout jeune, j'ai voyagé sur les mers. J'ai visité les îles d'Océanie. J'ai parlé
aux sauvages.
Et puis j'ai oublié tout cela. J'ai pensé faire la République en oubliant tout
cela.

Nous n'avons rêvé que l'Europe.
C'est une faute, n'est-ce pas ?

DOROTHÉE

L'Europe déjà est si grande.

LE FANTÔME

Mais non ! Ne croyez pas cela. Elle est toute petite, c'est une chaumière.
S'il vous plaît, ne croyez pas cela.

DOROTHÉE

Vous ne savez pas où est le Ministère de l'Armée ?

LE FANTÔME

Deuxième rue à gauche.

DOROTHÉE

Merci. Je ne suis pas loin.

NAPOLÉON, *dans le bureau*

Donc, le Sacre.

Qui dit monarque, dit couronne.

Qui dit couronne, dit élévation, sacrement.

COMPAGNON

Vous n'allez pas imiter ces singeries.

NAPOLÉON

Je n'aime pas ce langage. Tu n'es pas au tripot.

Un mot comme celui-là, et je te casse.

Les Français sont catholiques. Le souverain le sera.

COMPAGNON

Le peuple était bien aise quand la Révolution a chassé les moines.

NAPOLÉON

Le peuple haïssait l'injustice, l'accaparement des biens.

Mais il vénère ses prêtres. C'est la seule armée des Bourbons.

Et je leur laisserais cette chance ?

Les protestants voulaient m'avoir avec eux, il n'est pas dit que mon penchant n'y allait pas. Mais mon penchant n'est pas en cause.

Toute la France est dans l'Église de Rome.

En Égypte, je me suis fait mahométan. En France, je suis catholique et romain.

Si je gouvernais des juifs, je ferais reconstruire le Temple de Salomon.

COMPAGNON

Vous, agenouillé, à Reims ?

NAPOLÉON

Agenouillé ! Mon bain ! Va-t-on m'apporter ce bain !

Corniaud ! Qui t'a parlé de Reims ?

On apporte le bain.

DOROTHÉE, à la porte du Ministère

Je voudrais entrer. Je voudrais voir le Ministre.

Comment, impossible. Je sais bien qu'il fait nuit, c'est visible. Je veux voir le Ministre, parce que j'ai une chose essentielle à lui dire.

Demain matin ? Mais pas du tout. C'est affaire de vie ou de mort.

Laissez-moi passer. Mais laissez-moi, grossiers militaires.

Ou je vous le dis en allemand. Vous ne comprenez pas l'allemand, peut-être.

Bien fait. Voilà. C'est guttural, n'est-ce pas ? Je veux voir le Ministre. Ministre. Compagnon.

Napoléon. Guerre. Europe. Marengo, Arcole.

Et puis Austerlitz, Ulm, Wagram. Et Waterloo, si vous m'embêtez.

Coucou. Regardez l'oiseau, là-bas. Oh, mais ils m'agacent.

Vous êtes l'officier de garde. Ah, tout de même. Écoute-moi, chéri. Un mot à

l'oreille.

Eh bien voilà ! C'est pas plus gentil comme ça ? C'est si simple.
À tout de suite. Je suis dans les étages.

NAPOLÉON, *dans le bain*

L'Archevêque de Reims est un vieux barbon émigré.
Dites, le Prince, c'est votre oncle. Il vous déteste, m'a-t-on dit.
On vous parle d'Empire, vous n'avez pas entendu.
Charlemagne n'a rien demandé à l'Évêque de Reims.

LE PRINCE

Le Pape !

COMPAGNON

Non ?

LE PRINCE

Quel coup !

FRANÇOIS

Si je puis me permettre.

NAPOLÉON

Tiens, ça me manquait.

FRANÇOIS

N'est-ce pas donner trop à l'Église,
que de recevoir d'elle la couronne ?

NAPOLÉON

Je tiens la Couronne du peuple. De lui seul.
Si le Pape me donne l'onction, le Peuple est sacré.

DOROTHÉE, *dans les couloirs*

Où est le bureau du Ministre ? Plus haut ?
Ne bougez pas. Je m'occupe de tout.

NAPOLÉON

Compagnon, Compagnon.

Tu es bien à l'image de Paris. Ville arrogante, qui se méfie de moi. Prête à
toutes les fièvres.

Mais Paris n'est pas la France. C'est un tout petit bout.

Tu doutes ? Pense à tes ennemis.

Pense à la mine que prendra le gros Bourbon. Pense à la tête qu'on fera, de

Londres,
à voir ce trône et cet Empire consacrés par le Grand Vicaire.
Pense à cela.

COMPAGNON

C'est vrai. Vous dites vrai, Citoyen.
Je pense toujours à Paris. C'est le sommet du monde.
Oui, nous serons plus forts. Mais à Rome.

NAPOLÉON

Qui t'a parlé de Rome ? J'ai bien assez à faire ici.
À Paris, le sacre. C'est le Pape qui viendra.

LE PRINCE

Cela ne s'est jamais fait.

NAPOLÉON

Je reconnais votre finesse. Vous me donnez
la meilleure raison qui soit.

DOROTHÉE, *à la porte*

Écoute, petit, il faut que je parle au Ministre.
Vois-tu, c'est une affaire qui tient au passé, à l'amour, à la peine des hommes.
Il faut que je le voie, tu me comprends. Ton visage est doux. Tu n'as aucune
raison de me blesser. Je suis parvenue jusqu'ici, ce n'était pas facile.
Entre là. Appelle-le. Juste un petit moment. Fais ça pour moi.

LE GARDE

Je ne peux pas, Madame. Je voudrais vous aider, mais je ne peux pas.

NAPOLÉON, *à l'intérieur*

Je ferai aussi couronner Joséphine.

LE PRINCE

Ceci sera de trop.

NAPOLÉON

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

LE PRINCE

Cela ne se fera pas. C'est trop d'impossibilités ensemble !

NAPOLÉON

Cela ne se fera pas ! Plus chaud !

Vous vous trompez d'époque, citoyens ! Plus chaud, je te dis !

DOROTHÉE, *à la porte*

Laisse-moi. Laisse-moi frapper, alors. Si tu as peur. Voilà une porte. On frappe. Quelqu'un viendra.

LE GARDE

Non, non !

COMPAGNON, *dedans*

Qu'est-ce que c'est ? On n'y est pas !

Garde ! Respectez les consignes !

LE PRINCE

Citoyen Consul, je fais tout pour vous servir.

Ne narguez pas trop les obstacles.

Jusqu'à ce point, je vous admire. Quelle foudre.

L'Empire. Le Sacre. Le Pape. À Paris !

Mais pas l'épouse, citoyen ! Il ne voudra pas !

NAPOLÉON

Et pourquoi, par le sang du Diable !

Joséphine est bien ma femme ! Ça lui fera tant plaisir.

Je vois bien que vous n'êtes pas marié. Pourquoi lui refuserais-je ? Elle n'est pas méchante !

Quel est ce bruit à la porte ? Ce bureau est une folie, Compagnon. Rajoute de l'eau.

COMPAGNON

Pouvez-vous aller voir ?

LE PRINCE

Mais certainement.

Il sort.

DOROTHÉE, *à la porte*

Vous n'êtes pas Compagnon ? Vous n'avez pas l'air général du tout.

Écoutez-moi. Vous parlez allemand ? Dommage.

Je dois parler avec Compagnon.

LE PRINCE

Madame, vous n'y pensez pas. Nous sommes en conférence.

DOROTHÉE

Ce n'est pas grand-chose. Une minute.

LE PRINCE

Mais pas du tout, mais pas du tout !

NAPOLÉON, *dedans*

Ils n'ont encore rien vu, tu comprends. S'ils s'arrêtent à un sacre.

Nous sommes au commencement. Mourrais-je ce soir, que je n'aurais pas dans dix siècles dix pages d'une Histoire Générale.

Ça ira plus loin, beaucoup plus loin.

Je me passerai du Pape, un certain jour. Je fédérerai les Églises de Rhénanie, d'Italie, et peut-être d'Autriche et de Prusse.

L'Empire est une conquête, par essence. Une obligation de rêver.

DOROTHÉE, *dehors*

Il est dedans ? Je sais qu'il est dedans. Je frappe.

LE PRINCE

Arrêtez-la. Elle est folle !

Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? Soldat, vous n'avez pas entendu parler des Machines ?

DOROTHÉE

Je cogne, je cogne.

NAPOLÉON, *dedans*

Encore ! Mais c'est la maison des fous et des monstres !

COMPAGNON, *prend une arme*

Il y a quelque chose. J'y vais.

NAPOLÉON

Compagnon !

L'acteur, remettez de l'eau chaude. Je ne supporte que les bains brûlants.

COMPAGNON, *sortant*

Quel est ce sabbat à ma porte ?

DOROTHÉE

Compagnon, c'est vous ?

COMPAGNON

Pourquoi ?

DOROTHÉE

J'ai un objet pour un de vos amis. Pouvez-vous le lui donner ? C'est grave.

COMPAGNON

Pour qui ?

DOROTHÉE

Je ne sais pas le nom ! L'amant français ! Le compagnon de jeunesse !

NAPOLÉON, *dedans*

Compagnon, veux-tu revenir !

COMPAGNON, *dehors*

Comment s'appelle-t-il ?

DOROTHÉE

Je ne sais plus. J'ai oublié.

COMPAGNON

Appelez la garde.

DOROTHÉE

Écoutez-moi !

NAPOLÉON, *dedans*

Et on ira bien au-delà, encore.

On passera les limites de l'Est.

En Perse, jusqu'au Gange. En Égypte, j'y pensais déjà.

La clé du Monde est là-bas. L'avenir est au Sud. Le Nord, c'est passé.

C'est l'Orient qui détient les mystères. Six cent millions d'humains.

Au bord du Gange, est la raison ultime.

Alexandre l'a su. Voilà ce qu'il cherchait.

Il faut reprendre les routes alexandrines.

Retrouver les brahmanes. Ils ont le secret. Les Empires le cherchent.

Ce que cherchent tous les Empires, entends-tu,

est là.

DOROTHÉE, *à la porte*

J'ai oublié le nom ! Ça va revenir ! Ne me rejetez pas !

C'est ma vie entière qui crie ! Et plus encore, nous tous, le groupe, la maison
d'Iéna !

La Fraternité amoureuse ! Mon Frédéric, désenchanté !

Ne me rejetez pas, Soldat. Vous avez un bon visage.
S'il vous plaît. Attendez un moment. Je vais me souvenir.

NAPOLÉON, *dedans*

Compagnon ! Veux-tu revenir ici ! Que fait-il ?

DOROTHÉE, *dehors*

J'ai oublié ! C'est tout, j'ai oublié. Ça arrive.

Laissez-moi un moment de calme. Vous avez bien un cœur ?

NAPOLÉON, *dedans*

Mais quel est ce raffut, nom d'un singe ?

Il sort du bain.

LE PRINCE, *dehors*

Enfin. Nous baignons dans l'irréel. Chère Madame, il y a ici une conférence politique de première importance.

NAPOLÉON, *sort*

Que se passe-t-il ?

DOROTHÉE

Je veux qu'il donne cette boîte à un de ses amis, c'est tout bête.

Crancé ! Dubois-Crancé !

Je vous en prie. Soyez humains. Donnez-la lui.

Dubois-Crancé. Ne laissez pas ma vie s'éteindre.

NAPOLÉON

Eh bien, madame. Remettez-vous.

Ce n'est rien. Ça va aller. On transmettra votre message. C'est simple, en effet.

Ne vous affolez pas.

Garde. Raccompagnez madame. Allons, allons. Rentrons, Messieurs.

Ils rentrent.

Quel est ce Crancé ? Vous connaissez ce nom-là ?

COMPAGNON

Un de mes amis de jeunesse. Bel officier. Brave soldat.

NAPOLÉON

Transmettez.

COMPAGNON

Il est mort. Depuis quatre ans tout juste.
Au passage du Rhin. Et au passage du siècle.

NAPOLÉON

Qu'y a-t-il, là-dedans ?

Tout juste une feuille. Je n'y comprends rien. C'est en allemand.

Voyez ça, Ministre, c'est une affaire militaire.

Je garde la boîte. Elle est jolie.

Remettez de l'eau bouillante. Oh, celui qui veut, je n'ai pas de préférence.

C'est l'eau qui compte. Bouillante. Il fait froid.

V

LA GUERRE D'ESPAGNE

Erfurt, octobre 1808

26.

NAPOLÉON

Quelle heure est-il ?

LE GARDE

Trois heures, Majesté.

NAPOLÉON

La nuit file.

C'est bien, secrétaire. J'ai fini. Allez vous coucher.

LE GARDE

Sire, le Ministre de la Guerre.

NAPOLÉON

Compagnon !

Compagnon entre. Il l'embrasse.

Te voilà enfin ! Bonne route ?

COMPAGNON

Traînarde. Un équipage inattendu. Toutes ces robes.

La moitié de la Cour vous rejoint en Allemagne.

NAPOLÉON

Je l'ai voulu. Les fêtes seront magnifiques.

COMPAGNON

Tout de même. Cela crée des rencontres.

Je n'avais jamais voyagé avec des Comédiens. Quel raffut.

La Comédie est un poulailler. Savez-vous quelque chose de plus bavard que ces acteurs ?

NAPOLÉON

Ah ! Les Comédiens sont là ! Bravo, Compagnon. Tu me réchauffes. La nuit s'éclaire.

Qu'on ravive le feu. Je n'ai pas sommeil.

Mon Compagnon arrive à Erfurt, avec ma Cour et mes Acteurs.

L'Empereur est heureux.

Il chante :

Non, non, z'il est impossible,
d'avoir un plus aimable enfant.
Non, non, pas un plus affable,
ni plus aimable, assurément.
 Ni z'affable,
 ni z'aimable,
 on le sait,
 on le sent,
non, non, z'il est impossible
d'être plus chanceux, maman.

Je vais offrir aux Tsar les réjouissances les plus brillantes,
de celles que son âme de moujik ne pouvait pas concevoir.
Je vais l'inonder de splendeurs.
Lui donner le bal. Le conduire à la danse.
Mon Acteur était-il avec toi ? Comment dis-tu qu'il se porte ?

COMPAGNON

Bien, sans doute. Il prend du poids.

NAPOLÉON

Comme nous tous. Toi moins que d'autres, c'est vrai.
Il faudra y remédier. Sinon, je vais croire que tu ne vieillis pas. Et cela me
mettra en colère.

COMPAGNON

Je viens vous en donner d'autres raisons.

NAPOLÉON

Ah. Je n'aurai pas chanté longtemps.

COMPAGNON

Dois-je parler cette nuit ? Ou demain ?

NAPOLÉON

J'écoute.

COMPAGNON

Je suis résolu à la franchise. Sire, l'Espagne.

NAPOLÉON

Oui.

COMPAGNON

Je ne comprends pas l'abdication des souverains. Je ne comprends pas le changement de la couronne.

Je ne comprends pas qu'il soit bon de mettre à Madrid un roi français.

Je ne comprends plus la pensée de l'Empereur.

NAPOLÉON

Ceci relève des affaires diplomatiques.

COMPAGNON

Mais ceci produit de la guerre. Où je ne sais plus vous servir.

NAPOLÉON

Rassure-toi, Ministre. Je ne me fâcherai pas.

J'ai craint de mauvaises nouvelles. Ici, les pires sont déjà venues.

Tu as raison. Cette affaire est mal engagée.

Mais il fallait changer ces rois. Je ne l'avais pas décidé. Ce n'était pas mon désir.

Tu ne peux pas savoir ce que j'ai vu, quand j'ai réuni ces Bourbons. Si tu avais été là,

Compagnon, à Bayonne, dans cette salle où résonnaient des cris de bêtes, tu comprendrais.

Il y avait un vieux roi, médiocre. Apeuré. Débile.

Craignant tout : sa femme, l'amant, le fils. Et moi bien sûr. Un laquais en faute. Gros comme une vache. Une larve. Une huître. Un Bourbon !

Sa femme, folle, folle de passion bestiale pour un ministre ambitieux, son taureau, de vingt ans plus jeune. Femme haineuse, rageuse, une harpie à la dévotion de ce valet de son lit, de ce serveur effréné de la femelle royale,

lui, intrigant, fort et bête, haï de tout le peuple, ministre tout-puissant, régnant sans gêne sur le couple dégénéré.

Et le fils, bouffi de haine pour le père, pour la mère et l'amant de la mère, méditant la disparition de ses père et mère, de ses souverains, régicide et parricide à venir,

impuissant brûlé de haine et de jalousie,

détesté par sa mère dans une passion de haine comme seuls les Tragiques savent l'écrire,

vomi par son père qui ne sourit qu'à l'amant de sa femme,
 et ses quatre-là, devant moi, à Bayonne, s'injuriant, se battant presque aux
 mains, le fils prostré, stupide,
 la mère hurlant, le père, rampant au sol et le ministre courant autour avec des
 cris de crapaud,
 les Bourbons.
 Comprends-tu ?

COMPAGNON

Ce n'est pas contre eux que nous sommes en guerre. L'Espagne est levée.

NAPOLÉON

Là est l'absurde.

Cette dynastie est si pourrie. Elle doit tomber au moindre souffle.

COMPAGNON

C'est un peuple de fanatiques. Les moines les enflamment.

NAPOLÉON

Les Cardinaux m'écrivent leur soumission.

Ce que j'apporte à l'Espagne : de la santé.

Ce qu'a fait notre révolution. L'abolition des féodaux. Le Code Civil.

Il faut qu'ils le comprennent, et le sentent. Cela va s'apaiser.

COMPAGNON

Une armée française a capitulé.

NAPOLÉON

Tudieu ! Est-il besoin de me le redire !

C'est une honte. Une tache à ma veste. Ils vont devoir laver.

C'est un accroc à la tunique de la France.

Des Généraux incapables et félons ont laissé capturer des milliers de Français
 par une bande de va-nu-pieds,

et je devrais m'en satisfaire ?

COMPAGNON

Ils étaient pris dans une nasse.

NAPOLÉON

Il fallait mourir, alors. C'était glorieux, au moins. Corneille a écrit cela.

Pourquoi ces hordes vaudraient-elles mieux que toutes les armées d'Europe ?

Et je devrais couvrir la retraite ?

L'accepterais-tu ? L'accepterais-tu de Napoléon, et de ton pays ?

Je vais aller en Espagne. J'assoierai mon frère sur le trône.

Je rendrai à cette nation quelque chose de la grandeur de Charles-Quint.
 Ils vont m'aimer.
 Sauf quelques pillards, peut-être, rougis de soleil. Mais ceux-là ne viendront
 pas à m'arrêter dans ma marche,
 quand tous les Rois coalisés y échouent.

COMPAGNON

J'ai eu de drôles de rêves, ces dernières nuits, Majesté.
 Je me trouvais reporté quelque vingt ans plus tôt, à la bataille de Champagne.
 Les Prussiens étaient plus forts. Ils allaient gagner cette guerre, juguler Paris.
 Ils ont dû retourner.
 J'y pense.
 Notre armée est la meilleure, nous n'avons devant nous que des bandes. Nous
 avons capitulé.
 Il est vrai que nous apportons le Code Civil. La fin de l'Inquisition, des
 féodaux.
 Madrid s'est levé. On a dû faire donner la troupe contre la foule des rues. Les
 soldats ne savent pas bien faire cela. Je n'aurais pas aimé y être.
 Ce n'est pas vraiment le métier de la guerre. On dit que les Espagnols ont
 inventé un mot : la petite guerre, la guérille.
 Vous irez en Espagne. Vous vaincrez. Et après votre départ ? Tiendrons-
 nous ?
 Cette pensée vous fâche. Tiendrons-nous à la fois Madrid, Lisbonne,
 et la Prusse, et Vienne, et Rome,
 et les Turcs ?
 Veulent-ils tous le Code Civil, Majesté ?
 Vous êtes invincible. Mais après ? Quand vous êtes ailleurs ?
 Faut-il des forteresses à toutes les villes pour tenir l'Europe, le Monde ?
 Et les forteresses suffiront-elles ? S'ils font la guérille, partout ?

Il dort. Quel gosse.
 Si j'ouvre la porte, je le réveille. Il est vif, c'est un aigle.
 Ne le réveille pas, Compagnon. Laisse le rêver. Endors-toi un peu, aussi.

Il s'assoit.

27.

Dans les rues d'Erfurt.

HARDENBERG

Monsieur ! N'étiez-vous pas à la bataille de Champagne ?

ANSELME

Oui.

HARDENBERG

Il me semble que nous avons nuité au même campement.

ANSELME

Ah ! Vous êtes ici !

HARDENBERG

De passage. Il y a grand monde à Erfurt. Qu'êtes-vous devenu ?

ANSELME

Je suis au service du Tsar. L'air allemand ne me convenait plus.

Et vous ?

HARDENBERG

Plus humble, sans doute. Je sers un de mes parents, qui est ministre de Prusse.

ANSELME

Que de fêtes, partout, n'est-ce pas. Quelle foule ! Le Français a vu grand, cette fois encore.

Je suis heureux de vous avoir rencontré.

HARDENBERG

Je le suis aussi. Bonne nuit.

ANSELME

Monsieur !

HARDENBERG

Oui ?

ANSELME

Avez-vous revu le duc de Brunswick, plus tard ?

HARDENBERG

Jamais.

ANSELME

Il est mort avec son mystère. Bonsoir.

HARDENBERG
Bonsoir !

Ailleurs.

MATHILDA
Pardon –

GOETHE
Plaît-il ?

MATHILDA
Est-ce que vous n'êtes pas Goethe, l'écrivain ?

GOETHE
Comment le savez-vous ?

MATHILDA
J'ai vu de vos portraits. Je vous admire.

GOETHE
Vous me faites honneur. Vous êtes de passage à Erfurt ?

MATHILDA
Comment le savez-vous ?

GOETHE
Je suis un peu voisin, depuis trente ans.
Ces villes sont petites. Il me semble que je vous connaîtrais.
On voit les belles personnes.

MATHILDA
Je ne vis pas en Allemagne. J'ai épousé un Français, qui maintenant est
ministre. Vous vous rendez compte.

GOETHE
Et vous voilà dans la suite de l'Empereur !

MATHILDA
Et vous ?

GOETHE
Je viens voir la Comédie Française.
Lorsque j'étais plus jeune, j'ai voulu visiter Paris, pour le théâtre.

Et puis, on a gêné mon voyage. J'étais malheureux.
Puisque les Comédiens viennent donner des représentations si près de ma
demeure,
je pense que le destin me sourit, et répare son injustice.

MATHILDA

Je vous comprends. Le théâtre est une si belle chose.
Vous verrez François, le plus célèbre. Il est inimitable. C'est la perfection de
l'art.
Mais on ne joue pas vos pièces. J'avais lu votre magicien, comment
s'appelait-il ? C'était si beau.

GOETHE

Il s'appelait Faust. Bonsoir. Nous reverrons-nous ?

MATHILDA

Ah oui, Faust.
Bien sûr. Je serai au théâtre aussi. Je vois toutes les pièces.
Je voulais être actrice. Et puis j'ai épousé un Ministre, j'ai dû renoncer.
Napoléon est très sévère.

GOETHE

C'est ce qu'on dit. À bientôt ?

MATHILDA

Bonsoir, Goethe.

Plus loin.

STALINE

Faust, de quelle époque êtes-vous ?

FAUST

Oh, bien avant. Je suis de la fin du moyen-âge. Le Printemps. Quand toute
l'Europe se transforme.

STALINE

L'Europe se transforme toujours.

FAUST

Plus ou moins. Et vous, Staline ?

STALINE

Je suis d'après. Le Siècle des monstres. La Pâque rouge.
Que faisons-nous ici, alors ?

FAUST

Moi, j'erre dans les Temps Modernes. Je suis comme un papillon qui voudrait
qu'on le capture.

Je dis : racontez-moi, racontez-moi. Et vous ?

STALINE

Je cours après des ombres. Je reviens de l'Enfer.
Je voudrais comprendre. J'ai honte, je pleure.
Je cherche des causes, des sources.

FAUST

Et

vous trouvez ?

28.

Dans la résidence de Napoléon.

NAPOLÉON

Faites-le entrer.

Entre Goethe.

Bonjour, Monsieur. Savez-vous que, lorsque j'étais lieutenant d'artillerie,
je promenais toujours dans mes caisses votre *Werther* ?
Quel livre. J'avais l'âme assez ferme – on l'a su, je crois –
et il s'est trouvé quelques fois où vous avez passé près de me faire pleurer.
Vous avez incroyablement compris la jeunesse. Vous la frappez au centre.
Avez-vous écrit d'autres choses ?

GOETHE

Quelques unes, Sire.

NAPOLÉON

Sans doute. On dit que vous êtes le plus grand poète allemand.

Écrivez-vous des tragédies ?

GOETHE

Seulement quelques drames.

NAPOLÉON

Le drame est bâtard. Il veut unir le tragique et la comédie.

Il ne faut pas mélanger les genres, Monsieur Goet. La barrière qui les sépare est précieuse à l'esprit, et à la santé de l'art.

Nous, Français, avons cette clarté en tête. Mais Shakespeare mélange. Rien d'étonnant : sa nation a quelque chose de dégradé.

Mais vous. Prenez-y garde.

Connaissez-vous nos tragédies ?

GOETHE

Un peu.

NAPOLÉON

La scène française est la meilleure du monde. Venez donc voir nos Tragédiens, qui joueront dès demain, ici.

Ce sont de grands artistes.

Monsieur François, qui est là, est le meilleur Tragédien du monde. Venez au théâtre demain.

GOETHE

Cela entrerait dans mes vues, Majesté. Mais je serai infiniment honoré de m'y rendre à votre invitation.

NAPOLÉON

Pierrot ! – Pierrot²⁰ s'occupe de l'assistance, de la bonne tenue de la salle.

Pierrot, peux-tu veiller à trouver une excellente place pour Monsieur Goet.

Quelles sont vos tragédies préférées ?

GOETHE

Celles que j'aime sont nombreuses.

Il m'est même arrivé d'en traduire.

²⁰ Pierre Lhiabastres, que nous appelions amicalement Pierrot, était le directeur des relations avec le public au Centre Dramatique National de Reims. Lors de la création, il apparaissait sur scène pour répondre à cet appel en vue de trouver une place pour Goethe.

NAPOLÉON
Lesquelles ?

GOETHE
Mahomet. Et Tancrède.

NAPOLÉON
François, je désire qu'on donne *Mahomet* à Erfurt, pour faire honneur à Monsieur.
Je connais cette pièce. Voltaire, que je n'aime pas, a mis là de belles paroles, qu'il sera bon de faire entendre ici.
Par exemple, lorsqu'il dit – aide-moi, François : « il est des esprits aimés des Dieux... »

FRANÇOIS
« Il est de ces esprits favorisés des Dieux
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par leurs aïeux. »

NAPOLÉON
Il vaut mieux que François le dise : je dis les vers de façon exécration.
Dommage. Parce que j'ai du talent pour la scène.
Mais je ne me souviens pas des vers. J'ai une énorme mémoire des chiffres, des dates,
de la forme des terrains, des résultats de la science,
mais pour les vers, rien n'y fait.
Cette parole de Voltaire est forte, n'est-ce pas ?
Il y en a une autre, plus belle encore, mais qui malheureusement ne s'applique guère
« Il faut un nouveau culte » – François, –

FRANÇOIS
« Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers. »

NAPOLÉON
Quel beau rêve.
Mais ce *Mahomet* n'est pas une bonne pièce. On la jouera pour vous, voilà.

GOETHE
Pourquoi cette réserve ?

NAPOLÉON
Imaginez-vous le conquérant du monde faire de lui-même un portrait aussi défavorable ? Ce n'est pas naturel.

Et puis, Voltaire fait mine de croire au destin, et n'y croit pas. Donc, la pièce avance mal.

Le destin appartient aux époques antérieures, qui n'étaient pas éclairées.

Aujourd'hui, le destin, c'est la politique.

Dans *Werther* aussi, vous faites des choses absurdes.

Quelle est cette femme qui envoie un pistolet à quelqu'un qu'elle aime ? C'est absurde.

Vous étiez jeune, en écrivant. Mais il faut le corriger.

Cela peut être mieux.

GOETHE

Majesté ?

NAPOLÉON

Oui ?

GOETHE

Puis-je vous poser une question très hardie ?

NAPOLÉON

Essayez toujours.

GOETHE

Quelle est cette boîte, là, derrière-vous ?

NAPOLÉON

Elle est jolie. C'est un souvenir. Une sorte de cadeau.

Elle vous plaît ?

GOETHE

Elle m'étonne.

NAPOLÉON

Demain, après-midi, nous ferons des préparatifs au théâtre.

J'y serai. Je tiens à régler moi-même quelques détails pour le Tsar.

Venez. Je serai avec François. Nous verrons la scène.

Venez.

GOETHE

Je remercie infiniment Votre Majesté.

Goethe s'éloigne.

NAPOLÉON

Dites.

GOETHE

Majesté ?

NAPOLÉON

Vous êtes un homme, vous.

Goethe s'incline, et sort.

COMPAGNON

Pourquoi ? Il n'a rien dit.

NAPOLÉON

La valeur ne se juge pas aux paroles.

Messieurs, nous allons écrire un chapitre de l'Histoire du monde.

Nous ouvrons les entreprises d'Orient. La Russie et nous avons cette vue commune.

On ira en Perse, on touchera au Gange.

Voici que s'annoncent les affaires sérieuses.

Prince, je compte sur votre aide.

LE PRINCE

Je ne l'ai jamais ménagée à Votre Majesté.

NAPOLÉON

Voyez le Tsar. Convincez-le par la raison, cependant que je vais l'émouvoir.

Qu'il tienne ferme devant l'Autrichien. C'est tout.

LE PRINCE

Je sais.

NAPOLÉON

N'abordez rien d'autre, je m'en charge.

Forcez ce point, et ce point seul.

Il me faut un peu de temps pour finir les affaires d'Espagne, avec la paix dans mon dos.

LE PRINCE

Je comprends.

NAPOLÉON

Et tout ira bon train.

Je suis au mieux. Je me sens une santé furieuse. Est-ce que vous me trouvez quarante ans ?

Je vais ensorceler le Russe. Je l'aime, vous savez.

C'est un beau jeune homme. Si ce Tsar était une femme, j'en ferais bien mon amoureuse.

Mais il a les nerfs fragiles. Et moi, je suis un fauve.

Nous serons amis. Nous allons former les Empires.

Que voulez-vous que fassent l'Autriche, le Prussien devant nos deux forces réunies ?

Et l'Angleterre ! Taratata ! L'Angleterre va s'agenouiller !

L'Autriche tremblera. L'Allemagne est paisible.

Vous verrez : tous leurs Rois seront là, demain, dans mon théâtre.

Et quant à l'Espagne : j'y vais.

Bientôt l'Europe sera claire.

Et alors, le Sud. Bonjour, Mahomet.

Je sors. Je vais voir cette ville. Où trouve-t-on des princesses allemandes ?

Non, non, z'il est impossible
d'avoir un plus aimable enfant.

Ni z'affable,
ni z'aimable,

Il sort.

29.

Un peu plus tard, dans le cabinet du Prince.

LE PRINCE

Vous avez demandé à me voir ?

ANSELME

L'Empereur souhaite vous rencontrer.

LE PRINCE

Lequel ?

ANSELME

Excusez-moi.

L'Empereur Alexandre.

LE PRINCE

Vous n'êtes pas russe ?

ANSELME

Non. Je suis un Allemand qui voyage.

LE PRINCE

Par goût ?

ANSELME

J'aime moins l'Allemagne quand on y croise trop d'armées étrangères.

LE PRINCE

Il est vrai qu'on en voit beaucoup. Toutes vous incommode ?

ANSELME

Inégalement. Surtout celles qui veulent donner la leçon à l'Europe.

LE PRINCE

Je vois. Dites à Sa Majesté que j'attends ses ordres.

ANSELME

L'Empereur souhaiterait connaître quelque chose de votre disposition.

LE PRINCE

Ma disposition est simple.

Napoléon est aujourd'hui au sommet de sa puissance.

ANSELME

Vous le pensez.

LE PRINCE

Certainement, Il en résulte que celle-ci pourrait bientôt commencer de décroître.

ANSELME

M'autorisez-vous à rapporter cette parole ?

LE PRINCE

Et si je vous l'interdis ?

ANSELME

Qu'est-ce qui fonde cette appréciation ?

LE PRINCE

Vous le savez. La guerre d'Espagne.

ANSELME

Est-elle si importante ?

LE PRINCE

Plus encore.

ANSELME

En quel sens ?

LE PRINCE

C'est la guerre d'un homme. Mon pays n'en veut pas.

ANSELME

Puis-je savoir ce qui lui vaut ce retournement ?

LE PRINCE

Ce n'est pas un retournement. C'est une suite.

Ce pays est en désordre depuis vingt ans. Il a cru à Napoléon pour finir les troubles.

Et il a trouvé une guerre incessante. Certains pensent désormais qu'on n'a pas assez coupé avec la Révolution.

Napoléon en est encore le fils.

Le pays cherchera bientôt ailleurs.

ANSELME

Êtes-vous disposé à aider Alexandre ?

LE PRINCE

Peut-être.

ANSELME

Direz-vous tout cela à l'Empereur ?

LE PRINCE

Lequel ?

ANSELME

Il en est un au moins à qui je vous imagine mal le dire.

LE PRINCE

Alexandre ? Je lui dirai presque tout.

ANSELME

Qu'est-ce qui manquera ?

LE PRINCE

Une question, que je vous pose.

Avez-vous de l'argent ?

ANSELME

Oui.

LE PRINCE

Voyez-vous, la Révolution nous a appris à dire les choses sans fard, sans les convenances d'Ancien Régime.

Lorsqu'on est porteur de cette sorte d'ambassade que vous faites, Monsieur, il faut de l'argent. Beaucoup d'argent.

Je ne dirais pas cela à un monarque, vous comprenez.

Mais à vous. Il me faut une grosse somme d'argent.

Pour le reste, je suis disposé à lui en parler.

ANSELME

Merci.

30.

Au théâtre.

NAPOLÉON

François, n'est-ce pas dans *Cinna* que l'on trouve ces vers :

« Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout, lorsqu'il nous la donne ? »

FRANÇOIS

En effet, Majesté. Presque cela.

NAPOLÉON

Je fais une faute ?

FRANÇOIS

Le vers est ainsi :

« Tous ces crimes d'État, qu'on fait pour la couronne,
Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne. »

Cela fait les douze pieds.

NAPOLÉON

Ta mémoire est extraordinaire. Comment fais-tu ?
En jouant, tu comptes jusqu'à douze, sans cesse ?

FRANÇOIS

Non, Sire. C'est une sorte d'instinct.

NAPOLÉON

Que dit la suite ?

FRANÇOIS

« Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis
Le passé devient juste, et l'avenir permis. »

NAPOLÉON

Superbe ! Imagine la tête des Allemands !

FRANÇOIS

« Qui peut y parvenir ne peut être coupable.
Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable. »

NAPOLÉON

Magnifique. Si Corneille n'était pas mort, je le ferais prince.
Je veux que tu dises cela droit au public, dans ses yeux, avec une sorte
d'insolence.

FRANÇOIS

Majesté,

NAPOLÉON

Tiens, voilà Monsieur Goet.
Comment vous portez-vous, depuis hier ?

GOETHE

Sire, une vétille n'a cessé de me taquiner. J'en ai peu dormi.
Cette boîte que j'ai aperçue hier,

NAPOLÉON

Encore cette boîte ! Garde, qu'on envoie un homme au Palais,
demander à mon valet de chambre la boîte allemande. Il comprendra.
Nous parlions de poésie, avec François. (Savez-vous que cet homme est mon
ami, depuis quinze ans.
Il m'a connu capitaine, et m'a conservé sa faveur quoique je sois devenu
Général, Consul, et même Empereur.
C'est un républicain. Tous mes vrais amis sont républicains. Les autres me
haïssent.)
On donne *Cinna*, ce soir. Et François me rappelait quelques vers éclatants de
son rôle, qui me réjouissent.

FRANÇOIS

Majesté, ces vers sont bien dans *Cinna*, mais ce n'est pas Auguste qui les
prononce.
C'est Livie, son épouse.

NAPOLÉON

Ah, ceci m'ennuie. Ne peux-tu pas les dire ?

FRANÇOIS

C'est délicat, Majesté.

NAPOLÉON

Pourquoi ? Personne n'y verra rien.
Tu sais, les vers s'enchaînent. J'aimerais mieux.

FRANÇOIS

Majesté,

NAPOLÉON

Cinna est une pièce puissante. Il est seulement bizarre qu'elle porte ce titre.
Elle doit s'appeler *Auguste*. *Cinna* est secondaire.
Aimez-vous le rôle d'Auguste ? Quel Empereur !
Et moi ? Qu'en dites-vous ? Ferais-je un beau rôle ?

GOETHE

Sans doute, Sire. Ne dit-on pas que, pendant votre voyage d'Égypte,
vous aimiez à porter le costume des Mahométans ?
Cela ferait une belle scène.

NAPOLÉON

De comédie. Je n'aime pas la Comédie.

GOETHE

Pas nécessairement de Comédie.

Est-il vrai, alors, que vous fîtes ouvrir la Grande Pyramide, pour descendre les Galeries et en voir le Centre ?

NAPOLÉON

Non. Ceci est faux. Je n'aime pas les sous-sols.

Je veux de l'air libre.

GOETHE

J'ai entendu qu'à Jaffa, vous aviez visité les pestiférés.

NAPOLÉON

C'est vrai.

GOETHE

Vous affirmiez de la sorte que votre volonté surpasse la maladie.

Je le remarque aussi. Lorsque parfois je m'enrhume, je fais tendre ma volonté vers la suppression du mal. Et je me rétablis.

Pensiez-vous cela, parmi la peste ?

NAPOLÉON

Oui.

GOETHE

Vous en usez avec la peste comme je fais avec le rhume, voilà tout.

FRANÇOIS

Pour le rhume, un peu de lait est bon aussi.

GOETHE

Vraiment ?

NAPOLÉON

Oui, mais chauffé. On peut mettre du rhum.

FRANÇOIS

Et je n'absorbe pas trop de viande. C'est dépuratif.

GOETHE

Vous n'éprouvez pas de faiblesses ?

FRANÇOIS

Aucune. Le lait est vigoureux.

NAPOLÉON

Vous avez raison. La scène de Jaffa ferait bien dans une tragédie.

FRANÇOIS

La tragédie demande un sujet ancien.

NAPOLÉON

Pourquoi ? Pourquoi ne parle-t-on pas de ce temps, de ce monde ?

Pourquoi faut-il au théâtre ce retour à des siècles passés ?

FRANÇOIS

C'est pour se hisser au-dessus de l'époque.

Lorsqu'un tragique revient à son temps, il s'affaiblit.

Voyez Racine : parfois il est immense. Quelques lignes plus loin, on le retrouve dans les petites convenances de son siècle. Il tombe.

Les Grecs n'avaient pas ces étroitesse.

GOETHE

C'est qu'ils ne jouaient pas pour la Cour. Mais pour le peuple rassemblé.

NAPOLÉON

Ce soir, nous aurons la Cour. Mais c'est une trêve.

Nous Français, avons beaucoup joué ces dernières années sur la scène du monde.

Et François vous montrera Auguste, comme vous ne l'avez jamais entendu.

Je ne sais pas pourquoi cette pièce me plaît tant.

GOETHE

C'est en effet surprenant. Vous dites n'aimer que les tragédies.

Cinna n'est pas vraiment une tragédie. La fin est heureuse.

Que d'émotion dans cet instant de pardon.

NAPOLÉON

Je ne suis pas sûr de bien le comprendre. Mais il est vrai que c'est beau.

GOETHE

Pardonnez-vous souvent ?

NAPOLÉON

Sans cesse. Je pardonne sans cesse. À tous.

GOETHE

Corneille n'en donne pas vraiment la raison. Et c'est par là qu'il est grand.

Mon défaut est de trop aimer la lumière. Je veux toujours comprendre, et faire

comprendre.
 Mes héros ont des motifs trop voyants.
 Schiller était bien meilleur dramaturge. Il ne dit jamais les raisons des actes.

FRANÇOIS

Merci de cette pensée, Monsieur.
 C'est dans ce silence que nous pouvons jouer.

GOETHE

La clémence d'Auguste a en effet un mystère. C'est que l'enchaînement
 interminable des vengeances
 s'arrête. Parce qu'un homme veut l'arrêter.
 Quel pouvoir. Quel Empire.
 Quelle extraordinaire grandeur de la puissance impériale, dans ce geste par où
 elle pose sa limite,
 et met une borne à son déploiement.
 Quelle souveraineté, Sire. Je conçois qu'on en rêve.

NAPOLÉON

Venez à Paris. Il y manque un poète de votre taille. Écrivez ce qui s'y passe.
 Comme vous le voudrez. Quelle qu'en soit la forme. Racontez notre histoire.
 J'ai besoin de vous. Je n'admets pas d'attendre des siècles pour trouver un
 poète.

Vous saurez faire cela. Et il vous le faut, autant qu'à moi.
 Êtes-vous heureux, à Weimar ? C'est si petit ! Vous voulez des objets plus
 vastes.

C'est seulement cela qui vous manque pour être immense.
 Faisons un couple. L'histoire en a réussi.
 Mais d'aussi grand ?

GOETHE

Je ne peux pas. Je ne peux pas vous suivre dans vos batailles.
 Je n'ai pas cette sorte de tempérament. J'aime mon cabinet, mes livres,
 j'écris dans le silence, la lumière du jour montant, les cris d'oiseaux.
 Je ne saurai pas courir derrière vous pour vous conter et vous comprendre.
 Je ne suis pas le poète de cette épopée.

NAPOLÉON

C'est faux. Je sais que c'est faux.
 Vous étiez dans une bataille.
 Et vous écriviez.

LE GARDE, *revenant*
Sire, voici la boîte.

NAPOLÉON

On m'a rapporté une rumeur. Vous savez combien le sort des batailles m'intéresse.

Je n'ai jamais compris le recul de Brunswick en Champagne.

Certains disent qu'il était de connivence avec Dumouriez. Acheté, peut-être.

Le mouvement des troupes n'est pas compréhensible.

On dit qu'un homme aurait la clé : vous, Monsieur.

Il paraît que Brunswick vous a confié son mystère. Et que vous l'avez écrit.

Je veux bien vous offrir ce coffret, qui semble vous attirer beaucoup. Vous avez du goût, c'est vrai, il a un charme. Quelque futilité pour votre épouse ?

Mais j'attends la clé de cette énigme-là.

GOETHE

Quelle légende. Cette histoire me poursuit.

Oui, j'étais à cette bataille. J'avais vingt ans de moins. Je ne le pourrais pas aujourd'hui.

Oui, j'ai écrit, une nuit entière. Cela étonnait des officiers de mon entourage. C'est pourquoi ils ont imaginé ces fables.

NAPOLÉON

Pourquoi écriviez-vous ?

GOETHE

J'écris, chaque fois qu'il me semble vivre un instant précieux. Pour le retenir.

Même des choses sans importance. Une incidence de la lumière, sur une pierre, à un moment du jour. je ne veux pas la perdre.

Ce jour-là, j'ai traversé un moment très étrange. Vers midi.

J'ai essayé de l'écrire. De le capter. C'était singulier.

NAPOLÉON

Racontez-moi.

GOETHE

C'est difficile.

Il pense^{*21}.

²¹ La note appelée par cet astérisque se trouve en fin de volume, p. 155 de la présente édition.

En pensée, je reviens parfois sur le champ de bataille.
 Je marche à nouveau dans la boue de ce matin-là.
 Je regarde, devant moi, la colline des Français.
 Aujourd'hui déserte, l'herbe sans doute y repousse, peut-être des cultures.
 Je serre mon esprit sur le souvenir, sur l'armée disparue.
 Et je me demande :
 par quoi
 avons-nous été
 arrêtés ?

La route devait être facile.
 On devait aller à Paris,
 sans encombre,
 comme une promenade.

Les émigrés avaient dit que le pays en révolte
 nous voulait.
 J'ai écrit à Christiane
 je serai à Paris bientôt.
 C'est la ville de l'intelligence :
 je me promènerai.

Il a plu, il a plu.
 Le brouillard nous tenait dans une cuve,
 on ne voyait rien.
 Puis, dans la matinée, le canon.
 Les Français, donc, étaient là,
 tout près,
 cachés par la brume.
 L'armée tout entière
 ou de petits détachements ? – On ne voyait rien.
 On avait faim. On était fatigués.
 La pluie avait coulé sous les vestes.
 On avait faim.

Les paysans cachaient leurs vivres.
 Cet horrible pain blanc, qu'ils aiment.
 Moi, je refusais qu'on le vole.
 Je refusais de haïr.
 Comment aurais-je pu haïr la France,
 haïr ton peuple si cultivé, dis, paysan,
 moi pour qui tout ce qui compte
 est la civilisation, devant la Barbarie ?

Vers midi, je ne pouvais plus attendre.
 J'ai voulu approcher du combat.
 C'est là que j'ai observé
 ce phénomène étrange,
 la fièvre du canon.
 Comme on parvient au centre,
 tout semble se teinter de brun, de rouge,
 le monde brûle du dedans.
 C'est le bruit, qui est si fort dans la tête,
 et l'odeur

Alors, le brouillard s'est dissipé.
 J'ai vu l'armée des Français, devant.
 Calme, nombreuse,
 massée sur les pentes, comme la foule dans un théâtre,
 au pied du petit moulin.

Je me suis demandé :
 qui sont-ils, ceux-là qui nous arrêtent ?
 J'aurais voulu m'approcher, voir.
 Seulement une armée, face à une autre ?
 Seulement cela ?

Et la pensée celle de Goethe, la nôtre regarde avec attention l'armée de Valmy.

Étais-je égaré ? Avais-je la fièvre ?

Il y eut un instant où, vraiment, j'ai cru voir.

NAPOLÉON
Mais quoi ?

GOETHE
Je ne sais plus le dire. L'impression était très fine.
Elle s'est perdue.

NAPOLÉON
Que sont devenues ces feuilles ?

GOETHE
Égarées, elles aussi.

NAPOLÉON
Je ne vous crois pas. Vous ne livrez pas tout. C'est désagréable.
Je vous offre néanmoins ceci.
Dans notre échange, Monsieur, je perds. Je n'aime pas cela.
Penserez-vous à mon offre ?

GOETHE
Oui, Sire.

NAPOLÉON
Paris est une belle ville, savez-vous ?

GOETHE
Je l'ai beaucoup entendu.

NAPOLÉON
Bien. Tenez. Transmettez mon bonjour à Madame Goet.

GOETHE
Je salue votre Majesté.

Goethe prend la boîte, et sort. Mais il ne vint jamais à Paris.

Reims, 1986-1988

NOTE DE LA PAGE 151

** On me demande souvent : qu'a-t-il vu, au bout du compte ? Ou bien : qu'écrivait-il, cette nuit-là ? Ce qui revient à demander : qu'y a-t-il, enfin, dans cette boîte ?*

Tout dépend de l'idée qu'on se fait de la bataille. Selon les penchants, on peut très bien concevoir que Brunswick ait été acheté par l'état-major français. Ou de connivence avec Dumouriez, parce que franc-maçon comme lui. Que Goethe l'ait su – cela, c'est la fable – et l'ait écrit dans ses papiers perdus, cachés au double-fond de la boîte.

On peut aussi lire ces lignes de Goethe dans La Campagne de France (à la date du 20 septembre 1792 – Aubier, p. 119) : « A la nuit tombante, le hasard avait réuni un cercle au centre duquel on ne put même pas, comme d'habitude, allumer un feu. La plupart restaient silencieux, quelques uns causaient, mais, à vrai dire, personne n'était en état de porter un jugement. Enfin, on me demanda de dire ce que je pensais de tout cela, – car il m'était souvent arrivé d'égayer et de reconforter la compagnie par de brèves sentences. Cette fois, je dis : "De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde, et vous pourrez dire : j'y étais." »

Histoire de sous, ou histoire du monde : pour le secret de la boîte, donc, on choisira. Tout dépend de l'idée que l'on se fait de la bataille, de Goethe, des hommes. Et de la modernité.

D.G. (1989)

Distribution lors de la création

Première représentation le 17 mai 1989
au Centre Dramatique National de Reims

Sous le haut patronage de M. François Mitterrand,
Président de la République

Mise en scène : Denis Guénoun
Musique : Xavier Garcia, Alain Gibert, Guy Villerd
Scénographie : Gerdi Nehlig
Costumes : Béatrice Viard

avec

Nathalie Bécue : Caroline
Didier Bernard : Forster, Anselme
Didier Bienaimé : Jean-Baptiste, Novalis
Benoît Ferrier : Un jeune, des Gardes
Caroline Giacalone : Mathilda, Dorothée
Philippe Granarolo : Wagner, Napoléon
Patrick Le Mauff : Goethe, Friedrich
Jean-Marie Songy : Compagnon, Schelling
Philippe Vincenot : Le Gardien, François
Jean-Marie Voeltzel : Hardenberg, Aristan, August, Le Prince

Coproduction CDN Reims/Ville de Reims

avec le soutien

du District de Reims
de la Région Champagne-Ardenne
du Conseil Général de la Marne
de la Mission du Bicentenaire de la Révolution
et du Ministère de la Culture

TABLE

<i>Préface à l'édition 2015</i>	2
PROLOGUE.....	16
I (Valmy, 1792)	18
LA NUIT APRÈS LA BATAILLE	18
II (Mayence, 1793)	42
RÉPÉTITION	42
III (Dresde, 1798)	66
LE CORPS DE SCHELLING	66
IV (Paris, 1804)	93
SACREMENTS.....	93
V (Erfurt, 1808).....	128
LA GUERRE D'ESPAGNE.....	128
<i>Distribution lors de la création</i>	156
TABLE	157